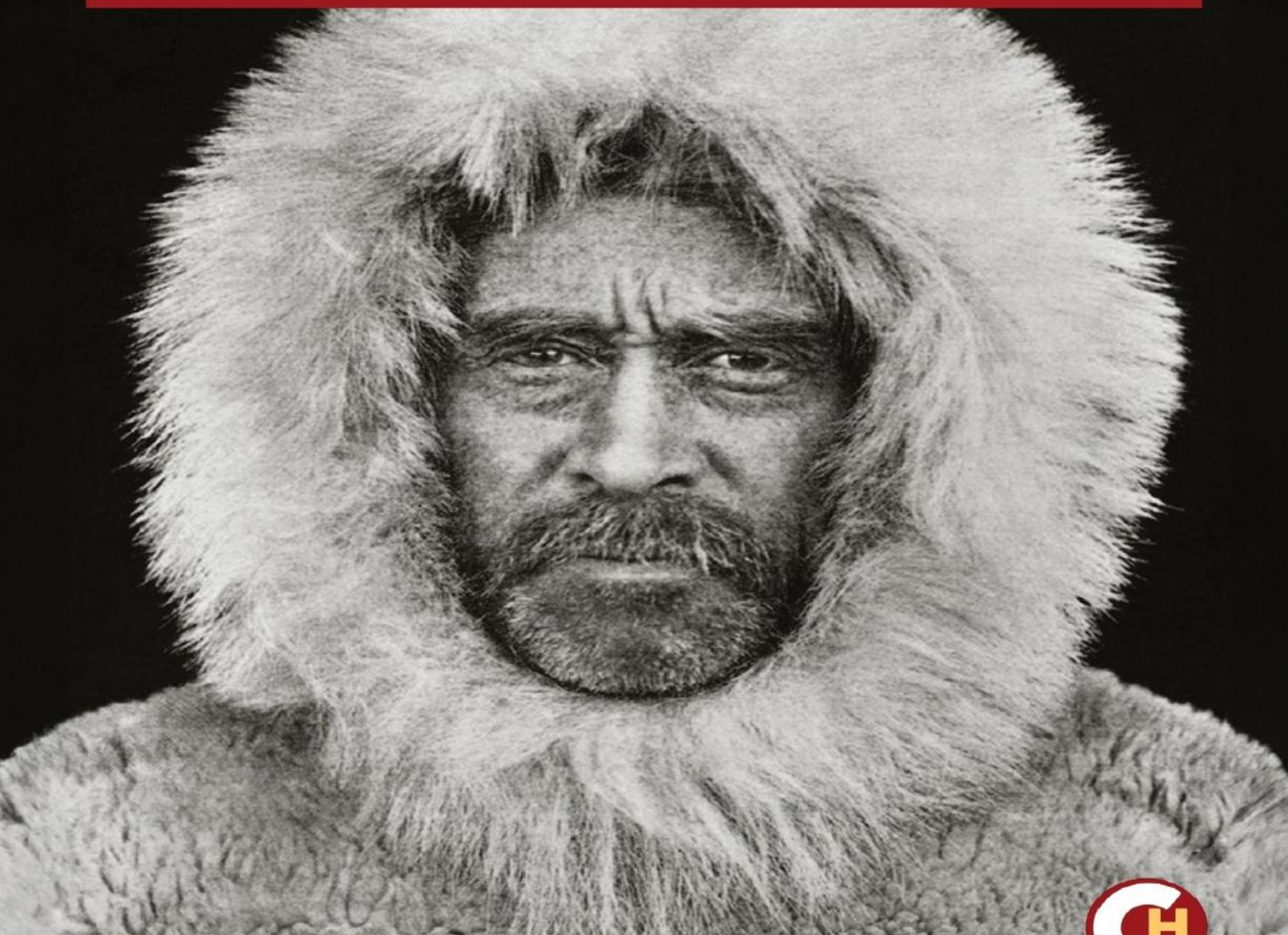


HISTOIRE

AVENTURIERS ET EXPLORATEURS

LES GRANDES EXPLORATIONS
RACONTÉES PAR LEURS TÉMOINS



Alain Leclercq



© CurioVox

Bruxelles - Paris

<http://www.curieuseshistoires.net>

Les éditions CurieusesHistoires vous invitent à découvrir des milliers d'histoires fascinantes sur <https://www.curieuseshistoires.net> et à nous rejoindre sur Facebook et tous les autres réseaux sociaux pour encore plus de contenus captivants !
Collection dirigée par Louis-Jourdan Leclercq.

ISBN : 9782390840008 – EAN : 9782390840008

Toute reproduction ou adaptation d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

Alain Leclercq

AVENTURIERS ET EXPLORATEURS

Les Grandes Explorations Racontées Par Leurs Témoins

Introduction

Durant la nuit du 11 au 12 octobre 1492, Christophe Colomb, pensant être arrivé aux Indes, fait une découverte qui portera son nom à la postérité. S'il repartira en prisonnier et mourra sans même savoir qu'il avait découvert un nouveau continent et quels que soient les sentiments que cet homme ait pu inspirer tant à ses contemporains qu'à ses successeurs, il est indéniable qu'il ouvrit la voie à de nombreux voyages d'explorateurs, de missionnaires, de scientifiques ou, plus simplement, de curieux.

Les progrès en matière de technique de navigation, d'automobile ou d'aéronautique ont rendu, à l'heure actuelle, les voyages plus agréables et moins contraignants. Il en va de même pour les avancées majeures en anthropologie ou zoologie qui ont permis de mieux cerner les hôtes qui ont accueilli, parfois contraints et forcés, parfois à leur manière, parfois même de façon barbare, les différents explorateurs qui nous ont précédés. Et si, de nos jours, les treks et autres safaris sont devenus une manière de voyager de plus en plus prisée, c'est sans conteste grâce à ces hommes qui, parfois au dépens de leur vie, ont rendu possible l'apprivoisement de la nature.

Christophe Colomb, Alexander Selkirk, Bougainville, Stanley, Levingston, Montgolfier, Horn, Mermoz et bien d'autres encore ont risqué leur vie pour leur pays, pour des mécènes, pour l'avancée scientifique. Conscients ou non de l'importance de l'entreprise qu'ils étaient en train de mener, ils ont détaillé, que ce soit dans des carnets de route ou dans des ouvrages publiés à leur retour, chaque instant de leur voyage : de leurs impressions à leurs rencontres en passant par les épreuves et les obstacles qu'ils ont surmontés, rien n'était éludé. Leurs récits sont sans tabou, sans concession.

Partis à l'aventure, à la découverte de ce qui n'était pas "connu", de ce qui était neuf, parfois même de ce qu'on ne soupçonnait pas, ces hommes, dont les talents d'écriture étaient déjà reconnus, pour la plupart, ont été transcendés par ce que la

nature avait à leur offrir.

Ce sont leurs plus belles pages que nous vous proposons de lire ici, une compilation de ces jours où l'exploration du monde a changé.

Journal de bord de Christophe Colomb

3 août 1492 - 6 novembre 1492

Colomb (1451-1506) est petit, mais son plan immense. Il rêve de découvrir une nouvelle route pour aller aux Indes. Il cherche une ligne plus directe que l'interminable contournement de l'Afrique. N'osant percer l'isthme de Suez, il veut percer les océans. Sa première pensée est celle d'un bon citoyen : il s'adresse à la République dont il est le sujet, mais Gênes ne peut pas donner à un pauvre corse les ressources nécessaires pour accomplir un projet que le Sénat trouve sans doute trop orgueilleux. Bien vite consolé, il se tourne du côté de l'Espagne qui marche à l'avant-garde du progrès maritime. La reine Isabelle n'est pas longue à obtenir de son époux que Colomb soit mis à même de prouver que ses grands desseins sont autre chose qu'une dangereuse chimère. Au commencement de janvier 1492, Grenade capitule et le 30 avril suivant, les autorités de Palos reçoivent l'ordre de mettre deux caravelles à la disposition de Christophe Colomb et de l'autoriser à en armer une troisième aux frais de ses amis. Colomb va donc entreprendre la plus étonnante et la plus merveilleuse aventure de tous les temps¹. Précurseur des grands explorateurs modernes, il mérite donc bien d'être placé en tête de ce recueil. Son Journal de bord, dont l'original est aujourd'hui perdu, est publié pour la première fois en 1825, mais avec les regrettables abréviations de son ami et compagnon de voyage, l'évêque Barlolomé de Las Casas.

« Je partis de la ville de Grenade le samedi 12 du mois de mai de l'année 1492 ; je vins à la ville de Palos, port de mer, où j'équipai trois vaisseaux² qui convenaient très bien à l'entreprise, et je sortis de ce port approvisionné de beaucoup de vivres et accompagné de beaucoup de gens de mer. »

VENDREDI 3 AOÛT 1492. — « Ce vendredi 3 août 1492, nous partîmes de la barre de Saltes, à huit heures, et, une forte brise nous poussant vers le sud, nous

fîmes, jusqu'au coucher du soleil, 60 milles, qui sont 15 lieues ; ensuite nous niâmes au sud-ouest, puis au sud quart sud-ouest, ce qui était notre route pour aller aux Canaries. »

LUNDI 6 AOÛT 1492. — Le gouvernail de l'une des trois caravelles se disloqua. L'amiral (Colomb)³ soupçonna que cet accident était un acte de malveillance ; on avait vu, avant le départ, un des marins, nommé Gomez Rascon, se concerter secrètement avec Cristobal Quintero, propriétaire de la caravelle et qui ne faisait ce voyage que contre son gré⁴.

DIMANCHE 9 SEPTEMBRE 1492. — On fit ce jour-là 19 lieues, mais l'amiral en déclara un moins grand nombre, afin que si le voyage était plus long qu'il ne l'avait prévu, les marins ne fussent pas aussi prompts à s'effrayer et à se décourager. Il persévéra dans cette mesure de prudence pendant toute la navigation⁵.

L'amiral eut à réprimander plusieurs fois les marins parce qu'ils déclinaient sur le quart nord-est et même au demi-quart.

SAMEDI 15 SEPTEMBRE 1492. — Au commencement de la nuit, on vit en avant des caravelles, à quatre ou cinq lieues, un merveilleux rameau de feu tomber du ciel⁶.

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE 1492. — La température fut très douce pendant ce jour et les suivants ; c'était une véritable jouissance que de contempler les belles matinées qui se succédaient : il n'y manquait, dit l'amiral, que le chant du rossignol. Le temps était aussi agréable qu'il peut l'être en Andalousie, au mois d'avril.

On vit flotter de petits amas d'herbes qui paraissaient encore fraîches. Les marins supposèrent qu'on approchait de la terre, mais l'amiral pensa qu'il était près d'une île et non de la terre, car, dit-il, « je trouve la terre ferme plus en avant ».

LUNDI 17 SEPTEMBRE 1492. — Courant favorable à la navigation vers l'ouest ; beaucoup d'herbes des rochers venant du couchant.

Les pilotes, croyant être près de terre, prirent la direction du nord, qu'ils marquèrent ; mais ils s'aperçurent avec crainte et tristesse que les aiguilles nordouestaient⁷ un grand quart ; ils pensaient qu'elles ne les guidaient pas fidèlement. L'amiral, pour les rassurer, leur ordonna de marquer de nouveau le nord dès l'aube du jour et il leur montra que les aiguilles étaient bonnes. Il leur expliqua

ensuite ce phénomène en leur disant que c'est l'étoile qui paraît immobile qui se meut, tandis que les aiguilles restent fixes.

Le nombre des herbes avait augmenté dès le point du jour et dans l'un des amas on trouva une écrevisse vivante. L'amiral voulut la garder ; il lui parut que c'était un excellent signe, parce que, disait-il, on ne rencontre jamais d'écrevisse à quatre-vingts lieues de terre.

On remarqua que, depuis le départ des Canaries, l'air était plus tempéré et l'eau de mer moins salée.

Les marins luttèrent de vitesse ; chacun d'eux désirait apercevoir la terre le premier.

Les marins de la caravelle *la Nina* tuèrent une *thonine*⁸. On vit un grand nombre de ces poissons et aussi un *paille-en-queue*⁹.

L'amiral écrivit : « Ces signes venaient du couchant, où j'espère que le Dieu puissant, dont les mains seules donnent toute victoire, nous fera bientôt trouver la terre. »

VENDREDI 21 SEPTEMBRE 1492. — Au lever du jour, on vit la mer couverte d'herbe venant de l'ouest, comme si sa surface eût été glacée. Il vint un fou¹⁰. On aperçut une baleine. L'amiral fit remarquer que les baleines se tiennent toujours près de terre.

SAMEDI 22 SEPTEMBRE 1492. — Presque pas d'herbe ; divers oiseaux ; des damiers ou pétrels tachetés. On navigua à l'ouest-nord-ouest.

« Le vent contraire me fut fort nécessaire, parce que les gens de mon équipage étaient en grande fermentation, persuadés que, dans ces mers, il ne soufflait aucun vent pour retourner en Espagne. »

Le soir, des herbes très épaisses.

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE 1492. — Navigation au nord-ouest, quart au nord et de temps à autre dans la véritable direction à l'ouest. Une tourterelle, un fou, un moineau de rivière, d'autres oiseaux blancs, des écrevisses dans les herbes.

Le calme de la mer fit murmurer l'équipage qui répétait que, puisqu'il n'y avait pas de grosse mer dans ces parages, jamais on n'aurait de vents pour retourner en

Espagne. « Heureusement, bientôt la mer s'éleva¹¹. »

MARDI 25 SEPTEMBRE 1492. — L'amiral se rendit à la caravelle *Pinta* pour parler à Martin-Alonzo Pinzon au sujet d'une carte qu'il lui avait envoyée trois jours auparavant et sur laquelle il paraît que l'amiral avait peint quelques îles qu'il supposait se rencontrer dans cette mer. Martin-Alonzo prétendait qu'on était dans le voisinage de ces îles ; c'était aussi l'avis de l'amiral. Selon lui, la cause pour laquelle on ne les avait pas trouvées était le courant qui portait le navire au nord-est et on était moins avancé (à l'ouest) que les pilotes ne le supposaient. De retour à son bord, il voulut qu'on lui envoyât la carte marine, ce qui se fit au moyen d'une corde. Il se mit à travailler (faire son point, *carter*) sur la carte, conjointement avec son pilote et ses marins, jusqu'à ce que Martin-Alonzo, au coucher du soleil, monta à la poupe de son navire et, comme transporté de joie, appela l'amiral en criant : « Bonne nouvelle ! J'aperçois la terre ! »

L'amiral, entendant avec quelle conviction s'exprimait Martin-Alonzo, se jeta à genoux pour remercier Dieu. Les équipages de *la Pinta* et du navire amiral entonnèrent le *Gloria in excelsis Deo*. Les marins de *la Nina*, montés sur le mât de hune et dans les cordages, affirmaient qu'ils voyaient la terre. D'après les ordres de l'amiral, on quitta la route de l'ouest pour prendre la direction du sud-ouest, du *côté* de cette terre que l'on croyait être à vingt-cinq lieues.

La mer devint très unie ; les marins se mirent à nager, ils virent des dorades et d'autres poissons.

SAMEDI 6 OCTOBRE 1492. — Martin-Alonzo Pinzon exprima qu'il valait mieux naviguer au quart de l'ouest, dans la direction du sud-est. Ce ne fut pas l'opinion de l'amiral ; il ne voulait pas dévier de la direction de l'ouest : avant tout il fallait, dit-il, arriver à la terre ferme d'Asie ; on verrait les îles ensuite.

DIMANCHE 7 OCTOBRE 1492. — Comme le roi et la reine avaient promis une récompense au premier qui verrait la terre, les caravelles se mirent à lutter de vitesse en avant. L'amiral avait ordonné que la caravelle qui aurait cet avantage arbore un pavillon au bout du mât de hune et ferait une décharge. Quand le soleil se leva, *la Nina* fit les signes convenus : son équipage croyait avoir découvert la terre, parce qu'un très grand nombre d'oiseaux volaient du nord au sud-ouest, soit pour fuir l'hiver, soit pour aller se reposer la nuit à terre. C'était encore une illusion.

Cependant, Colomb, tenant compte de ce signe, consentit à essayer de la direction ouest-sud-ouest.

LUNDI 8 OCTOBRE 1492. — La mer était belle comme la rivière de Séville et la température aussi douce qu’au mois d’avril ; l’air était doux comme en Andalousie : c’était un plaisir de respirer cet air, qui est comme embaumé, dit Colomb. On vit de l’herbe fraîche, des oiseaux des champs fuyant au sud, des corneilles, des canards, un fou. De nuit, on fit jusqu’à quinze mille à l’heure, dans la direction ouest-sud-ouest.

MARDI 9 OCTOBRE 1492. — Navigation au sud-ouest. Le vent souffle ouest quart au nord-ouest. Pendant la nuit, on entend passer des oiseaux.

MERCREDI 10 OCTOBRE 1492. — Ici, les gens de l’équipage se plaignirent de la longueur du chemin ; ils ne voulaient pas aller plus loin. L’amiral fit de son mieux pour relever leur courage, en les entretenant des profits qui les attendaient. Il ajouta, du reste, avec fermeté, qu’aucune plainte ne le ferait changer de résolution ; qu’il s’était mis en route pour se rendre aux Indes et qu’il continuerait sa route jusqu’à ce qu’il y arrivât, avec l’assistance de Notre Seigneur¹².

JEUDI 11 OCTOBRE 1492. — Navigation à l’ouest-sud-ouest. Grosse mer. Des damiers¹³ et un roseau vert près de la caravelle de Colomb. De la caravelle *la Pinta* on aperçut aussi un roseau, un bâton, un autre petit bâton que l’on prit et qui parut avoir été taillé avec du fer, un débris de roseau, une herbe de terre, une planchette. L’équipage de *la Nina* vit un petit bâton d’épines à fleurs ; tous les esprits en furent réjouis.

L’amiral ordonna, quand vint la fin du jour, de reprendre la direction ouest.

Le navire *la Pinta*, le meilleur voilier des trois caravelles, était en tête. Il fit signe qu’il avait découvert la terre. Ce fut un marin nommé Rodrigo de Triana qui vit cette terre le premier. Car l’amiral, se trouvant à dix heures du soir dans le gaillard de poupe, avait bien aperçu une lumière ; mais elle était entourée d’une obscurité si épaisse qu’il resta en doute si c’était un signe de terre. Cependant il appela le tapissier du roi, Pedro Gutierrez, et l’ayant invité à regarder, celui-ci vit aussi une lumière ; Rodrigo Sanchez de Ségovie, contrôleur de la flotte, appelé à son tour, ne vit pas la lumière ; mais comme on était averti par l’amiral, on la chercha et on la vit depuis une ou deux fois : elle faisait l’effet d’une chandelle que l’on élève et que l’on baisse tour à tour.

Au moment où les marins se réunirent pour chanter le *Salve*, l'amiral les invita à se tenir attentifs au gaillard de poupe et à bien regarder, promettant de donner au premier qui verrait la terre un pourpoint de soie, outre la récompense de 10 000 maravédís de rente¹⁴ et autres promise par le roi et la reine.

VENDREDI 12 OCTOBRE 1492. — À deux heures de la nuit, on aperçut réellement la terre : on n'en était éloigné que de deux lieues.

On mit en panne¹⁵ et on attendit le jour. Cette terre était une petite île des Lucayes, que les Indiens appelaient *Gaanabami*¹⁶. Bientôt parurent quelques habitants : ils étaient tous nus.

L'amiral descendit dans la barque armée, avec Martin-Alonzo Pinzon et Vicente-Yanez Pinzon, son frère, capitaine de *la Nina*. L'amiral tenait à la main la bannière royale : les deux capitaines portaient chacun une bannière de la croix verte, qui servait de signe de reconnaissance dans chaque bâtiment. Au milieu de ces bannières était une croix ; à droite de la croix, un F (Ferdinand) ; à gauche, un I (Isabelle). En abordant, ils virent de beaux arbres verts, diverses espèces de fruits et beaucoup d'eau. Avec l'amiral et les deux capitaines étaient le contrôleur Rodrigo Sanchez de Ségovie, le secrétaire de toute la flotte, Rodrigo Descovedo et plusieurs autres. L'amiral, les appelant en témoignage, déclara qu'il prenait possession de l'île au nom du roi et de la reine et l'on dressa sur-le-champ un acte pour constater cette déclaration. Tandis que ces choses se passaient, des habitants de l'île vinrent autour de l'amiral et de ses compagnons. Voici les paroles mêmes de Colomb :

« Désirant leur inspirer de l'amitié pour nous et persuadé, en les voyant, qu'ils se confieraient mieux à nous et qu'ils seraient mieux disposés à embrasser notre Sainte-Foy si nous usions de douceur pour les persuader plutôt que si nous avions recours à la force, je fis don à plusieurs d'entre eux de bonnets de couleur et de perles de verre qu'ils mirent à leur cou. J'ajoutai différentes autres choses de peu de prix : ils témoignèrent une véritable joie et ils se montrèrent si reconnaissants que nous en fûmes émerveillés. Quand nous fûmes sur les embarcations, ils vinrent à la nage vers nous, pour nous offrir des perroquets, des pelotes de fil de coton, des zagaies et beaucoup d'autres choses : en échange, nous leur donnâmes de petites perles de verre, des grelots et d'autres objets. Ils acceptaient tout ce que nous leur présentions, de même qu'ils nous donnaient tout ce qu'ils avaient. Mais ils me parurent très

pauvres de toute manière. Les hommes et les femmes sont nus comme au sortir du sein de leur mère. Parmi ceux que nous vîmes, une seule femme était assez jeune et aucun des hommes n'était âgé de plus de 30 ans. Du reste, ils étaient bien faits, beau de corps et agréable de figure. Leurs cheveux, gros comme des crins de queue de cheval, tombaient devant jusque sur leurs sourcils ; par-derrière, il en pendait une longue mèche, qu'ils ne coupent jamais. Il y en a quelques-uns qui se peignent d'une couleur noirâtre ; mais naturellement ils sont de la même couleur que les habitants des îles Canaries. Ils ne sont ni noirs ni blancs : il y en a aussi qui se peignent en blanc, ou en rouge, ou avec toute autre couleur, soit le corps entier, seulement la figure, ou les yeux, ou seulement le nez. Ils n'ont pas d'armes comme les nôtres et ne savent même pas ce que c'est. Quand je leur montrais des sabres, ils les prenaient par le tranchant et se coupaient les doigts. Ils n'ont pas de fer. Leurs zagaies sont des bâtons. La pointe n'est pas en fer, mais quelquefois une dent de poisson ou quelque autre corps dur. Ils ont de la grâce dans leurs mouvements. Comme je remarquai que plusieurs avaient des cicatrices par le corps, je leur demandai, à l'aide de signes, comment ils avaient été blessés et ils me répondirent, de la même manière, que des habitants des îles voisines venaient les attaquer pour les prendre et qu'eux se défendaient. Je pensai et je pense encore qu'on vient de la terre ferme pour les faire prisonniers et esclaves : ils doivent être des serviteurs fidèles et d'une grande douceur. Ils ont de la facilité à répéter vite ce qu'ils entendent. Je suis persuadé qu'ils se convertiraient au christianisme sans difficulté, car je crois qu'ils n'appartiennent à aucune secte. Si Dieu le permet, à mon départ, j'en emmènerai d'ici six et je les conduirai à Votre Altesse et ils apprendront la langue espagnole. Les seuls animaux que j'aie encore vus dans cette île sont les perroquets.

Une autre petite pirogue vint d'une autre pointe de l'île. Elle était conduite par un seul homme, qui offrit comme échange un peloton de coton.

Mais il ne voulait pas entrer dans la caravelle ; plusieurs marins se jetèrent à la mer et le prirent. De la poupe de ma caravelle, j'avais tout vu. Je fis venir cet Indien et, quand il fut près de moi, je lui mis sur la tête un bonnet rouge, au bras des verroteries vertes, aux oreilles deux grelotte ; j'ordonnai ensuite qu'on lui rendît sa pirogue, que l'on avait déjà montée à bord, et qu'on le laissât se retirer. De même, je voulus qu'on lâchât une autre pirogue attachée à la poupe de *la Nina*. J'observai avec intérêt ce qui se passait sur la rive au moment où y aborda l'Indien auquel je

venais de faire des présents et dont j'avais refusé le coton. Il était entouré d'un grand nombre d'habitants et il paraissait se jouer beaucoup de nous ; j'imagine qu'il ajoutait que si nous avions emmené l'Indien qui s'était sauvé, c'était qu'il s'était rendu coupable de quelque faute envers nous. Mon espérance avait été, en effet, qu'il ferait ainsi des rapports favorables sur notre compte ; c'est pourquoi j'avais agi avec lui avec bonté, dans le but de nous concilier ces pauvres gens, afin qu'on ne les trouve pas hostiles lorsque Vos Altesses enverront de nouveau vers cette île. Tous les cadeaux que je lui avais faits ne valaient pas, du reste, quatre maravédís. »

L'amiral fit voile pour une autre île très grande qu'il voyait à l'ouest et dont les habitants, suivant ce que faisaient comprendre des Indiens emmenés de San Salvador, portaient des chaînes d'or aux jambes, aux bras, au cou, au nez et aux oreilles.

Cette île, qu'il appela Fernandina, était à 9 lieues de la Conception, et elle parut à l'amiral avoir 28 lieues de côte. Il remarqua que, comme San Salvador et la Conception, elle était verte, fertile, très plane, sans montagne, mais de même entourée de récifs.

VENDREDI 19 OCTOBRE 1492. — *La Santa-Maria*, caravelle de l'amiral, prit la direction du sud-est ; *la Pinta*, celle de l'est et du sud-est ; *la Nina*, celle du sud-sud-est. Trois heures après, les trois navires aperçurent une île, firent voile de son côté et y abordèrent, avant midi, à la pointe nord : c'était, suivant les Indiens, l'île Samoeto ; l'amiral lui donna le nom d'Isabelle et il appela le Beau-Cap (*el cabo Hermoso*) un cap situé à l'ouest et où il mouilla pendant la nuit. Cette île lui parut plus belle encore que celles qu'il avait déjà vues. Quelques collines éparses ajoutaient à la nudité du paysage. Un promontoire, au nord, était couvert d'une forêt épaisse.

« Mes yeux, dit Colomb, ne peuvent se lasser de contempler ces feuillages si différents de ceux de nos arbres. Je suis persuadé que, parmi ces plantes et ces arbustes, il y en a beaucoup qui seraient très précieux en Espagne pour la médecine, l'épicerie et la teinture ; malheureusement, je n'y connais rien, ce qui me cause une grande contrariété. En arrivant au Cap, les fleurs et les arbres répandaient un si doux parfum que nous respirions l'air avec délices. Je m'avancerai demain dans l'intérieur ; c'est dans l'intérieur, disent les Indiens qui sont avec nous, que demeure le roi. Je verrai ce roi, je parlerai à ce souverain qui, disent-ils, commande à toutes les îles

d'alentour, a des vêtements magnifiques et est tout couvert d'ornements en or. Ce n'est pas cependant que j'aie une très grande confiance en eux. D'abord il se peut que je ne les comprenne pas bien ; puis, comme ils n'ont pas chez eux beaucoup d'or, ils exagèrent peut-être la valeur de ce que le roi possède de ce métal... Du reste, je n'ai pas l'intention de visiter ces îles de manière à les étudier en détail ; je n'y parviendrais pas en cinquante ans. Je veux voir et découvrir le plus grand nombre possible de pays et être de retour au mois d'avril près de Vos Altesses, s'il plaît à Dieu. Seulement, si je découvre un endroit où il se trouve véritablement beaucoup d'or et d'épices, je m'y arrêterai pour en réunir la plus grande quantité possible. »

VENDREDI 2 NOVEMBRE 1492. — L'amiral envoya à terre Rodrigo de Jerez d'Ayamonte, Luis de Torres, juif qui savait l'hébreu, le chaldéen et un peu d'arabe, et deux Indiens, l'un de Guanahami, l'autre habitant du pays même. Il leur donna des colliers de perles, afin qu'il leur fût possible d'acheter au besoin de la nourriture et il leur recommanda de revenir au plus tard le sixième jour suivant. Il leur remit des instructions sur tout ce qu'ils avaient à regarder et à demander et sur ce qu'ils avaient à dire au roi du pays.

SAMEDI 3 NOVEMBRE 1492. — L'amiral remonta le fleuve dans la chaloupe, jusqu'à deux lieues, pour trouver l'eau douce et visiter le pays, mais il ne vit que de grands bois odoriférants. Les habitants vinrent en pirogues aux navires pour offrir des pelotes de coton, des hamacs, en échange d'autres objets.

DIMANCHE 4 NOVEMBRE 1492. — Deux hommes de l'équipage et Martin-Alonzo Pinzon croyaient avoir trouvé de la cannelle et des canneliers ; Colomb leur prouva que c'était une erreur. Il montra de véritables échantillons de cannelle et de poivre aux Indiens, qui lui assurèrent par signes qu'on trouverait beaucoup de ces productions au sud-est et que de ce côté aussi il y avait des marchandises et de grands navires. Ils indiquèrent plusieurs fois un lieu nommé Bohio comme pouvant fournir beaucoup d'or et de perles.

Ces Indiens faisaient encore comprendre qu'il y avait dans cette direction des hommes avec un seul œil et des hommes à tête de chien ; ces monstres mangeaient les hommes, leur tranchaient la tête et buvaient leur sang.

Parmi les plantes et légumes du pays, Colomb remarqua des marnes (ou patates) ayant le goût des châtaignes, puis des haricots, des fèves et du coton.

LUNDI 5 NOVEMBRE 1492. — On s'occupa de la réparation des navires, en ayant soin de ne pas travailler à tous à la fois, afin que l'équipage pût à toute heure pourvoir à sa sûreté. Malgré la douceur des habitants, Colomb les surveillait avec prudence.

Le contremaître de *la Nina* découvrit de la gomme lentisque et bientôt après on vit en effet des mastiquiers.

MARDI 6 NOVEMBRE 1492. — Dans la nuit du 5 au 6 on vit revenir ceux que Colomb avait envoyés en ambassade près du roi. Voici ce que racontèrent les deux Européens : ils avaient trouvé, à 12 lieues, un groupe d'environ cinquante grandes maisons en forme de tentes ; les habitants, au nombre de mille environ, les avaient parfaitement accueillis et avaient témoigné par leur admiration qu'ils les croyaient descendus du ciel. On les avait portés sur les bras à la plus belle hutte, puis, après les avoir fait asseoir sur des sièges, on s'était assis à terre, en cercle autour d'eux. On leur baisa les pieds, les mains ; on les toucha pour s'assurer qu'ils étaient de chair et d'os. Dans tous les villages où ils passèrent, on agit de même à leur égard. Ils rencontrèrent des hommes et des femmes qui portaient des herbes pour en aspirer le parfum et des charbons allumés¹⁷.

Ils avaient remarqué des oies, des perdrix ; ils n'avaient point vu d'autres quadrupèdes que des chiens qui n'aboyaient pas.

Dans une seule hutte, ils avaient trouvé plus de 500 *arrobes* de coton¹⁸.

Quelques Indiens avaient accompagné les deux ambassadeurs. On aurait voulu les emmener en Espagne ; ils refusèrent.

« Aujourd'hui, dit l'amiral, j'ai fait mettre le navire à flot. Je hâte les travaux dans le désir de partir jeudi, au nom de Dieu, dans la direction du sud-est, pour y chercher de l'or, des épices et découvrir des terres. »

- [1](#) Le texte de l'original de *Journal de Bord* de Colomb est entre guillemets.
- [2](#) Les trois fameuses caravelles : la *Santa-Maria*, vaisseau-amiral, la *Pinta* et la *Nina*, commandées par les frères Martin-Alonzo et Vicente Pinzon.
- [3](#) Las Casas ne le désigne jamais dans son abrégé que sous son titre d'amiral; nous suivrons le plus ordinairement son exemple. Aujourd'hui encore, dans l'Amérique espagnole, on dit toujours *l'Almirant*, en parlant de Christophe Colomb.
- [4](#) Le roi et la reine avaient ordonné que deux caravelles fussent fournies par la ville de Palos, et mises à la disposition de Colomb. Un autre décret obligeait les maîtres et les équipages à partir avec l'amiral, dans quelque direction qu'il jugeât à propos de faire voile.
- [5](#) Il avait un journal de route à la disposition des marins et un autre qu'il tient secret et où étaient notées les véritables distances.
- [6](#) Une étoile filante.
- [7](#) Viraient au nord-ouest.
- [8](#) La thonine est un petit poisson de l'espèce des thons ; elle a le dos couvert de petites taches et de vermiculations noires.
- [9](#) Oiseau des Tropiques.
- [10](#) Oiseau palmipède, voisin du pélican.
- [11](#) On remarquera la simplicité de ces paroles de Colomb.
- [12](#) On doit remarquer ces expressions modérées. Les auteurs espagnols ont parlé d'insurrection, de menaces, d'un danger de mort pour Christophe Colomb. "Comme les historiens aiment les effets dramatiques qui résultent de l'opposition des caractères", dit Humboldt, "ils ont cru devoir agrandir le navigateur génois en exagérant les dangers auxquels l'exposaient la malice, la timidité ou l'ignorance de ses matelots."
- [13](#) Oiseaux de mer.
- [14](#) Plusieurs millions d'aujourd'hui.
- [15](#) On s'arrêta.
- [16](#) Que Colomb nomma *San-Salvador* (Saint-Sauveur).
- [17](#) C'était du tabac que fumaient ces hommes et ces femmes.
- [18](#) L'anobe équivaut à 12 kg environ.

L'Olonnois, roi des flibustiers

Considéré comme le pirate le plus cruel de tous les temps, François l'Olonnois, d'origine française puisque né au Sables-d'Olonne, aurait pour nom de naissance Jean-David Nau. Il avait été, dans sa jeunesse, transporté aux îles caraïbes comme serviteur. Ses principaux méfaits ont été commis en compagnie de Michel le Basque et les circonstances de sa mort, bien qu'encore controversées, sont attribuées à un acte de cannibalisme de la part d'Indiens.

Journal des voyages et des aventures de terre et de mer, 1877.

Libéré, il passa à Hispaniola (Haïti), où il vécut quelque temps avec des trappeurs ; mais ceux-ci ayant été massacrés par les Espagnols, l'Olonnois se réfugia avec quelques-uns de ses compagnons survivants à l'île voisine de la Tortue, qui appartenait à la France et avait alors pour gouverneur M. de la Place. Dans plusieurs voyages effectués pour le compte du gouvernement, l'Olonnois se fit remarquer si bien par son audace et sa bravoure que le gouverneur, pour le récompenser, lui fit don d'un navire avec lequel il l'autorisa à chercher fortune pour son propre compte.

Il y réussit fort bien et vite ; on devine par quels moyens ! Les Espagnols, par leurs cruautés, ne pouvaient manquer de s'attirer de terribles représailles et le vindicatif l'Olonnois, singulièrement, s'était juré de venger le massacre de ses compagnons à Saint-Domingue, sur tous les Espagnols qu'il pourrait rencontrer, auxquels il était résolu non seulement à ne point faire de quartier, mais à infliger les plus cruelles tortures. Mais c'était pousser trop loin les représailles, car les Espagnols ne tardèrent pas à comprendre qu'ils n'avaient d'autre alternative, avec lui, que de se faire tuer en combattant ou de vaincre et ils agirent en conséquence, attitude qui devait tôt ou tard être fatale à leur ennemi. En effet, après une série de succès inouïs, le terrible l'Olonnois éprouvait sur la côte de Gampêche¹⁹ un revers de fortune des plus sérieux. Les Espagnols s'emparèrent de son navire et ses hommes, qui avaient réussi à gagner la côte, y furent poursuivis et massacrés pour la plupart ; leur chef, blessé

lui-même, ne dut son salut qu'à un stratagème : s'étant barbouillé de boue mêlée de sang, il se jeta parmi les morts et y demeura jusqu'à ce que les Espagnols se fussent retirés, emmenant quelques prisonniers.

Le champ de bataille abandonné, l'Olonnois remit un peu d'ordre dans sa toilette, revêtit le costume d'un Espagnol tué et se dirigea vers Campêche où sa mort était célébrée par toutes sortes de réjouissances. Il délivra quelques esclaves qu'il attacha à sa fortune, s'empara d'un canot et partit avec eux pour l'île de la Tortue, dont les habitants, malgré sa misère présente, l'accueillirent avec enthousiasme. Il y recruta des hommes sans difficulté, arma deux barques et fit voile aussitôt pour l'île de Cuba.

Au sud de cette île se trouvait un petit village appelé Los Cayos, faisant un grand commerce de tabac, de sucre et de peaux. L'Olonnois ne doutait pas qu'il ne fût facile d'y faire un bon coup. Par bonheur pour les habitants de ce village, quelques pêcheurs ayant rencontré les pirates les avertirent de leurs intentions évidentes et ces pauvres diables envoyèrent en toute hâte auprès du gouverneur, à La Havane, demander du secours. Au nom de l'Olonnois, que des lettres de Campêche lui avaient donné pour mort, le gouverneur de Cuba pensa que les villageois de Los Cayos étaient devenus fous de peur ; il se laissa persuader, toutefois, par leurs envoyés, et fit partir à leur secours un navire armé de dix canons et monté par quatre-vingt-dix hommes, plus un bourreau nègre ayant mission de pendre jusqu'au dernier les pirates qui auraient échappé à la lutte. Ces derniers n'étaient que vingt et un en tout.

Lorsque le navire du gouverneur arriva à Los Cayos, les pirates, avertis de son arrivée, au lieu de prendre la fuite, allèrent à sa rencontre dans la rivière Estera, où il avait jeté l'ancre. Conduits par des pêcheurs dont ils s'étaient emparés, ils se présentaient audacieusement, vers deux heures du matin à porter de la voix. L'homme de quart les héla, leur demandant d'où ils venaient et s'ils n'avaient pas rencontré les pirates. L'un des pêcheurs prisonniers dut répondre à cette question qu'ils n'avaient vu ni pirates ni rien de suspect et on ne douta plus que l'Olonnois et ses compagnons n'eussent pris la fuite à la nouvelle qu'un puissant navire était envoyé à leur poursuite. Mais, à l'aube, pour preuve du contraire, les pirates montaient à l'abordage dudit, des deux côtés à la fois, sabrant avec rage tout ce qui leur faisait obstacle. Les Espagnols furent bientôt obligés de se rendre. Or, parmi les

survivants, était précisément ce nègre chargé de l'office de bourreau ; l'Olonnois le fit confesser, sous promesse de la vie, et quand il eut fini, ordonna qu'il fût égorgé avec le reste, sauf un, qu'il chargea d'aller raconter la nouvelle et porter ses propres menaces au gouverneur, à La Havane.

L'Olonnois se trouvait donc de nouveau en possession d'un navire, mais il n'avait que peu de provisions et peu de monde à bord. Il résolut d'aller d'un port à l'autre, jusqu'à ce qu'il se fût procuré ce qui lui manquait. À Maracaibo, il s'empara d'un bâtiment chargé de noix de coco, de bois précieux et d'autres marchandises, avec lequel il retourna à Tortuga (l'île de la Tortue).

Reçu avec acclamation, son ambition s'accrut et, au lieu de borner son action au métier d'écumeur de mer, il rêva le pillage organisé des villages et même des villes et de s'emparer même de Maracaibo (Venezuela). À cet effet, il équipa une flotte capable de porter cinq cents hommes avec les provisions indispensables et fit appel aux volontaires de l'île. Il réunit ainsi un peu plus de quatre cents hommes, parmi lesquels Michael de Basco, pirate de marque, retiré des affaires après fortune, mais qui n'avait pu résister aux séductions d'une campagne qui s'annonçait si bien et qui obtint de l'Olonnois de partager sa fortune. L'expédition s'embarqua sur huit vaisseaux, dont le vaisseau amiral, monté par l'Olonnois, portait dix canons et mit à la voile à la fin d'avril (1667) ; elle se composait d'environ 660 hommes en tout. À la fin de juillet, toutefois, ils étaient encore à Savona, près du cap Punta d'Espada, extrémité orientale de l'île, tandis que l'Olonnois, avec son seul navire, s'emparait d'un bâtiment espagnol ayant 16 canons et 150 combattants et chargé de 1 200 quintaux de noix de coco, de 100 000 francs d'argent et de 158 000 francs de bijoux, lequel il envoyait à Tortuga. Cependant, le reste de sa flotte capturait de son côté un autre navire espagnol, chargé de mousquets et de munitions de guerre, outre 60 000 francs pour la solde de la garnison d'Hispaniola. Ces exploits étaient fort encourageants pour nos aventuriers qui, du coup, se dirigèrent sur Maracaibo, ville de 4 000 habitants, ayant une grande église, quatre monastères et un hôpital et faisant un grand commerce de peaux et de tabac principalement, échangés contre des noix de coco, des oranges, des citrons et autres fruits, avec une autre ville nommée Gibraltar, située à une certaine distance à l'intérieur, sur le lac de Maracaibo, au milieu de plantations de sucre, de cocotiers et de forêts d'arbres propres à la construction des navires.

Arrivé dans le golfe du Venezuela, l'Olonnois jeta l'ancre hors de vue de la ville. Le lendemain matin, il pénétrait dans le lac de Maracaibo, qui communique avec la mer, de nouveau jetait l'ancre et débarquait un certain nombre d'hommes chargés de l'attaque des ouvrages en terre qui défendaient l'entrée de la passe. Le gouverneur de la ville s'était aperçu de leur arrivée, il avait disposé une embuscade pour couper la retraite aux troupes de débarquement pendant qu'il les attaquerait de front ; mais les pirates s'étaient aperçus de la manœuvre : ils se jetèrent d'abord sur l'embuscade, qu'ils écrasèrent ; puis ils marchèrent contre le fort, dont ils s'emparèrent après trois heures d'un combat acharné, quoiqu'armés seulement de sabres et de pistolets.

Cependant, les fuyards se rejetaient en désordre dans la ville, criant que les pirates, au nombre de plus de 2000, étaient sur leurs talons. Les habitants n'en entendirent pas davantage, ayant déjà reçu la visite des forbans ; ils se jetèrent dans des canots, emportant leurs objets les plus précieux, et allèrent se réfugier à Gibraltar, où ils répandirent la nouvelle et semèrent la terreur dont ils étaient remplis.

Les pirates, maîtres du fort, le démolirent, enclouèrent²⁰ les canons, emportèrent ce qu'ils y trouvèrent à leur convenance, brûlant le reste ; ensevelirent leurs morts, transportèrent leurs blessés sur les navires, où ils rentrèrent eux-mêmes. Les jours suivants furent employés à se rapprocher de la ville, située six lieues plus loin, en tirant, de crainte d'une embuscade, dans les bois d'alentour. Ils débarquèrent ensuite, les habitants s'étant retirés, comme nous avons dit, s'installèrent dans les meilleures maisons, firent bonne chère, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps, et se livrèrent au pillage du reste, ayant installé un corps de garde dans l'église et placé des sentinelles partout où besoin était. Après cela, l'Olonnois envoya cent soixante hommes battre les bois à la recherche des habitants qui s'y étaient réfugiés. Ces hommes étaient de retour le soir même, avec cent mille francs d'argent, plusieurs mules chargées de toutes sortes d'objets et vingt prisonniers choisis, dont plusieurs furent torturés pour les amener à confesser où était déposé le surplus de leurs biens ; mais ce fut une cruauté à peu près inutile. Ce que voyant, l'Olonnois tira son coutelas, dont il égorga un malheureux Espagnol qui se trouvait à sa portée, déclarant à ses compagnons qu'il allait en faire autant d'eux tous s'ils ne se décidaient à parler ! Quelqu'un promit alors d'indiquer l'endroit où se trouvaient les autres habitants en fuite, plus riches qu'eux : mais ceux-ci changeaient tous les jours de retraite et avaient enfoui le reste de leurs richesses en un lieu secret, de sorte

que les pirates n'en furent pas plus avancés.

Après quinze jours d'orgie dans Maracaibo, les pirates résolurent de se porter sur Gibraltar. Le gouverneur de cette ville était un brave soldat, qui avait servi dans les Flandres. Il avait une petite armée de quatre cents hommes, à laquelle il ajouta à peu près autant de volontaires civils bien armés ; il éleva une batterie de vingt canons, défendue par des gabions, une autre batterie de huit canons et une autre de six sur divers points ; il barricada un étroit passage, le seul praticable qui donnât accès dans la ville, et en ouvrit un autre à travers bois, coupé de marécages et de fondrières. Cela fait, il attendit les flibustiers avec confiance. Ceux-ci, qui ne se doutaient de rien, firent voile pour Gibraltar, emportant avec eux leur butin et leurs prisonniers. Mais arrivés en vue de la place, ils virent flotter l'étendard royal et ne purent douter des intentions belliqueuses des habitants. L'Olonnois rassembla donc un conseil de guerre, auquel il soumit la question de savoir s'il fallait persévérer dans le projet de s'emparer de cette ville, projet d'exécution fort difficile à en juger aux apparences, ou bien s'en tenir aux résultats obtenus. Mais ses compagnons, convaincus que Gibraltar renfermait outre ses propres richesses, celles des réfugiés de Maracaibo, furent unanimes pour la marche en avant.

— Bon ! dit l'Olonnois. Vous n'avez qu'à faire comme votre capitaine et tout ira bien. Mais je vous préviens que le premier qui recule, qui trahit même la moindre hésitation, quoi qu'il arrive, je lui brûle la cervelle de ma propre main ! Maintenant, allons-y !

La nuit même, il faisait lever l'ancre pour se rapprocher de la ville ; le lendemain matin, il débarquait 380 hommes armés d'un sabre et de deux pistolets chacun, avec 30 charges de munitions, et se mettant à leur tête, il les dirigea vers le passage barricadé. Mais s'étant heurtés à des obstacles insurmontables, les pirates n'hésitèrent pas à essayer de l'autre passage, qui était libre, celui-là, sauf la vase des marais. Au moyen de branches d'arbres jetées en travers, ils réussirent cependant à passer, mais furent reçus, en terre ferme, par une batterie de six canons chargés à mitraille, qui les fit reculer ; ils cherchèrent un autre chemin et, n'en trouvant pas, revinrent au premier, où le même succès les attendait.

Voyant qu'il n'y avait aucune chance de passer et ayant déjà des morts et des blessés en nombre respectable, l'Olonnois s'avisa d'un vieux stratagème : il donna l'ordre de

la retraite à laquelle il fit prendre les apparences d'une déroute. Les Espagnols, trompés, voulurent les poursuivre et se trouvèrent bientôt entre leurs propres batteries paralysées et les pirates, qui se retournèrent alors contre eux et les taillèrent en pièces ; après quoi, les survivants ayant fui dans les bois, les artilleurs se rendirent à leur tour. Les pirates étaient donc maîtres de la ville, où ils s'installèrent et se fortifièrent aux dépens des vaincus. Ils avaient perdu 40 hommes tués et 80 blessés, les Espagnols avaient 500 morts ; les flibustiers enterrèrent leurs morts et jetèrent à la mer ceux des Espagnols, puis se mirent à piller la ville en conscience.

Après quatre semaines de séjour, ils envoyèrent à la recherche des fugitifs, qu'ils rançonnèrent, faisant prisonniers ceux qui ne pouvaient rien donner ; puis ils repassèrent à Maracaibo, qu'ils rançonnèrent sur nouveaux frais et quittèrent enfin le théâtre de leurs exploits sous la direction d'un pilote espagnol qu'on ne leur refusa pas, comme on pense.

Outre une abondance de riches dépouilles variées, comprenant de l'argenterie, des bijoux, etc., les pirates eurent à se distribuer plus d'un million et demi en argent, dont les tavernes de Tortuga ne tardèrent pas à recueillir la plus grande partie.

L'Olonnois, après de pareils exploits, était le roi des flibustiers ; il pouvait à peu près tout ce qu'il voulait, réunir en tout cas autant de volontaires qu'il jugeait utiles pour n'importe quelle expédition. C'est ainsi qu'ayant projeté une expédition à Nicaragua, il réunit 700 hommes qu'il embarqua : 300 sur un grand navire pris à Maracaibo et le reste sur cinq bâtiments plus petits. La flottille se rendit d'abord à Haïti pour faire des provisions, puis à Matamana, sur la côte sud de Cuba, où elle enleva aux pauvres chasseurs de tortues les canots dont elle croyait avoir besoin. Assaillis par le mauvais temps et entraînés par le courant dans le golfe du Honduras, nos pirates pillèrent quelque peu les villages de la côte. À Puerto-Cavallo, où les Espagnols avaient des magasins, ils s'emparèrent d'un navire portant 24 canons et 16 mortiers, pillèrent les magasins et y mirent le feu, ainsi qu'aux maisons, faisant la plupart des habitants prisonniers ou les faisant périr dans les plus cruelles tortures.

Cela fait, l'Olonnois se dirigea, avec trois cents hommes, vers la ville de San Pedro, à douze lieues de Puerto-Cavallo, laissant le reste sous le commandement de son lieutenant Moïse Van Clein. Mais à trois lieues, il rencontra une embuscade espagnole, qu'il défit non sans pertes. Le lendemain il en rencontra une autre, dont

il avait également raison. Enfin il en rencontrait une troisième, plus forte, mais qu'il mettait également en déroute et parvenait à l'unique voie qui conduisît à la ville, laquelle, bordée de cactus épineux et défendu par de l'artillerie, n'était pas d'un accès très facile. À la mitraille, les pirates répondaient par une pluie de grenades, mais ils plièrent néanmoins ; à une seconde attaque, l'Olonnois ayant recommandé à ses hommes de ne tirer que lorsqu'ils seraient arrivés tout près de l'ennemi, ils exécutèrent scrupuleusement ses ordres, et ce furent alors les Espagnols qui plièrent.

Le combat continua cependant toute la nuit. Au matin, les Espagnols hissaient le drapeau parlementaire. Ils demandaient seulement un armistice de deux heures, pour toute condition de leur capitulation. Cette demande leur ayant été accordée, les pirates prirent possession de la ville et laissèrent les Espagnols user de leurs deux heures de répit à leur loisir, ce dont ils profitèrent pour réunir leurs objets les plus précieux et prendre la fuite. Mais ce temps expiré, l'Olonnois envoya ses hommes à la poursuite des fugitifs, qu'ils dépouillèrent et firent prisonniers.

Un navire espagnol étant attendu, les pirates demeurèrent dans le golfe, avec l'intention de s'en emparer. Ce navire avait à bord 130 combattants bien armés et 42 canons. La première attaque des pirates fut repoussée, mais à la faveur de l'épaisse fumée produite par l'inflammation de la poudre, ils la renouvelèrent et restèrent maîtres du navire ; seulement, ils n'y trouvèrent que des choses de peu de valeur pour des hommes aussi exigeants qu'eux.

Le mécontentement était dans le camp des flibustiers. La prise de San-Pedro ne leur avait pas rapporté grand-chose, celle du navire espagnol guère plus que des horions. Le chef suprême ayant exposé son projet de se rendre à Guatemala n'obtint pas l'approbation à laquelle il était habitué. Ses nouveaux engagés, surtout, avaient pensé qu'on devenait riche beaucoup plus vite et plus aisément à ce métier. Ils en avaient assez ; et, en effet, ils quittèrent immédiatement la flotte et s'en retournèrent chez eux comme ils purent. D'autres abandonnèrent l'Olonnois pour tenter la fortune avec ses deux lieutenants Van Clein et Pierre le Picard, qui faisaient également défection.

L'Olonnois ainsi abandonné par l'immense majorité de ses compagnons resta dans le golfe du Honduras, où il ne tarda pas à souffrir du manque de provisions. Il quitta enfin ce lieu stérile, mais son navire donna sur un banc de sable voisin d'une

petite île du groupe de Las Puertas, près du cap Gracias a Dios, et quoiqu'ayant fait le sacrifice de ses canons et de tous les objets pesants qu'il avait à bord, il ne put l'en tirer. Alors il le fit démolir et de ses débris on construisit un bateau, afin de pouvoir quitter ces parages et chercher fortune ailleurs.

Le bateau terminé, il fut reconnu qu'avec le canot du bord qui restait, il ne pouvait contenir que la moitié des hommes : on tira donc au sort ceux qui embarqueraient et ceux qui demeureraient, et l'Olonnois, avec les premiers, se dirigea vers l'embouchure de la rivière du Nicaragua, qu'il comptait remonter. Mais la rencontre d'une troupe d'Espagnols et d'Indiens, réunis par une commune haine contre eux, empêcha l'accomplissement de ce projet dès le début. Les pirates perdirent dans cette rencontre la plus grande partie de leurs hommes. Malgré cette perte énorme, l'intrépide l'Olonnois ne voulut pas retourner les mains vides vers ses compagnons de l'île de las Puertas et pour les remplir, à peine échappé au massacre, il remonta le long de la côte de Carthagène, pillant partout où il y avait à piller, en attendant l'occasion de s'emparer d'un bon bateau...

C'est ainsi qu'il arriva à l'isthme de Darién²¹, alors habité par des Indiens renommés par leur bravoure, leur indépendance et leur cruauté et que le voisinage des Espagnols n'avait pu faire renoncer à leurs mœurs sauvages. Ces Indiens, quelques jours seulement après l'arrivée des pirates chez eux, s'emparèrent de l'Olonnois, sans parler de quelques-uns de ses compagnons, l'attachèrent au fameux poteau de supplice et le déchiquetèrent vivant, jetant, paraît-il, ses membres et les autres parties de son corps au feu à mesure qu'ils les détachaient.

Ainsi finit cet homme extraordinaire, qui aurait pu être un marin de premier ordre sans ses vices abjects et ses atroces cruautés. Quant à ses compagnons laissés à Las Puertas, après l'avoir attendu puis cherché, ils succombèrent la plupart à la misère et au dénuement.

[19](#) Sur le golfe du Mexique.

[20](#) Mettre hors service.

[21](#) Partie méridionale de l'isthme de Panama.

Le véritable Robinson Crusoé

Henry Lemarquand, contrôleur de la marine et spécialiste du monde marin en littérature, nous offre un portrait d'Alexander Selkirk qui a inspiré le Robin Crusoé de Defoe. Alors qu'il ne pouvait supporter la rude autorité de son capitaine Stradling, Selkirk demande à être débarqué sur l'île de Juan Fernandez, au large du Chili. Il y reste durant quatre ans, entre 1705 et 1709, en attendant le Saint George qui devait venir le rechercher.

Le maître d'équipage, qui acceptait avec tant d'insouciance de vivre isolé sur cette île déserte, s'appelait Alexander Selkirk. C'était un Écossais, né à Largo, dans le comté de Fief, destiné à la mer dès sa jeunesse. Avant d'avoir atteint 30 ans, il avait déjà parcouru la moitié du monde. La décision qu'il venait de prendre ne l'effrayait en rien. Avant lui, d'autres solitaires, tous aventuriers, avaient séjourné là, de plein gré ou par force, et n'en étaient pas morts. L'histoire de plusieurs de ces gens était connue par tous les matelots qui naviguaient dans la mer du Sud.

Alexander Selkirk avait donc eu à Juan Fernandez des prédécesseurs dont le séjour avait été long. Bien qu'il risquât fort d'éprouver le même désagrément, il se croyait assuré de s'y soustraire. Jeune et aventureux, ne devait-il pas découvrir d'infailibles moyens d'échapper au mauvais sort, qui s'était abattu sur ses devanciers ? Il avait pour lui la chance, s'attribuait déjà l'adresse. En lui-même il comptait voir venir prochainement le *Saint George*, sur lequel il aurait été heureux d'embarquer sous les ordres de Dampier.

Ce fut donc sans regret qu'il regarda son bateau le *Cinque-Ports* mettre à la voile, décroître et disparaître à l'horizon. Enfin, il était débarrassé du sauvage capitaine, dont la dernière querelle l'avait dégoûté à jamais. Vraiment, il avait pris le bon parti, quitter le bord sans pouvoir être déclaré déserteur. Maintenant, il fallait s'organiser

pour vivre. Selkirk fit l'inventaire de ses richesses.

Elles se réduisaient à peu de chose : il avait son fusil, du plomb et une livre de poudre, provision de courte durée. Une hache et un grand couteau serviraient plus longtemps. Son coffre de bord, mis à terre avec lui, contenait des chemises et un habit de rechange. Il y retrouva avec émotion quelques petits objets personnels, sans application pratique à ce moment, et deux livres précieux pour un bon Écossais, la Bible imprimée à Édimbourg et un recueil de psaumes.

Deux matelots, qui venait de passer sept mois dans l'île et qui avaient été recueillis par le *Cinque-Ports* y avait laissé leurs ustensiles de cuisine, pour en faire don au maître d'équipage. Un grand chaudron était un cadeau de valeur inappréciable. Des débris de bois, de toile, de filin, quelques ferrailles traînaient sur la plage. Cela pouvait trouver un jour un emploi. Il s'en occuperait plus tard.

Après s'être essoufflé à courir après une chèvre, que sa balle mal placée n'avait fait que blesser, Selkirk s'alla coucher dans la cabane où l'avaient conduit les deux matelots rapatriés. Il la jugea trop proche de la baie du mouillage et se proposa de transporter ses pénates en un lieu plus lointain et moins facilement accessible.

Assez maladroitement l'homme fit métier de boucher. Il écorcha, vida, dépeça sa chèvre. Son fusil à pierre enflammant quelques grains de poudre sur le bassinet incendia des herbes sèches placées à porter. Selkirk eut du feu. Se plaisant à varier l'appât de l'unique viande du pays, il prépara bouilli et rôti. Le chaudron suspendu à un trépied de gros bâton procura l'un, tandis que pour l'autre la cuisson à la broche était chose aisée. Mais si l'ermite apaisa sa faim, ce fut sans joie. Il n'avait ni sel ni poivre pour assaisonner ses mets et le manque de pain, voire de biscuit de mer, était une grande privation.

Ces occupations nouvelles pour lui, l'approvisionnement d'eau douce, la remise en état de la hutte délabrée et l'exploration de l'île remplirent les premières journées du matelot. Il tua plusieurs chèvres, dont il fit sécher les peaux. Quand il fut moins préoccupé de sa subsistance et de son logement, un sentiment de vague anxiété s'infiltra dans son âme. Pas une voile n'était apparue sur la mer, de quelque côté qu'il eût porté ses regards. Dans quels parages le *Saint George* pouvait-il croiser en ce moment ?

Il est seul. Personne auprès de lui pour répondre à une question, discuter une

proposition sur le présent, faire des rêves d'avenir. Pendant quelques jours, il est presque incapable d'action. Le besoin de se nourrir le pressant et ses provisions de viande se trouvant épuisées, il part à la chasse et choisit, dans ses allées et venues, l'endroit qui lui paraît le meilleur pour placer son gîte.

Avant d'y arriver en partant du mouillage, il fallait franchir des ravins profonds, escalader ou descendre une infinité de roches abruptes. On accédait ainsi à un plateau, masqué du côté de la baie, par l'écran des falaises, dont le sommet le plus élevé serait un merveilleux observatoire. Vers le nord, une voie moins malaisée et que traversait un ruisseau conduisait aux terrains de chasse sur les contreforts de la montagne Saint-Jean. Débouchant au milieu de bois épais, ce chemin était difficile à découvrir.

Sur ce plateau gazonné et planté d'arbres, Selkirk commença à bâtir deux huttes, l'une devant servir de logement et l'autre de cuisine. L'abattage et l'ébranchement des arbres, la plantation des pieux prirent du temps, car le travail devait être interrompu pour chasser et faire cuire les aliments. L'outillage dont disposait l'ouvrier était rudimentaire : sa hache, heureusement robuste ; la lame de son couteau qui, vite émoussée, réclamait constamment l'affûtage sur une pierre dure et devenait à vue d'œil plus étroite ; enfin une barre de fer trouvée sur la plage et dont un bout chauffé au rouge fut aplati pour servir de bêche. Quand les pieux furent en terre, nombreux et reliés par des branchages serrés, Selkirk inclina au-dessus un toit de rondins, qu'il tapissa de longues herbes à défaut de chaume, afin que les grandes pluies de l'hivernage pussent y glisser sans pénétrer à l'intérieur. Les murs de l'habitation furent garnis de peaux de chèvres, qui la protégèrent contre le vent. Un cadre de branches fermait pendant la nuit l'entrée et l'unique fenêtre, que des rideaux de peaux de chèvres tenaient closes dans la journée.

Le maître d'équipage conçut d'abord une noble fierté de sa réussite comme charpentier, puis devint mélancolique à la pensée qu'il venait peut-être de se construire une prison pour y rester jusqu'à sa mort. Une journée de repos le remit d'aplomb. Les deux huttes étaient vides : il fallait maintenant les meubler.

Tout ce que contenait d'utile la cabane proche du mouillage prit place dans le nouveau logis. Le transport du coffre de matelot, caisse volumineuse et lourde, fut le plus pénible. Les matériaux épars sur la plage et aux alentours furent déposés dans

une des nombreuses grottes, qui s'ouvraient parmi les rochers. Selkirk se fabriqua un lit formé d'un rectangle surélevé de grosses branches, formé de baguettes souples et garni d'herbes sèches. Des peaux de chèvres remplacèrent les draps et les couvertures qui manquaient.

La besogne du solitaire lui avait de temps en temps procuré, avec le plaisir de la difficulté vaincue, des heures d'oubli de son sort. Des accès d'humeur chagrine lui revenaient, quand il s'adonnait à la cuisine, dure nécessité pour lui. Que n'avait-il au moins un esclave, pour s'occuper de ce soin et l'en affranchir ?

Daniel Defoe prête à son héros, naufragé sur une île déserte, le matelot Robinson Crusoé, la distraction des visites de sauvages y venant en partie fine rôtir et dévorer leurs prisonniers. Il ajoute qu'un de ces malheureux captifs, le nègre Vendredi, fut sauvé par Robinson, qui en fit son serviteur et un bon chrétien. Le pauvre Alexander Selkirk n'a jamais attendu pareille aubaine. Il savait que les Indiens Araucaniens, ses voisins les plus proches, ne s'aventuraient pas sur leurs pirogues à mille cinq cents kilomètres des côtes. D'ailleurs, ces Indiens n'étaient pas cannibales.

Dans un rocher perché au sommet d'une falaise, Selkirk avait établi un poste de veille, d'où il pouvait voir sans être vu. Sa vigilance active fut cependant un jour en défaut. Ayant quitté son abri au petit matin pour visiter des pièges, qu'il tendait aux chèvres afin de ménager sa poudre, l'ermite eut la funeste idée de rentrer chez lui par la plage, où il ramassait de temps à autre, sur le sable, des coquillages laissés à découvert par la marée.

Un chevreau attrapé vivant et qu'il portait sur ses épaules bêla. Des exclamations en langue espagnole éclatèrent aussitôt à faible distance derrière un bouquet d'arbres. Selkirk percevant les cris et le bruit de la course de gens, qui devaient être en troupe, abandonna sa capture et se sauva.

Les Espagnols, devinant qu'un homme fuyait devant eux, se mirent à sa poursuite. Obligé de traverser un passage à découvert, le maître d'équipage fut canardé copieusement et par miracle ne fut pas atteint. Ayant pris un peu d'avance pendant que ses adversaires chargeaient et tiraient, il entra dans un bois, où les ennemis pénétrèrent peu après. L'issue de cette chasse menaçait d'être fâcheuse pour le solitaire fatigué par sa longue expédition du matin. Il l'arrêta en grimpant sur un arbre, au sommet duquel il se cacha dans le feuillage touffu. Les Espagnols étant

arrivés à l'extrémité du bois sans rien découvrir et n'apercevant point leur proie dans la plaine qui y faisait suite revinrent sur leurs pas. Sous l'arbre où l'Anglais se tenait coi, ils passèrent en exhalant leur déception et leur bruyante colère contre ce suppôt de Satan. Par prudence, Selkirk ne descendit de son refuge que lorsque la nuit fut tombée et gagna la montagne pour y attendre le lever du soleil.

L'alerte avait été chaude. L'isolé n'avait pas vu un vaisseau espagnol arriver le précédent soir dans les eaux de Juan Fernandez et mettre en panne. La chaloupe de ce navire, envoyée au matin reconnaître ce qui se passait dans l'île, avait abordé, sous la poussée de l'alizé, en peu de temps à la baie du mouillage. Ses matelots ayant découvert la cabane à moitié démolie des gens du *Cinque-Ports* y avaient mis le feu. Renonçant à chercher longtemps l'homme qu'ils avaient rencontré, ils se rembarquèrent et rentrèrent à bord de leur vaisseau, qui remit à la voile.

L'ermite ne revint à son logis du plateau qu'après s'être assuré du départ de ses ennemis. Il se gourmandait de son imprudence et remerciait Dieu de l'avoir visiblement protégé. Il ne trouvait pas de mots assez fervents pour sa prière. Prenant son livre, il chanta un psaume d'Actions de Grâce. L'émotion que lui causait le son de sa propre voix s'ajoutait à ses sentiments de reconnaissance envers le Seigneur.

Selkirk se serait rendu de bon gré, s'il avait eu affaire à des Français. Il suivit longtemps du regard un vaisseau, qui lui semblait appartenir à cette nation et qui passa lentement au large quelques semaines après la venue des matelots de la chaloupe espagnole. Le vaisseau supposé français ne vint pas au mouillage.

Puisque la Providence avait décidé que Selkirk vivrait à Juan Fernandez, le mieux pour lui était de s'ingénier à varier son ordinaire monotone et malsain à la longue, s'il restait composé uniquement de viande de chèvre. L'île ne possédait pas de petit gibier. Les oiseaux de mer seuls y nichaient : mouettes criardes, frégates au vol puissant et albatros, qui sont les grands planeurs des océans. Donc pas de ressources comestibles de ce côté. Pas davantage de poissons près des rivages ; les barliaux, sortes de grosses morues, ne se trouvaient qu'au large. Mais l'ermite avait entendu dire que ce pays abondait en homards de grande taille et de bon goût. Il appâta des nasses de son invention avec les entrailles des chèvres tuées et prit des crustacés, dont aucun, à son complet étonnement, n'était armé des redoutables pinces qui caractérisent les homards. En effet, c'étaient de superbes langoustes. On en pêche

aujourd'hui d'innombrables quantités dans l'île et c'est la seule industrie de la poignée d'habitants vivant sur la côte ouest.

Au bout de peu de temps, l'ermite avait pensé à obtenir du sel en faisant bouillir et évaporer de l'eau de mer. Bien qu'il ne fût ni très blanc ni très propre, ce sel apportait une correction précieuse à la fadeur des quartiers de chevreau. Selkirk se reprocha de n'avoir pas eu plus tôt recours à ce procédé, qu'il remplaça par l'évaporation lente de l'eau de mer dans des creux de rocher. Esprit observateur par goût et par nécessité, il examinait attentivement les arbustes, les plantes et les herbes, qu'il rencontrait en chemin. Il découvrit aux flancs de la montagne du piment qui lui donna des graines de poivre blanc et vit plus rarement du poivre noir, la malagita, efficace d'après la renommée, contre les maux d'estomac.

Les poivriers non seulement lui donnèrent leurs graines, mais aussi les moyens de reconquérir le feu, quand sa dernière parcelle de poudre fut brûlée et qu'aux jours de guigne, les tisons, qu'il gardait ardents sous les cendres du foyer, s'étaient éteints. Sur une bûche de ce bois serré et dur, déjà effleurée par la flamme et légèrement carbonisée, dont il maintenait les extrémités avec ses pieds, il appuyait une baguette appointée et la faisait tourner rapidement entre ses paumes. Au frottement, le feu naissait dans le bois sec. Le nouveau Prométhée n'avait plus qu'à le communiquer en soufflant doucement à des mousses ou à des champignons, qu'il avait séchés au soleil pour se constituer une réserve d'amadou. Le maître d'équipage avait vu employer par des Indiens ce procédé de patience et d'adresse. Il s'en était souvenu et devint habile en peu de temps.

L'ermite enrichit sa cuisine. Au fond de certains vallons humides croît une sorte d'oseille à larges feuilles dont le suc acide peut faire office de vinaigre. La plante est un légume et un condiment. Les phoques, qui viennent à terre dans le sud de son île, procurèrent à Selkirk une chair estimable et une bonne provision d'huile. Le premier des lions de mer fut tué d'un coup de fusil. Ménagé de sa poudre dont il était mal pourvu, le matelot assomma les autres avec un arbrisseau taillé pour faire une massue. Vivant en sauvage, c'était d'armes sauvages qu'il devait se servir, mais il lui fallait épier les phoques pendant quelquefois des heures, se dissimuler, ramper pour s'approcher d'eux à bonne distance et il n'y réussissait pas toujours.

Alexander Selkirk avait eu successivement tous les assaisonnements nécessaires à la

confection d'une salade, quand il s'aperçut que des choux palmistes poussaient en certains points de son île. Chacune de ses trouvailles culinaires l'avait rempli d'aise ; celle-ci lui fut particulièrement agréable. L'arbre était abattu à la hache, l'ermite cueillait les jeunes pousses de la tête pour en confectionner un plat légumier exquis suffisant à plusieurs repas.

La viande de chèvre, que le solitaire s'était ingénié à préparer de diverses manières, était malgré les additions qu'il avait apportées à sa nourriture, la principale de ses ressources. Se la procurer n'était pas toujours aisé, parce que les hordes de ces animaux, effrayées par les coups de fusil des matelots du *Cinque-Ports*, tiraillant à tort et à travers, s'étaient réfugiées au centre de l'île, dans les parties les plus élevées. Avant de percer les chèvres d'une lance, qu'il avait fabriquée, ou de les prendre vivantes, exercice qui lui plaisait davantage, Selkirk devait fournir des courses souvent longues et épuisantes.

Un accident, qui le condamna à l'immobilité, lui inspira l'idée d'entretenir des chèvres dans un enclos voisin de son habitation. L'ermite trouva sans peine un emplacement favorable, qu'il ferma avec des pieux et des branches. De chacune de ses chasses, il s'efforçait de rapporter un animal vivant. Son troupeau s'augmenta, prospéra. Il eut du lait à discrétion.

La santé de Selkirk, sous un climat excellent et grâce à l'abondance de biens qu'il s'était procurés, se maintenait parfaite. La vie active qu'il menait lui avait fait acquérir une force et une agilité extraordinaires. Pas un atome de graisse sur son corps ; il était tout en muscles durs et souples. Il courait maintenant pieds nus dans les bois, car son unique paire de souliers l'avait vite abandonné, tandis que ses vêtements devenant guenilles menaçaient d'en faire autant. Or, il voulait à tout prix conserver l'habit de rechange pieusement serré dans son coffre. Ne conviendrait-il pas de paraître à son avantage, le jour où débarqueraient les libérateurs, qu'il ne renonçait pas à attendre ?

L'isolé voyait bien ce qui remplacerait l'étoffe absente. Il pourrait mettre en œuvre autant de peaux de chèvres qu'il faudrait, mais comment les coudre ?

Il pense à relier les morceaux entre eux par de fines lanières de cuir. Encore devait-il pour cela se servir d'aiguilles.

Des Robinsons de roman ne sont jamais embarrassés en pareil cas. À leur

disposition, un vaisseau naufragé est tout proche, accessible à basse mer, dont le magasin leur fournit de la poudre et du plomb. En toute occasion, ils y vont fouiller et trouvent ce qui leur manque. Ces habitants favorisés des îles désertes auraient eu bientôt fil et aiguilles des grosseurs désirées, une paire de ciseaux même et des boutons au besoin. L'ex-maître d'équipage du *Cinque-Ports* n'était pas un héros de fantaisie.

Nécessité rend ingénieux. Selkirk avait mis de côté, dans les débris trouvés au mouillage, tout ce qu'il avait pu retirer de pointes et de clous. Une partie avait été employée à l'aménagement des huttes. Dans ce qui restait, l'ermite choisit les meilleures pièces, les chauffa, les perça à une extrémité, les effila de l'autre. Puis il tailla et s'appliqua à la couture. Une ample culotte, une longue veste, un haut bonnet furent le fruit d'un travail, qui lui insuffla presque de l'orgueil. Ce n'était pas très élégant, mais c'était solide.

La revue de ses richesses en métaux, passée à cette occasion, suggéra à Selkirk le remède à l'usure de la lame de son couteau, dont le tranchant touchait presque le dos à force de repassages. Des bouts de cercles de barriques, chauffés, redressés, affûtés d'un côté en biseau aigu, se transformèrent en couteaux de cordonnier, utiles à toutes sortes d'usages. Ils ne servirent pas à fabriquer des souliers, faute de cuir, mais le matelot ne se souciait plus de chaussures. La plante de ses pieds nus était assez dure pour passer partout.

Ces travaux variés prenaient beaucoup de temps et eurent le bon effet d'occuper l'ermite à couvert pendant les grandes pluies de l'hivernage. Quand le temps redevint serein, Selkirk recommença ses grandes courses.

Traversant une clairière par lui peu fréquentée, il crut apercevoir des traces de cultures. La chaleur humide avait favorisé la pousse en assez grand nombre de jeunes plants, dont les feuilles lui rappelaient un légume connu, sans qu'il pût le nommer. Arrachée, la racine ne lui laissa aucun doute. C'étaient des turneps autrefois semés par les matelots du capitaine Davis²², de bons navets de la Grande-Bretagne, qui avaient fructifié et s'étaient reproduits malgré les herbes folles, mais en dégénérant un peu. Selkirk en croqua un, le trouva parfait et fit provision des précieuses racines.

Il retourna à la clairière, nettoya et sarcla le terrain, qui en avait grand besoin, repiqua de jeunes pousses en rangs réguliers. L'ermite de Juan Fernandez avait

désormais un potager.

Autant de petites joies, mais peut-il en espérer de très grandes, perdu dans cette île inhabitée, à laquelle navires ennemis ou amis semblent s'être donné le mot pour ne plus aborder ? L'horreur de sa solitude à certains jours l'opprime. Sous cette chape pesante, ses épaules se courbent. Le solitaire s'incline et à genoux invoque le secours de son Dieu. Il a résolu de sanctifier le dimanche par la lecture de la Bible et le chant des Psaumes, pieux exercices qui le réconfortent, mais il n'a pas pris soin de noter exactement les jours écoulés depuis qu'il a quitté le *Cinque-Ports* et ne sait quel nom donner au jour présent. Il en choisit un, qu'il estime le vrai sans en être sûr, pour être le jour du Seigneur et l'observera désormais.

Après les semaines de dépression morale viennent des périodes dans lesquelles son tempérament énergique, combatif, reprend le dessus, où sa jeunesse s'exprime librement. Le troupeau qu'il a domestiqué s'est accru avec le temps. Des chevreaux sont nés dans l'enclos, dont il a reculé les bornes. Les jeunes bêtes s'habituent à la présence et aux soins de Selkirk, viennent à sa rencontre, folâtrant autour de lui.

Les grands jours de la Flibuste et des longues expéditions d'aventuriers dans la mer du Sud n'étaient plus. Des années s'écoulèrent sans qu'un bâtiment apparût dans les eaux de Juan Fernandez. Seuls les chants religieux ou profanes de l'ermite, les appels qu'il adressait à ses bêtes, y faisaient résonner une voix humaine. Le Robinson de Daniel Defoe se donna le plaisir d'entendre répéter les mots qu'il avait appris à son perroquet. Selkirk fut privé de cette joie. Ni perroquets ni aras ne vivaient dans son île et pas un oiseau terrestre. Les bois étaient silencieux.

Après quatre ans et quatre mois de solitude absolue, des hommes, des Anglais, apportèrent enfin à Alexander Selkirk les secours qu'il n'avait jamais désespéré de recevoir.

En 1708, des marchands de Bristol armèrent deux navires pour le Grand Océan. Le capitaine Woodes Rogers, qui commandait en chef sur le *Duke*, avait engagé comme pilote un vieil habitué des parages que l'on devait explorer, William Dampier. Ce grand navigateur était rentré en Angleterre sans argent, après sa campagne sur le *Saint George*, ainsi qu'il était revenu pauvre de son voyage de découverte sur le *Roebuck*. Il saisissait la première et modeste occasion de retourner à la mer.

Le 31 janvier 1709, les deux bâtiments, arrivant à la vue de Juan Fernandez,

mettaient en panne. Par prudence, Woodes Rogers envoyait sa chaloupe à la côte, afin de s'assurer qu'il n'y avait pas quelque vaisseau malintentionné ancré dans la baie ou bien une garnison espagnole occupant cette terre et l'empêchant d'y faire reposer les matelots fatigués par un long séjour à la mer. Le vent contraire ayant retardé sa marche, la chaloupe fut rappelée quand vint la nuit, parce que les vaisseaux apercevaient un feu dans la direction du mouillage. La reconnaissance fut ajournée au matin du lendemain.

L'aurore éclairant la baie du mouillage la montra vide de tout navire et sans aucun mouvement sur ses bords. Qui donc avait allumé le feu brûlant encore à terre ? Thomas Dover, second capitaine du *Duke*, qui était Doctor of Physic, c'est-à-dire médecin et officier dans un régiment de marine en Angleterre, s'en fut à la découverte dans une baleinière avec quelques hommes armés.

Dover, aux approches de la baie, s'étonna de l'agitation que se donnait sur le rivage un être singulier, homme ou animal, on ne savait quoi encore. La distance diminuant, le capitaine en second du *Duke* distingua un grand gaillard recouvert de peaux de bêtes et brandissant une sorte d'étendard fait d'une peau de chèvre au bout d'une longue perche. Il n'y avait aucun danger apparent d'aller à sa rencontre ; les matelots souquèrent sur les avirons.

L'homme allait et venait, ne tenant pas en place, agitant son drapeau. Quand les gens de l'embarcation purent comprendre ses paroles, ils entendirent ce sauvage indiquer dans leur langue le point le plus favorable pour l'accostage et commander la manœuvre en termes qui prouvaient son expérience du métier.

Il se jeta dans les bras du premier matelot qui toucha la terre ferme, criant sa joie, sa reconnaissance. De part et d'autre, les questions se croisaient sans attendre les réponses. Thomas Dover ayant mis un peu d'ordre dans ces effusions apprit, avec étonnement, que le sauvage était Alexander Selkirk, maître d'équipage du *Cinque-Ports* ! On ignorait sa présence sur cette île. Des Espagnols avaient dit que le *Cinque-Ports* s'était perdu quelque part, sans préciser où, et affirmé que le capitaine et l'équipage étaient prisonniers à Lima. Comment Selkirk avait-il échappé au naufrage et à la prison ? Il reconnut alors qu'il était resté à Juan Fernandez de sa propre volonté, après avoir eu un différend avec le capitaine Stradling.

La veille au soir, le solitaire avait allumé un feu pour appeler l'attention des deux

navires, dont il guettait anxieusement la marche.

Il se doutait bien qu'ils étaient amis et presque sûrement Anglais. Deux Espagnols navigants de conserve n'auraient pas pris la précaution de mettre en panne et auraient continué directement leur route sur la baie du mouillage.

L'ermite renonçait avec bonheur à sa solitude. Avant de s'embarquer en compagnie de ses compatriotes, il leur fit mettre dans l'embarcation une demi-douzaine de chèvres qu'il avait abattues, puis les emmena relever ses nasses. Jamais sa pêche n'avait été si belle, ni si abondante.

Gardé à bord, le solitaire coucha dans un hamac de matelot, mais ne put fermer l'œil, malgré le doux bercement de sa couche. Il n'avait pas eu le temps de s'accoutumer à son changement de situation. Le jour suivant, il reçut les soins du *frater*, qui cumulait à bord les emplois de perruquier-barbier et de garçon chirurgien. Un cercle de curieux sympathiques les entourait pendant la longue opération, qui rendit à Selkirk son visage d'Écossais civilisé. Le client ne put toutefois déposer le petit pourboire d'usage dans le bonnet de l'artiste, au bout du banc sur lequel il se tenait assis à califourchon. L'ermite ne possédait ni réal de vellon, pièce de cinq sous que le *frater* aurait bien gagnée, pas même un maravédis d'un demi-farthing²³.

Le capitaine Woodes Rogers séjourna deux semaines à Juan Fernandez, où les équipages se reposèrent et guérèrent leurs scorbutiques. L'ermitage de Selkirk devint un lieu de pèlerinage, qu'il n'habitait plus, mais dont il faisait à l'occasion les honneurs. Les chèvres et les cabris du troupeau furent mangés. Les matelots se partagèrent les biens modiques du solitaire, à titre de souvenirs, qui eurent leur vogue du moins pour un temps.

Le Duke et son vaisseau de conserve²⁴ n'étaient pas venus dans la mer du Sud en croisière de tourisme. Woodes Rogers avait à soutenir ses propres intérêts et ceux de ses armateurs. Il appareilla le 14 février 1709, emmenant, comme second-maître d'équipage, l'abandonné qu'il avait délivré.

[22](#) Matelots qui avaient été débarqués dans l'île avant Selkirk.

[23](#) Menue monnaie anglaise.

[24](#) Vaisseau avec lequel il naviguait.

Une escale à Tahiti

Louis-Antoine de Bougainville

Dans son « Voyage en Océanie », Bougainville (1729-1811) nous invite à une magnifique escale dans la baie de Tahiti, dont il vante à la fois l'amical accueil et la douceur. Officier de la marine royale, cet explorateur français effectua le premier tour du monde officiel pour son drapeau. Il est également le premier, plus d'un siècle avant les prestigieuses toiles de Gauguin, à dépeindre l'île de Tahiti.

Le 2 avril, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le nord-nord-est une montagne haute et fort escarpée qui nous parut isolée ; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeuse*. Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrait à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissements et on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir et nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre dont la pointe méridionale nous restait à ouest-quart-nord-ouest ; on n'apercevait plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord-nord-est et nous tîmes le plus prêt pour atterrir au vent de l'île. En approchant, nous aperçûmes au-delà de sa pointe du nord une autre terre éloignée, plus septentrionale encore, sans que nous puissions alors distinguer si elle tenait à la première île ou si elle en formait une seconde.

Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Les feux, que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres, qui, la veille, nous avaient paru séparées, étaient unies par une terre plus basse qui se

courbait en arc et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant et se joignirent à une infinité d'autres qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres ; elle était conduite par douze hommes nus qui nous présentèrent des branches de bananiers et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser ; alors ils accostèrent le navire et l'un d'eux, remarquables par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta ; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balanciers, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous contre toutes sortes de bagatelles se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange ; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettaient leurs effets et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors se retirèrent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord, ne nous écartant jamais de la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce : outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille et quelques autres rafraîchissements, tels que

poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instruments pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendants d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté. À bord de *l'Étoile*, il monta un insulaire qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

À mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié.

Nous eûmes beaucoup d'obstacles à vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer : aucun ne portait des armes, pas même des bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine et criant plusieurs fois « *tayo* ». Le vieillard était le père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers ; la déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux

roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur sur environ un pied de diamètre ; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au-dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffes et de grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François 1^{er}. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison²⁵, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet²⁶ s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui sur-le-champ voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie et que son larcin lui donnerait la mort. Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siège. Nous l'acceptâmes ; cet homme alors se pencha vers nous et, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson harmonieuse : scène charmante et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse et violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous prîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau et les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes et bagages et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière, où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe sous les armes et les préparatifs

du campement sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi, accompagné de son père et des principaux du canton qui lui avaient fait des représentations à cet égard et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours ou si nous comptions repartir et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres ; sur cela nouvelle conférence à laquelle on me fit appeler. Un homme grave et qui paraissait avoir du poids dans le conseil voulait réduire à neuf les jours de notre campement ; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé et enfin ils y consentirent.

De ce moment, la joie se rétablit ; Ereti même nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes dans ce hangar les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* et vingt-deux de *l'Étoile* et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées et elles lui firent pour le moins autant de peur que de plaisir.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangar était bien fait et parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barrière et un corps de garde. Ereti, ses femmes et ses amis avaient seuls la permission d'entrer ; la foule se tenait en dehors du hangar, un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour les faire écarter. C'était là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson et des pièces de toile, qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des boutons, des perles fausses et mille autres bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste, ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire ; ils virent que nous

cueillions des plantes antiscorbutiques et qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes, les enfants ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vus ramasser et des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistances ; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper et m'indiqua même de quel côté il les fallait faire tomber en les abattant. Au reste, les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux, nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches que les gens du pays transportaient aux bateaux ; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous, dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même ; car il n'y a point en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits ; malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passait de la manière la plus aimable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays sans armes, seul ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger ; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison ; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte ; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs et des musiciens

chantaient aux accords de la flûte un hymne de bienvenue.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards mâles et femelles ; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière et d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées, car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture et je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé Toutaa, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parents, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie.

Le 10, il y eut un insulaire tué et les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre ; on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort, car ils

continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présents et ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

Le 12, à cinq heures du matin, les vents étant venus au sud, notre câble du sud-est et le grelin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'est-sud-est, furent coupés sur le fond.

L'après-midi, le vent se calma et passa à l'est. Nous allongeâmes alors une ancre à jet et une ancre reçue de *l'Étoile* et j'envoyai un bateau sonder dans le nord, afin de savoir s'il n'y aurait pas un passage ; ce qui nous eût mis à porter de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tout occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coup de baïonnettes, que l'alarme était répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes et les enfants fuyaient vers les montagnes emportant leurs bagages et jusqu'aux cadavres des morts et que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position de craindre la guerre à terre au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jetés. Je descendis au camp et, en présence du chef, je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait ; ce procédé parut les contenter.

Cependant, lorsque le jour fut venu, aucun Indien ne s'était approché du camp ; on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paraissait un désert. Le prince de Nassau²⁷ lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'étaient éloignés davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires et de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux, elles lui baisaient les mains en pleurant et répétant plusieurs fois : *Tayo, maté ; vous êtes nos amis et vous nous tuez.* À force de caresses et d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuples accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissaient la marche et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce ; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille et les

assurant que le coupable serait puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à la réunion et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre quartier, qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent le jour et le suivant plus de rafraîchissements que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil ; ce qui leur fit grand-peur, tous les animaux tirs ayant été tués raides.

Maintenant que les navires sont en sûreté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage et s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous ; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes et paraissant très affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord chargé de rafraîchissements de toute espèce ; les femmes étaient dedans et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrissage, était venu s'établir à bord de *l'Étoile*. Ereti fut le prendre par la main et me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est *Aotourou*, voulait nous suivre et me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présents de toute espèce, après quoi il prit congé de nous et fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord.

Voyage en Océanie, Louis-Antoine de Bougainville

- [25](#) Officiers de la *Boudeuse* et de *L'Étoile*, les deux vaisseaux de l'expédition.
- [26](#) Célèbre peintre du XVIII^e siècle.
- [27](#) Embarqué en qualité de passager sur *la Boudeuse*.

La mort du capitaine Cook

James Cook (1728-1779), dont les voyages en Océanie ont fait la réputation, est chargé de découvrir un passage entre l'océan Pacifique et l'Atlantique. Après avoir cherché en vain ce supposé passage, il fait halte dans la baie d'Owhyhee, à Hawaï. C'est là qu'il trouve la mort, comme nous le relate son second, le capitaine King. Ce sont ces voyages qui ouvriront l'ère des grands navigateurs.

La baie de Karakakooa est située au côté occidental de l'île d'Owhyhee, dans le district appelé Okoua : elle a environ un mille de profondeur et se trouve bornée par deux pointes de terre basse, éloignée l'une de l'autre d'une lieue et demie. La ville de Kowrowna occupe la pointe nord, qui est plate et stérile et il y a, au fond de la baie, près d'un bocage de grands cocotiers, une autre bourgade, d'une étendue plus considérable, appelée Kakoa. L'intervalle qui les sépare est rempli par une haute montagne de roche, inaccessible du côté de la mer. La côte de la bande sud paraît très inégale jusqu'à un mille dans l'intérieur des terres ; par-delà, le sol s'élève peu à peu et il est semé de champs cultivés et enclos de bocages de cocotiers, parmi lesquels les habitations des insulaires sont répandues.

Dès que les habitants s'aperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ils vinrent près de nous ; la foule était immense, ils témoignèrent leur joie par des chants et des cris et ils firent toutes sortes de gestes bizarres et extravagants. Ils ne tardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts et les agrès des deux vaisseaux et une multitude de femmes et de petits garçons qui n'avaient pu se procurer des pirogues arrivèrent à la nage ; ceux-ci formaient, sur la surface de la mer, de vastes radeaux ; la plupart ne trouvant pas de place à bord, passèrent la journée entière à jouer au milieu des vagues.

Parmi les chefs qui vinrent sur la *Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme

appelé Pareea ; nous reconnûmes bientôt qu'il jouissait d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le capitaine Cook, il dit qu'il était *jakanee*²⁸ du roi de l'île, que le prince faisait une expédition militaire à Mowee et qu'il devait arriver dans quatre jours ; quelques présents l'attachèrent complètement à nos intérêts et il nous servit beaucoup pour contenir ses compatriotes. Nous nous aperçûmes bientôt que la *Découverte*, surchargée d'insulaires, penchait trop d'un côté et que son équipage ne pouvait écarter la foule qui continuait à y entrer. M. Cook, craignant les suites de cet empressement, fit part de ses inquiétudes à Pareea ; celui-ci se rendit sur-le-champ auprès du capitaine Clerke : il chassa un assez grand nombre de ses compatriotes et il obligea les pirogues à se tenir à une certaine distance.

On a déjà dit que, durant notre longue navigation à la hauteur de cette île, les habitants s'étaient toujours conduits avec beaucoup de loyauté et de droiture envers nous et qu'ils n'avaient pas montré la plus légère disposition au vol ; nous en fûmes d'autant plus étonnés que nous ne communiquâmes guère qu'avec des gens des dernières classes, c'est-à-dire des domestiques ou des pêcheurs. Il n'en fut pas de même ici. La multitude immense de naturels du pays qui remplissait chaque partie des vaisseaux leur procura des occasions fréquentes de nous piller, sans risquer d'être découverts et, comme ils étaient très supérieurs en nombre, ils espéraient sans doute que leurs vols resteraient impunis si nous venions à nous en apercevoir.

La *Résolution* fut à peine au mouillage que nos deux amis Pareea et Kaneena amenèrent à bord un troisième chef, nommé Koah, qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvait alors de la classe des prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'était un petit vieillard fort maigre ; il avait les yeux fort rouges et très malades. On le conduisit dans la grand-chambre ; il s'approcha avec beaucoup de respect du capitaine Cook et lui jeta sur les épaules une pièce d'étoffe rouge qu'il avait apportée ; il fit quelques pas en arrière et lui présenta un petit cochon qu'il tint dans ses mains, tandis qu'il prononça un long discours.

M. Cook alla le soir à terre et nous l'accompagnâmes, M. Barly et moi. Nous débarquâmes sur la grève et nous fûmes reçus par quatre hommes qui portaient des baguettes garnies de poils de chien à l'une des extrémités : ils marchèrent devant nous, en déclamant à haute voix une phrase très courte dans laquelle nous ne distinguâmes que le mot *Orono*. La foule, qui s'était rassemblée sur le rivage, s'écarta dès qu'elle nous vit approcher et nous n'aperçûmes personne, si j'en excepte un petit

nombre d'insulaires prosternés la face contre terre, aux environs des huttes du village voisin.

Avant de parler des hommages religieux qu'on rendit au capitaine Cook et des cérémonies singulières avec lesquelles il fut reçu sur cette île funeste, il est nécessaire de décrire le *morai* situé au côté méridional du village de Kakoa. C'était une construction de pierres solides et carrées ; le sommet aplati et bien pavé se trouvait entouré d'une balustrade de bois, sur laquelle on voyait les crânes des captifs sacrifiés à la mort des chefs du pays. Le centre de l'édifice offrait un vieux bâtiment en bois.

Koah nous mena au sommet de cette construction, par un chemin d'une pente douce qui aboutissait à un angle de la cour de l'édifice. Nous aperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois, dont les traits du visage offraient des contorsions bizarres ; une longue pièce de bois sculpté, en forme de cône renversé, s'élevait du sommet de leur tête et le corps était enveloppé d'une étoffe rouge. Nous rencontrâmes ici un jeune homme de haute taille qui avait la barbe fort longue : il présenta ces figures au capitaine Cook et après avoir chanté de concert avec Koah une espèce d'hymne, il nous conduisit à l'extrémité du *morai*.

Douze figures étaient rangées en demi-cercle auprès de cinq poteaux et nous remarquâmes, devant la figure du milieu, une table élevée, qui ressemblait exactement à celle des Tahitiens. Nous trouvâmes sur cette table un cochon pourri et, par-dessous, des morceaux de canne à sucre, des noix de coco, du fruit à pain, des bananes et des patates douces. Koah, ayant placé M. Cook sous la table, prit le cochon entre ses mains et après avoir adressé à notre commandant un second discours aussi long que le premier et prononcé avec beaucoup de véhémence et de rapidité, il laissa tomber le cochon par terre. Il engagea ensuite M. Cook à monter au sommet du bâtiment ; ils y montèrent, en effet, l'un et l'autre, non sans avoir couru de grands risques de se laisser tomber. Dix hommes qui apportaient un cochon en vie et une grande pièce d'étoffe rouge arrivèrent alors en silence et en procession à l'entrée du sommet du *morai*. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils eurent fait quelques pas et ils se prosternèrent. Kaireekaea, le jeune homme dont je parlais tout à l'heure, alla à leur rencontre et, ayant reçu l'étoffe rouge, il l'apporta à Koah, qui en revêtit le capitaine Cook et qui lui offrit ensuite le cochon, en lui offrant le même cérémonial.

Tandis que notre commandant était sur l'échafaud, emmaillotés dans l'étoffe rouge et ayant peine à se tenir sur des morceaux de bois pourri, Kaireekkea et Koah chantèrent quelquefois tous deux ensemble et d'autres fois alternativement ; cette partie de la cérémonie fut très longue. Koah laissa tomber le cochon et il descendit enfin avec M. Cook.

Après cette cérémonie, à laquelle le capitaine Cook mit fin dès qu'il put le faire décemment, nous quittâmes le morai ; nous ne manquâmes point de distribuer parmi les naturels quelques morceaux de fer et d'autres bagatelles, dont ils furent enchantés. Les hommes qui portaient des baguettes nous reconduisirent à nos canots, en répétant les phrases et les mots qu'ils avaient débités lors de notre débarquement. Le peuple se retira et le petit nombre de ceux qui ne s'en allèrent pas se prosternèrent la face contre terre, à mesure que nous côtoyâmes le rivage. Nous nous rendîmes sur-le-champ à bord, très satisfaits des dispositions amicales des habitants du pays.

Le 26, à midi, le roi s'embarqua sur une grande pirogue et, étant parti du village avec deux autres de sa suite, il prit en grande pompe la route des vaisseaux. Son cortège avait de la grandeur et une sorte de magnificence. La première embarcation était montée par le roi Terreoboo et les chefs revêtus de leurs casques et de leurs riches manteaux à plumes, armés de longues piques et de dagues ; la seconde portait des prêtres, le respectable Koah, un de leurs chefs, avec des idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces idoles étaient des bustes d'osier, d'une proportion gigantesque, chargés de petites plumes de diverses couleurs, travaillées de la même manière que leurs manteaux ; de gros morceaux de nacre de perle et une noix noire fixée au centre représentaient les yeux ; leurs bouches étaient garnies d'une double rangée de dents incisives de chien et l'ensemble de la physionomie offrait des contorsions bizarres. Des cochons et des végétaux divers remplissaient la troisième pirogue. Durant la marche, les prêtres occupant la pirogue du centre chantaient les hymnes avec beaucoup de gravité et, après avoir pagayé autour des vaisseaux, ils ramèrent vers la grève, où j'étais à la tête de mon détachement, au lieu d'aller à bord comme nous y comptions.

Dès que je le vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de recevoir le roi ; le capitaine Cook, ayant remarqué que ce prince venait à terre, le suivit et il arriva au même instant. Nous les conduisîmes dans la tente ; ils y furent à peine assis que le

prince se leva, jeta d'une manière gracieuse sur les épaules de notre commandant le manteau qu'il portait ; il mit, de plus, un casque de plumes et un éventail curieux dans les mains de M. Cook, au pied duquel il étendit cinq ou six manteaux très jolis et d'une grande valeur. Les gens de son cortège apportèrent alors quatre gros cochons, des noix de coco et du fruit de l'arbre à pain.

Le roi termina cette cérémonie en changeant de nom avec le capitaine Cook, chose qui est réputée, parmi tous les insulaires de l'océan Pacifique, le témoignage d'amitié le plus fort qui se puisse donner.

Le cérémonial de l'entrevue achevé, le capitaine Cook conduisit à bord de la *Résolution* Terreoboo et autant de chefs que la pinasse put en contenir. Ils y furent reçus avec tous les égards possibles et notre commandant, en retour d'un manteau de plumes qu'on lui avait donné, revêtit le roi d'une chemise et il l'arma de sa propre épée. Koah et environ six autres des vieux chefs demeurèrent sur la côte et ils logèrent dans les maisons des prêtres.

Le roi, avant de quitter la *Résolution*, permit aux habitants de l'île de venir aux vaisseaux et d'y faire des échanges.

Quand les vaisseaux furent à l'ancre, nous nous aperçûmes avec étonnement que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions plus de cris de joie ; il n'y avait ni bruit ni foule autour de nous, la baie se trouvait déserte et tranquille ; nous voyions seulement çà et là une embarcation qui s'échappait le long de la côte. Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour d'un canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que Terreoboo était absent et avait mis le *tabou*²⁹ sur la baie. Cette explication parut satisfaire la plupart d'entre nous, mais quelques personnes pensèrent, avec raison, que la conduite des insulaires devait nous inspirer de la défiance ; qu'en leur interdisant le commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du roi, les chefs avaient voulu gagner du temps et délibérer entre eux sur la manière dont il convenait de nous traiter ! La confiance de Terreoboo qui, au moment de son arrivée, vraie ou fausse, c'est-à-dire le lendemain matin, se rendit tout de suite auprès du capitaine Cook et le rétablissement des échanges et des services réciproques entre les naturels et nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent fortement qu'ils ne jugeaient pas et qu'ils ne redoutaient pas un changement de

conduite de notre part. Que nos conjectures fussent vraies ou fausses, tout se passa paisiblement jusqu'au 13 dans l'après-dîner.

L'officier qui commandait le détachement chargé de remplir les futailles de la *Découverte* vint me dire, le soir, que plusieurs chefs s'étaient rassemblés au puits près de la grève et qu'ils chassaient les insulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage. Il ajouta qu'il croyait leur conduite très suspecte et qu'il s'attendait à être inquiété de nouveau par les gens du pays. Je lui donnai, ainsi qu'il le désirait, un soldat de marine, auquel je permis seulement de prendre sa baïonnette et son épée. L'officier ne tarda pas à revenir : il m'apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres et qu'ils devenaient très séditieux. Je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre soldat de marine armé de son fusil. Dès que les habitants de l'île me virent approcher, ils abandonnèrent leurs pierres. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le capitaine Cook, il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils recommençaient à jeter des pierres ou à se conduire avec insolence.

Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de la *Découverte*, nous alarma ; nous remarquâmes qu'on tirait sur une pirogue qui était poursuivie par un de nos petits canots. Nous en conclûmes sur-le-champ qu'un vol avait occasionné ces coups de fusil et le capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter, si nous le pouvions, l'équipage de la pirogue qui essayait de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'elle débarquerait, mais nous arrivâmes trop tard : les naturels avaient quitté leur embarcation et ils s'étaient sauvés dans l'intérieur du pays. Il était arrivé, durant notre absence, une querelle plus sérieuse et plus désagréable. L'officier détaché sur le petit canot, retournant à bord avec les choses qu'on avait volées au capitaine Clerke, s'aperçut que nous poursuivions les coupables, le capitaine Clerke et moi, et il pensa qu'il était de son devoir de saisir la pirogue échouée sur le rivage. Par malheur, elle appartenait à Pareea, qui arriva au même instant de la *Découverte* et qui réclama sa propriété, avec des protestations sans nombre de son innocence. L'officier refusa de la livrer et lorsque l'équipage de la pinasse qui attendait notre commandant l'eut joint, il en résulta une dispute très vive durant laquelle Pareea fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui donna sur la tête. Les insulaires, qui se rassemblaient aux environs et qui avaient été

jusqu'ici simples spectateurs paisibles, firent tout de suite pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation et à gagner à la nage un rocher situé à quelque distance de la côte. Les naturels s'emparèrent de la pinasse ; ils la pillèrent et ils l'auraient détruite sans l'intervention de Pareea qui, revenu à lui-même, eut la générosité d'oublier la violence qu'on venait d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient revenir et reprendre la pinasse et qu'il s'efforceraient de rapporter les choses que ses compatriotes y avaient volées. Nos gens se rendirent, en effet, à son invitation et ils ramenèrent la pinasse. Pareea ne tarda pas à les suivre et à rapporter le chapeau d'un officier et quelques autres bagatelles ; il parut affligé de ce qui s'était passé et il demanda d'un air inquiet si Orotio (Cook) le tuerait et si on lui permettrait de revenir aux vaisseaux. On l'assura qu'il y serait bien reçu ; alors, pour donner une preuve de réconciliation et d'amitié, il toucha de son nez celui des officiers, selon l'usage de l'île, et il regagna le village de Kowrowna.

Quand le capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin et, tandis que nous retournions à bord, il me dit : *Je crains bien que les insulaires ne me forcent à des mesures violentes, car*, ajouta-t-il, *il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous.*

Mais, comme il était trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvaient. Je retournai à terre lorsque les ordres furent exécutés et les événements de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les naturels, je mis une double garde au moraï et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler s'il apercevait du monde caché aux environs de la grève. Sur les onze heures, on découvrit cinq insulaires qui se traînaient sans bruit autour du moraï ; ils semblaient se rapprocher avec une extrême circonspection et ils se retirèrent quand ils se virent surpris. À minuit, l'un d'eux, ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil ; l'explosion effraya ses camarades qui prirent la fuite et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai sur la *Résolution* pour examiner le garde-temps³⁰ ; je fus hélé sur ma route par la *Découverte* et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe du vaisseau en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée. Au moment où j'arrivais à bord, les soldats de marine s'armaient

et le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé : il me dit qu'on avait volé la chaloupe de la *Découverte* et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener à bord le roi ou plusieurs des principaux *Eares*³¹ et de les y retenir en otage jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer un expédient qui lui avait toujours réussi. Il venait de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essaieraient de sortir de la baie et il avait le projet de les détruire, si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça, en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de la *Résolution* et de la *Découverte*, bien équipées et bien armées et, avant que je repris le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook et moi, entre sept et huit heures : M. Cook montait la pinasse et il avait avec lui M. Philips et neuf soldats de marine et je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui furent de calmer l'esprit des naturels, en les assurant qu'on ne leur ferait pas de mal, de ne pas diviser ma petite troupe et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite ; M. Cook marcha vers le rivage de Kowrowna, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin, en arrivant à terre, fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils de balles et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes du vieux Koah et des prêtres et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de la *Découverte* et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation et à punir les coupables, mais que la communauté des prêtres et des habitants du village, du côté de la baie où nous étions, ne devait pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer et de l'exhorter à demeurer tranquille.

Koah me demanda, avec beaucoup d'inquiétude, si on ferait du mal à Terreoboo : je l'assurai que non et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

Le capitaine Cook appela, sur ces entrefaites, la chaloupe de la *Résolution*, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie ; l'ayant prise avec lui, il continua sa

route vers Kowrowna et il débarqua, ainsi que le lieutenant et les neuf soldats de marine. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui rendre. Les habitants se prosternèrent devant lui et lui offrirent de petits cochons, selon leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient Terreoboo et les deux fils de ce prince, qui avaient si longtemps mangé à notre table à bord de la *Résolution*. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi et, M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait pas du tout complice, il l'invita à venir aux vaisseaux et à passer la journée à bord de la *Résolution*. Le roi accepta la proposition sans balancer et il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

Nos affaires prenaient déjà cette heureuse tournure, les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kane Kabareea, la mère des deux princes et l'une des épouses favorites de Terreoboo ; elle s'approcha du roi, elle employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps, deux chefs qui étaient arrivés avec elle retinrent le roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires qui se rassemblaient le long du rivage, où ils formaient des groupes sans nombre et qui vraisemblablement étaient effrayés du bruit des canons et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevaient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et de leur roi. Le lieutenant des soldats de marine, qui vit ses gens très pressés par la multitude et hors d'état de se servir de leurs armes, s'il fallait y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long du rocher, près du bord de la mer et, la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin, ils se postèrent à environ 30 verges³² de l'endroit où Terreoboo était assis.

Durant tout cet intervalle, le vieux roi fut assis par terre ; la frayeur et l'abattement étaient peints sur son visage. M. Cook, ne voulant pas renoncer à son projet, continuait à le presser vivement de s'embarquer et, lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'environnaient l'en détournèrent d'abord par des prières et

des supplications ; ils eurent ensuite recours à la violence et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. M. Cook, voyant que l'alarme était devenue trop générale et qu'il n'était plus possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution ; il observa à M. Philips que s'il s'opiniâtait à vouloir conduire le prince à bord, il courrait grand risque de tuer un grand nombre d'insulaires.

Quoique l'entreprise qui avait amené M. Cook à terre eût manqué et qu'il ne songeât plus à la suivre, il paraît que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent, par malheur, un chef de premier rang. La nouvelle de sa mort arriva au village où se trouvait M. Cook, au moment où il venait de quitter le roi et où il marchait tranquillement vers le rivage ; la rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très sensibles ; les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfants, ils se revêtirent de leurs nattes de combat et ils s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard de fer appelé *pabooa*, s'approcha de notre commandant, se mit à le défier en brandissant son arme et il le menaça de lui jeter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces ; mais, l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité et lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était vêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer et, lorsqu'il vit qu'il n'était pas blessé, il n'en fut que plus audacieux.

On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine et l'un des *Eares* essaya de poignarder M. Philips, mais il n'en vint pas à bout et il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double, chargé à balle, et il tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du pays formèrent une attaque générale à coups de pierre et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, ils se précipitèrent sur notre détachement en poussant des cris et des hurlements terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiraient et immolés à la fureur de l'ennemi ; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse ; le lieutenant, blessé entre les deux épaules d'un coup de

pabooa, avait, par bonheur, réservé son feu et il tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci s'apprêtait à porter le second coup.

Notre malheureux commandant se trouvait au bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte ; il criait aux canots de cesser le feu et d'approcher du rivage, afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots avaient tiré sans son ordre et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa, en effet, que, tant qu'il regardait les naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violence contre lui, mais que s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par-derrière et tomba le visage dans la mer !

Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber ; ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage et s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnèrent tous à lui porter des coups, lors même qu'il ne respirait plus.

Ainsi se termina la carrière du grand homme qui commandait notre expédition. Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes et si heureuses, on ne put dire que sa mort fut prématurée ; il avait assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature semblait l'avoir destiné. Il est impossible de dire combien il fut pleuré et regretté de tous ceux qui avaient si longtemps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières et sur son courage. Je n'essaierai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fûmes saisis ni l'abattement et la consternation universelle qui suivit un malheur si affreux et si imprévu.

Troisième Voyage, Capitaine King

[28](#) Ministre, délégué de Terteoboo, le roi de l'île.

[29](#) En Océanie, le *tabou*, ici blocus sur la baie, est une consécration religieuse, qui défend rigoureusement de toucher ou même de regarder une personne ou une chose.

[30](#) Chronomètre.

[31](#) Chefs guerriers.

[32](#) Verge = 3 m 75 environ.

Le premier voyage en ballon

Par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes

En 1783, avec l'aérostat, l'homme part pour la première fois à la conquête du ciel. Il ne se passe que quatre mois entre le premier ballon gonflé à l'air chaud des frères Montgolfier et ce premier voyage dans les airs qui avait été expérimenté, dans un premier temps, par trois navigateurs muets, mais non moins intrépides : un mouton, un coq et un canard. Si jamais ils ne purent faire part de leurs impressions, ils en revinrent vivants et sans aucun dommage.

On croyait désormais pouvoir, avec quelque confiance, transformer les ballons en appareils de navigation aérienne. Etienne Montgolfier se mit donc à construire, dans les jardins du faubourg Saint-Antoine, un ballon disposé de manière à recevoir des voyageurs. Les dimensions de cette nouvelle machine étaient considérables ; elle n'avait pas moins de 20 mètres de hauteur sur 16 de diamètre et pouvait contenir 20 000 mètres cubes d'air. On disposa autour de la partie extérieure de l'orifice du ballon une galerie circulaire d'osier, recouverte de toile, destinée à recevoir les aéronautes. Cette galerie avait un mètre de large ; une balustrade la protégeait et permettait d'y circuler commodément : on pouvait ainsi faire le tour de l'orifice extérieur de l'aérostat. L'ouverture de la machine était donc parfaitement libre ; et c'est au milieu de cette ouverture que se trouvait, suspendu par des chaînes, le réchaud de fil de fer, avec les matières inflammables, dont la combustion devait enlever l'appareil. On avait emmagasiné dans une partie de la galerie une provision de paille pour donner aux aéronautes la faculté de s'élever à volonté en activant le feu.

Le ballon construit, on commença, le 15 octobre, à essayer de s'en servir comme d'un navire aérien. On le retenait captif au moyen de longues cordes qui ne lui

permettaient de monter que jusqu'à une certaine hauteur. Pilâtre de Rozier en fit l'essai le premier ; il s'éleva à diverses reprises de toute la longueur des cordes. Les jours suivants, quelques autres personnes, enhardies par son exemple, l'accompagnèrent dans ces essais préliminaires qui donnaient beaucoup d'espoir pour le succès de l'expérience définitive. Tout le monde remarquait l'adresse de Pilâtre et l'intrépide ardeur avec laquelle il se livrait à ces difficiles manœuvres. Dans l'une de ces expériences, le ballon, chassé par le vent, vint tomber sur la cime des arbres ; les assistants jetèrent un cri d'effroi, car la machine s'engageait dans les branches et menaçait de verser les voyageurs ; mais Pilâtre, sans s'émouvoir, prit avec sa longue fourche une énorme botte de paille qu'il jeta dans le feu : le ballon se dégagea aussitôt et remonta aux applaudissements des spectateurs.

On se pressait en foule à la porte du jardin de Réveillon³³ pour contempler de loin ces intéressantes manœuvres. Pendant les journées du 15, du 17 et du 19 octobre, l'affluence était si considérable dans le faubourg Saint-Antoine, sur les boulevards et jusqu'à la porte Saint-Martin, que, sur tous ces points, la circulation était devenue impossible. Comme on craignait avec raison que l'encombrement excessif des curieux dans les rues de la ville n'amenât des embarras ou des dangers, on se décida à faire l'ascension hors de Paris. On offrit à Montgolfier les jardins du château de la Muette au bois de Boulogne.

Cependant, à mesure qu'approchait le moment décisif, Montgolfier hésitait. Il concevait des craintes sur le sort réservé au courageux aéronaute qui ambitionnait l'honneur de tenter les hasards de la navigation aérienne. Il demandait, il exigeait des essais nouveaux. Il faut reconnaître, en effet, que le projet de Pilâtre avait de quoi effrayer les cœurs les plus intrépides. Quatre mois s'étaient à peine écoulés depuis la découverte des aérostats et le temps n'avait pu permettre encore d'étudier toutes les conditions, d'apprécier tous les écueils d'une ascension en ballon libre. On ne s'était pas encore avisé de munir les aérostats de cette soupape salutaire qui, en ouvrant issu au gaz intérieur, donne les moyens d'effectuer la descente sans difficulté ni embarras ; d'ailleurs, avec les ballons à feu, ce moyen perd, comme on le sait, toute sa valeur. On n'avait pas encore imaginé ce *lest*³⁴, ce *palladium* des aéronautes, qui permet de s'élever à volonté et donne ainsi les moyens de choisir le lieu du débarquement. En outre, la présence d'un foyer incandescent au milieu d'une masse aussi inflammable que l'enveloppe d'un ballon ouvrait évidemment le champ à tous

les dangers. Ce tissu de toile et de papier pouvait s'embraser au milieu des airs et précipiter les imprudents aéronautes, ou bien, le feu venant à manquer, l'appareil était entraîné vers la terre par une chute terrible. Le combustible entassé dans la galerie offrait encore à l'incendie un aliment redoutable : la flamme du réchaud pouvait se communiquer à la réserve de paille et propager ainsi la combustion jusqu'à l'enveloppe même du ballon. Enfin, des flammèches tombées du foyer pouvaient au milieu des campagnes, descendre sur les granges ou les édifices et semer l'incendie sur la route de l'aérostat.

Aussi Montgolfier temporisait-il et demandait-il des essais nouveaux ? À l'exemple de toutes les commissions académiques, la commission de l'Académie des Sciences ne se prononçait pas. Le roi eut connaissance de ces difficultés. Après mûr examen, il s'opposa à l'expérience et donna au lieutenant de police l'ordre d'empêcher le départ. Il permettait seulement que l'expérience fût tentée avec deux condamnés, que l'on embarquerait dans la machine.

Pilâtre de Rozier s'indigne à cette proposition. *Eh quoi ! de vils criminels auraient les premiers la gloire de s'élever dans les airs ! Non, non, cela ne sera point !* Il conjure, il supplie ; il s'agit de cent manières, il remue la ville et la cour. Il s'adresse aux personnes les plus en faveur à Versailles, puis enfin à la duchesse de Pohnac, gouvernante des enfants de France et toutes-puissantes sur l'esprit de Louis XVI. Celle-ci plaide chaleureusement sa cause auprès du roi. Le marquis d'Arlandes, gentilhomme du Languedoc, major dans un régiment d'infanterie, avait fait, avec lui, une ascension en ballon captif ; Pilâtre le dépêche au roi. Le marquis d'Arlandes proteste que l'ascension ne présente aucun danger et comme preuve de son affirmation, il offre d'accompagner Pilâtre dans son voyage aérien. Sollicité de tous les côtés, vaincu par tant d'insistance, Louis XVI se rendit enfin.

Le 21 novembre 1783, à une heure de l'après-midi, en présence du dauphin et de sa suite, pressés dans les beaux jardins de la Muette, Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes exécutèrent ensemble le premier voyage aérien.

Le marquis d'Arlandes a écrit un récit de ce premier voyage aérien et on ne lira pas sans intérêt ces pages familières où revit si bien l'esprit enjoué et aventureux qui caractérisait le gentilhomme français de la fin du XVIII^e siècle.

L'ascension

« Je vais décrire le mieux que je pourrai *le premier voyage que des hommes aient tenté* à travers un élément qui, jusqu'à la découverte de M. Montgolfier, semblait si imparfait pour les supporter.

J'étais surpris du silence et du peu de mouvement que notre départ avait occasionnés parmi les spectateurs ; je crus qu'étonnés et peut-être effrayés de ce nouveau spectacle, ils avaient besoin d'être rassurés. Je saluai du bras avec assez peu de succès ; mais ayant tiré mon mouchoir, je l'agitai et je m'aperçus alors d'un grand mouvement dans le jardin de la Muette. Il m'a semblé que les spectateurs qui étaient épars dans cette enceinte se réunissaient en une seule masse et que, par un mouvement involontaire, elle se portait pour nous suivre, vers le mur, qu'elle semblait regarder comme le seul obstacle qui nous séparait. C'est dans ce moment que M. Pilâtre me dit :

—Vous ne faites rien et nous ne montons guère.

—Pardon, lui répondis-je.

Je remuai le réchaud, je saisis avec une fourche une botte de paille, qui, sans doute trop serrée, prenait difficilement ; je la levai, la secouai au milieu de la flamme. L'instant d'après, je me sentis enlever comme par-dessous les aisselles et je dis à mon cher compagnon :

—Pour cette fois, nous montons.

—Oui, nous montons, me répondit-il, sorti de l'intérieur, sans doute pour faire quelques observations.

Dans cet instant, j'entendis, vers le haut de la machine, un bruit qui me fit craindre qu'elle n'eût crevé. Je regardai et je ne vis rien. Comme j'avais les yeux fixés au haut de la machine, j'éprouvai une secousse et c'était alors la seule que j'eusse ressentie.

La direction du mouvement était de haut en bas.

Je dis alors :

—Que faites-vous ? Est-ce que vous dansez ?

—Je ne bouge pas.

—Tant mieux, dis-je ; c'est enfin un nouveau courant qui, j'espère, nous sortira de la Seine.

En effet, je me tourne pour voir où nous étions et je me trouve entre l'École militaire et les Invalides, que nous avons déjà dépassés d'environ quatre cents toises³⁵. M. Pilâtre me dit en même temps :

—Nous sommes en plaine.

—Oui, lui dis-je, nous cheminons.

—Travaillons, me dit-il, travaillons.

J'entendis un nouveau bruit dans la machine, que je crus produit par la rupture d'une corde.

Ce nouvel avertissement me fit examiner avec attention l'intérieur de notre habitation. Je vis que la partie qui était tournée vers le sud était remplie de trous ronds, dont plusieurs étaient considérables. Je dis alors :

—Il faut descendre

—Pourquoi ?

—Regardez, dis-je.

En même temps, je pris mon éponge ; j'éteignis aisément le peu de feu qui minait quelques-uns des trous que je pus atteindre ; mais m'étant aperçu qu'en appuyant pour essayer si le bas de la toile tenait bien au cercle qui l'entourait, elle s'en détachait très facilement, je répétai à mon compagnon :

—Il faut descendre.

Il regarda sous lui et me dit :

—Nous sommes sur Paris.

—N'importe, lui dis-je.

—Mais voyons, n'y a-t-il aucun danger pour vous ? Êtes-vous bien tenu ?

—Oui.

J'examinai de mon côté et j'aperçus qu'il n'y avait rien à craindre. Je fis plus, je frappai de mon éponge les cordes principales qui étaient à ma portée ; toutes résistèrent, il n'y eut que deux ficelles qui partirent. Je dis alors :

—Nous pouvons traverser Paris.

Pendant cette opération, nous nous étions sensiblement approchés des toits ; nous faisons du feu et nous nous relevons avec la plus grande facilité. Il me semblait que nous nous dirigions vers les tours de Saint-Sulpice, que je pouvais apercevoir par l'étendue du diamètre de notre ouverture. En nous relevant, un courant d'air nous fit quitter cette direction pour nous porter vers le sud. Je vis, sur ma gauche, une espèce de bois que je crus être le Luxembourg.

Nous traversâmes le boulevard et je m'écrie :

—Pour le coup, pied-à-terre.

Nous cessons le feu ; l'intrépide Pilâtre, qui ne perd point la tête et qui était en avant de notre direction, jugeant que nous donnions dans les moulins³⁶ qui sont entre le petit Gentilly et le boulevard, m'avertit. Je jette une botte de paille en la secouant pour l'enflammer plus vivement ; nous nous relevons et un nouveau courant nous porte un peu sur la gauche. Le brave de Rozier me crie encore :

—Gare les moulins !

Nous nous sommes posés sur la Butte aux cailles, entre le Moulin des Merveilles et le Moulin Vieux, environ à cinquante toises de l'un et de l'autre. Au moment où nous étions près de terre, je me soulevai sur la galerie en y appuyant mes deux mains. Je sentis le haut de la machine presser faiblement ma tête ; je la repoussai et sautai hors de la galerie. En me retournant vers la machine, je crus la trouver pleine. Mais quel ne fut pas mon étonnement, elle était parfaitement vide et totalement aplatie ? Je ne vois point M. Pilâtre, je cours de son côté pour l'aider à se débarrasser de l'amas de toile qui le couvrait ; mais avant d'avoir tourné la machine, je l'aperçus sortant de dessous en chemise, attendu qu'avant de descendre il avait quitté sa redingote et l'avait mise dans son panier.

Nous étions seuls et pas assez forts pour renverser la galerie et retirer la paille qui était enflammée. Il s'agissait d'empêcher qu'elle ne mît le feu à la machine. Nous crûmes alors que le seul moyen d'éviter cet inconvénient était de déchirer la toile. M. Pilâtre prit un côté, moi l'autre, et en tirant violemment, nous découvrîmes le foyer. Du moment qu'elle fut délivrée de la toile qui empêchait la communication de l'air, la paille s'enflamma avec force. En secouant un des paniers, nous jetons le feu sur celui qui avait transporté mon compagnon, la paille qui y restait prend feu ; le peuple accourt, se saisit de la redingote de M. Pilâtre et se la partage. »

La machine fut repliée, mise dans une voiture et ramenée dans les ateliers du faubourg Saint-Antoine. Le marquis d'Arlandes monta aussitôt à cheval et vint rejoindre ses amis au château de la Muette. On l'accueillit avec des pleurs de joie et d'ivresse.

Parmi les personnes qui avaient assisté aux préparatifs du voyage, on remarquait Benjamin Franklin³⁷ : on aurait dit que le Nouveau-Monde avait envoyé le grand homme pour assister à cet événement mémorable. C'est à cette occasion que Franklin prononça un mot souvent répété. On disait devant lui :

À quoi peuvent servir les ballons ?

À quoi peut servir l'enfant qui vient de naître ? répliqua le philosophe américain.

D'après Louis Figuier, *Les Merveilles de la Science*.

- [33](#) Riche fabricant de papiers peints qui avait prêté son concours à l'ascension.
- [34](#) Sacs de sable embarqués dans la nacelle et que l'on jette à terre pour favoriser l'ascension par perte de poids.
- [35](#) Environ 800 mètres.
- [36](#) Il y avait de nombreux moulins dans Paris même.
- [37](#) Un des futurs fondateurs des États-Unis.

Chez les Aïnos

Jean-François de La Pérouse

Né en 1741, La Pérouse est connu pour avoir parcouru le globe à bord de la Boussole et de l'Astrolabe et en compagnie de son ami Fleuriot de Langle. Parti en 1785, il atteint l'île de Pâques avant de gagner les Philippines et de reconnaître le détroit qui porte aujourd'hui son nom. De là, il part vers l'Australie et disparaît. Ce n'est que quarante ans plus tard que l'on apprend que son vaisseau avait sombré en 1788 sur les récifs des Nouvelles-Hébrides et qu'il avait été massacré avec tout son équipage par les habitants de l'île Vanikoro.

Le 6 (juillet 1787) à huit heures du matin, nous eûmes connaissance d'une île qui paraissait très étendue et qui formait avec la Tartarie une ouverture de 30 degrés. Je pensai d'abord que c'était l'île Ségalien³⁸, dont la partie méridionale avait été placée par les géographes deux degrés trop au nord.

L'aspect de cette terre était bien différent de celui de la Tartarie : on n'y apercevait que des rochers arides, dont les cavités conservaient encore de la neige ; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses, qui pouvaient, comme celles du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pie Lamanon*, à cause de sa forme volcanique et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans.

Le 11 et le 12, le temps fut clair. Nous approchâmes la côte de l'île à moins d'une lieue ; en l'approchant, je la trouvai aussi boisée que celle de Tartarie. Enfin, le 12 juillet au soir, la brise du sud étant beaucoup diminuée, j'accostai la terre et je laissai tomber l'ancre, à deux milles d'une petite anse dans laquelle coulait une rivière. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, quelques cabanes et deux insulaires qui paraissaient s'enfuir vers les bois. M. de Langle proposa de descendre pour

reconnaître le terrain : je le priai de recevoir à sa suite M. Boutin et l'abbé Mongès et après que la frégate eut mouillé, que les voiles furent serrées et nos chaloupes débarquées, j'armai la Biscaïenne³⁹ commandée par M. de Clonard, suivi de MM. Duché, Prévost et Collignon et je leur donnai ordre de se joindre à M. de Langle, qui avait déjà abordé le rivage. Ils trouvèrent les deux seules cases de cette baie abandonnées, mais depuis très peu de temps, car le feu y était encore allumé ; aucun des meubles n'en avait été enlevé ; on y voyait une portée de petits chiens, dont les yeux n'étaient pas encore ouverts, et la mère, qu'on entendait aboyer dans les bois, faisait juger que les propriétaires de ces cases n'étaient pas éloignés. M. de Langle y fit déposer des haches, différents outils de fer, des rasades⁴⁰ et généralement tout ce qu'il crut utile et agréable à ces insulaires, persuadé qu'après son rembarquement les habitants y retourneraient et que nos présents leur prouveraient que nous n'étions pas des ennemis. Il fit en même temps étendre la seine et prit, en deux coups de filet, plus de saumons qu'il n'en fallait aux équipages pour la consommation d'une semaine. Au moment où il allait retourner à bord, il vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes, qui ne parurent nullement effrayés de notre nombre. Ils échouèrent leur petite embarcation sur le sable et s'assirent sur des nattes au milieu de nos matelots, avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur.

Dans ce nombre étaient deux vieillards, ayant une longue barbe blanche, vêtue d'une étoffe d'écorce d'arbre assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois ; d'autres n'avaient qu'une longue robe qui fermait entièrement au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensait de porter des caleçons. Leur tête était nue et, chez deux ou trois, entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours ; ils avaient le toupet et les faces rasés, tous les cheveux du derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux en rond, qu'ils appellent *pentsec*. Tous avaient des bottes de peau de loup marin, avec un pied à la chinoise très artistement travaillé. Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Le plus vieux de ces insulaires portait un garde-vue pour se garantir de la trop grande clarté du soleil. Les manières de ces habitants étaient graves, nobles et très affectueuses. M. de Langle leur donna le surplus de ce qu'il avait apporté avec lui et leur fit entendre, par

signes, que la nuit l'obligeait de retourner à bord, mais qu'il désirait beaucoup les retrouver le lendemain pour leur faire de nouveaux présents. Ils firent signe, à leur tour, qu'ils dormaient dans les environs et qu'ils seraient exacts au rendez-vous⁴¹.

Les canots ne furent de retour à bord que vers les onze heures du soir ; le rapport qui me fut fait excita vivement ma curiosité. J'attendis le jour avec impatience et j'étais à terre avec la chaloupe et le grand canot avant le lever du soleil. Les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de temps après ; ils venaient du nord, où nous avions jugé que leur village était situé ; ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue et nous comptâmes vingt et un habitants.

M. de Langle, avec presque tout son état-major, arriva à terre bientôt après moi et avant que notre conversation avec les insulaires eût commencé, elle fut précédée de présents de toute espèce. Ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles : le fer et les étoffes prévalaient sur tout ; ils connaissaient les métaux comme nous ; ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étaient fort pauvres ; trois ou quatre seulement avaient des pendants d'oreilles d'argent, ornés de rasades bleues, absolument semblables à ceux que j'avais trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai et que j'avais pris pour des bracelets. Les autres petits ornements étaient de cuivre, comme ceux du même tombeau ; leurs briquets et leurs pipes paraissaient chinois ou japonais ; celles-ci étaient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils nous firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les rasades et les briquets, venaient du pays des Mandchous⁴² et ils prononçaient ce nom absolument comme nous-mêmes. Voyant ensuite que nous avions tous du papier et un crayon à la main pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention ; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différents objets, ajoutèrent le nom du pays et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi la prononciation.

La facilité avec laquelle ils nous avaient devinés me porte à croire que l'art de l'écriture leur est connu ; et l'un de ces insulaires, qui, comme l'on va voir, nous traça le dessin du pays, tenait le crayon de la même manière que les Chinois tiennent leur pinceau. Ils paraissaient désirer beaucoup nos haches et nos étoffes, ils ne craignaient même pas de les demander ; mais ils étaient aussi scrupuleux que nous à ne jamais prendre que ce que nous leur avions donné ; il était évident que

leurs idées sur le vol ne différaient pas des nôtres et je n'aurais pas craint de leur confier la garde de nos effets. Leur attention à cet égard s'étendait jusqu'à ne pas même ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêché, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avait été aussi abondante que celle de la veille ; nous fûmes obligés de les presser, à plusieurs reprises, d'en prendre autant qu'ils voudraient.

Nous parvînmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leur pays et celui des Mandchous. Alors un des vieillards se leva et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu près nord et sud. À l'est, vis-à-vis et dans la même direction, il figura son île ; et, en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays. Il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit et, se tournant vers nos vaisseaux, qu'on apercevait du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île, il en avait figuré une autre et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vaisseaux⁴³. Sa sagacité pour deviner nos questions était très grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier ; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka* et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça au deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mandchous, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir et à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous ; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaires pour se rendre du lieu où nous étions à l'embouchure du Ségalien ; mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour de petites anses, nous jugeâmes qu'elles ne faisaient guère en droite ligne que neuf lieues par jour, parce que la côte permet de débarquer partout, qu'on mettait à terre pour faire cuire les aliments et prendre ses repas et qu'il est vraisemblable qu'on se reposait souvent : ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île.

Ce même insulaire nous répéta ce qui nous avait été dit, qu'ils se procuraient des

nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du fleuve Ségalien, et il marqua également par des traits, pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisait ce commerce. Tous les autres insulaires étaient témoins de cette conversation, et approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large ; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée ; il la saisit, et, plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade⁴⁴ ; en les écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Ségalien ; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissait de connaître la profondeur de l'eau ; nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique : il parut nous comprendre ; il plaça une main au-dessus de l'autre à la distance de cinq ou six pouces, nous crûmes qu'il nous indiquait ainsi la profondeur du fleuve Ségalien ; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit. Il nous restait à savoir s'il avait représenté des profondeurs absolues ou relatives ; car, dans le premier cas, ce détroit n'aurait eu qu'une brasse, et ce peuple, dont les embarcations n'avaient jamais approché nos vaisseaux, pouvait croire que trois ou quatre pieds d'eau nous suffisaient, comme trois ou quatre pouces suffisaient à leurs pirogues ; mais il nous fut impossible d'avoir d'autres éclaircissements là-dessus. M. de Langle et moi crûmes que, dans tous les cas, il était de la plus grande importance de reconnaître si l'île que nous prolongions était celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'île Ségalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les deux frégates pour appareiller le lendemain.

Nous employâmes le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. Assurément les connaissances de la classe instruite des Européens l'emportent de beaucoup, dans tous les points, sur celles des vingt et un insulaires avec qui nous avons communiqué dans la baie de Langle ; mais chez les peuples de ces îles, les connaissances sont généralement plus répandues qu'elles ne le sont dans les classes communes des peuples d'Europe ; tous les individus y paraissent avoir reçu la même éducation.

Le 14 juillet, à la pointe du jour, je fis signal d'appareiller avec des vents de sud et par un temps brumeux, qui bientôt se changea en une brume très épaisse. Jusqu'au 19, il n'y eut pas la plus petite éclaircie. Le 19, au matin, nous vîmes la terre de l'île depuis le nord-est, un quart nord, jusqu'à l'est-sud-est, à deux heures après midi, que nous laissâmes tomber l'ancre à l'ouest d'une très bonne baie, par vingt brasses, fond de petits graviers, à deux milles du rivage.

Lorsque nos canots abordèrent dans l'anse, des femmes effrayées poussèrent des cris, comme si elles avaient craint d'être dévorées ; elles étaient cependant sous la garde d'un insulaire qui les ramenait chez elles et qui semblait vouloir les rassurer.

M. de Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé ; ils aidaient à les pousser à l'eau et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formaient l'équipage étaient Mandchous et qu'ils étaient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois, auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils dirent, comme nos premiers géographes de la baie de Langle, que la terre que nous prolongions était une île ; ils lui donnèrent le même nom ; ils ajoutèrent que nous étions encore à cinq journées de pirogue de son extrémité, mais qu'avec un bon vent l'on pouvait faire ce trajet en deux jours et coucher tous les soirs à terre : ainsi tout ce qu'on nous avait déjà dit dans la baie de Langle fut confirmé dans cette nouvelle baie, mais exprimé avec moins d'intelligence par le Chinois qui nous servait d'interprète. M. de Langle rencontra aussi, dans un coin de l'île, une espèce de cirque planté de quinze ou vingt piquets, surmonté chacun d'une tête d'ours ; les ossements de ces animaux étaient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps et que leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce cirque nous parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits et les vingt têtes d'ours exposées aux yeux devaient retracer les victoires qu'ils avaient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel se trouvait le plus grand nombre. Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie de Langle : le saumon y était aussi commun et chaque cabane avait son magasin ; nous découvrîmes que ces peuples consomment la tête, la queue et l'épine du dos et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mandchous, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne se réservent que le

fumet, qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillements et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages. Nos canots partirent enfin, à huit heures du soir, après que nous eûmes comblé de présents les Tartares et les insulaires ; ils étaient de retour à huit heures trois quarts et j'ordonnai de tout disposer pour l'appareillage du lendemain.

Voyage autour du Monde

[38](#) L'actuelle île Sakhaline, au nord du Japon.

[39](#) Chaloupe de débarquement, pointue aux deux extrémités.

[40](#) Verroteries.

[41](#) Ces insulaires sont les Aïnos ou Aïnous, qui habitent aussi Yezo et les îles Kouriles. Cette race primitive a presque entièrement disparu de nos jours.

[42](#) Habitants du nord-est de l'Asie, au nord de la Chine.

[43](#) Le détroit découvert ensuite par La Pérouse.

[44](#) Endroit de la côte où les matins font provision d'eau douce.

Avec Surcouf à l'abordage du « Kent »

Louis Garneray

À 13 ans, Louis Garneray, fils d'un peintre parisien, s'engage dans la marine et participera pendant dix ans à tous les combats qui se livreront de l'Inde jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, que ce soit en tant que marin ou en tant que corsaire, aux côtés du célèbre Surcouf qui compensa de grosses défaites navales par des abordages restés dans les annales. En 1806, Garneray est fait prisonnier des Anglais et doit attendre la fin de l'Empire pour obtenir sa libération, qui met fin à sa carrière maritime.

Nous cinglions donc, ce jour-là, 7 août 1800, vers le Gange, lorsque l'on entendit la vigie du mât de misaine crier :

—Oh! d'en bas ! oh !

—Holà ! répondit le contremaître du gaillard d'avant en dirigeant de suite son regard vers les barres du petit perroquet.

—Navire, cria de nouveau la vigie.

—Où ?

—Sous le vent à nous, par le bossoir de bâbord, quasi sous le soleil !

—Où gouverne-t-il ? reprit le contremaître.

—Au nord !

—Est-il gros ? Regarde bien avant de répondre.

—Très gros !

—Eh bien ! Tant mieux ! dirent les hommes de l'équipage. Les parts de prise seront plus fortes.

L'officier de quart, qui, l'œil et l'oreille au guet, écoutait attentivement ce dialogue, se disposait à faire avertir notre capitaine alors retiré dans sa cabine, lorsque Surcouf, l'ennemi juré de toute formalité et de tout décorum, apparut sur le pont. Surcouf qui voyait, savait et entendait tout ce qui se passait à bord de la *Confiance* s'élança, sa lunette en bandoulière et sans entrer dans aucune explication, sur les barres du petit perroquet. Une fois rendu à son poste d'observation et bien en selle sur les vergues, il braqua sa longue-vue sur l'horizon. L'attention de l'équipage, excité par la cupidité, se partagea entre la voile en vue et Surcouf.

—Laisse arriver ! Mettez le cap dessus ! s'écrie bientôt ce dernier en passant la longue-vue à M. Drieux, son second.

Surcouf réunit alors son état-major autour de lui et nous interroge sur nos observations. Ce conseil improvisé ne sert pas à grand-chose. Chacun, officier, maître, matelots, donne tumultueusement son avis ; mais cet avis est de tout point conforme à celui de notre commandant, c'est-à-dire que le navire en vue est à dunette, qu'il est long, bien élevé sur l'eau, bien espacé de mâture ; en un mot, que c'est un vaisseau de guerre de la Compagnie des Indes, qui se rend de Londres au Bengale et qui, en ce moment, court bâbord amure⁴⁵ et serre le vent pour nous accoster sous toutes voiles possibles. À présent, ce navire doit-il nous faire monter à l'apogée de la fortune où nous jeter, cadavres vivants, sur un affreux ponton ? C'est là un secret que Dieu seul connaît ! N'importe, on risquera la captivité pour acquérir de l'or ! L'or est une si belle chose, quand on sait, comme nous, le dépenser follement.

Tout le monde sur le pont, hèle Surcouf du haut des barres, où il s'est élancé de nouveau, toutes voiles dehors ! Puis après un silence de quelques secondes : du café, du rhum, du bishop⁴⁶. Faites rafraîchir l'équipage ! Branle-bas général de combat, ajoute-t-il d'une voix éclatante.

Branle-bas ! répète en chœur l'équipage avec un enthousiasme indescriptible.

Au commandement de Surcouf, le bastingage s'encombre de sacs et de hamacs, destinés à amortir la mitraille ; les coffres d'armes sont ouverts, les fanaux sourds éclairent de leurs lugubres rayons les soutes aux poudres ; les non-combattants, c'est-à-dire les interprètes, les médecins, les commissaires aux vivres, les domestiques, etc. se préparent à descendre pour approvisionner le tillac de poudre et

de boulets et pour recevoir les blessés ; le chirurgien découvre, affreux cauchemar du marin, les instruments d'acier poli ; les panneaux se ferment, les garde-feux, remplis de gargousses arrivent à leurs pièces, les écouvillons et les refouloirs se rangent aux pieds des servants, les bailles⁴⁷ de combat s'emplissent d'eau, les boutefeux⁴⁸ fument : enfin toutes les chiques sont renouvelées, chacun est à son poste de combat !

Cependant le vaisseau ennemi, du moins on a mille raisons pour le présumer tel, grandit à vue d'œil et montre bientôt sa carène. On connaît alors sa force apparente, et la *Confiance*, courant à contre-bord, l'approche bravement sous un nuage de voiles.

À dix heures, ses batteries sont parfaitement distinctes ; elles forment deux ceintures de fer parallèles de trente-huit canons ! Vingt-six sont en batterie, douze sont sur son pont ! C'est à faire frémir les plus braves ! Une demi-lieue nous sépare à peine du vaisseau ennemi.

—Mes amis, nous dit Surcouf, dont le regard étincelle d'audace, ce navire appartient à la Compagnie des Indes et c'est le ciel qui nous l'envoie pour que nous prenions sur lui une revanche de la chasse que nous a donnée hier la *Sybille*. Ce vaisseau, c'est moi qui vous le dis et je ne vous ai jamais trompés, ne peut nous échapper ! Bientôt il sera à nous : croyez-en ma parole ! Cependant, comme la certitude du succès ne doit pas nous faire méconnaître la prudence, nous allons commencer par tâcher de savoir si tous ses canons sont vrais ou faux.

Le brave et rusé Breton fait alors diminuer de voiles pour se placer au vent, par son travers.

À peine cette manœuvre est-elle opérée, qu'un insolent et brutal boulet part du bord de l'ennemi pour assurer ses couleurs anglaises. À cette sommation d'avoir à montrer notre nationalité, un silence profond s'établit sur la *Confiance*.

—Imbécile ! s'écrie Surcouf en haussant les épaules d'un air de pitié et de mépris.

Apostrophant alors l'ennemi comme s'il eût été un adversaire en chair et en os, notre capitaine se met à débiter, avec un entrain et une verve qui faisait bouillir d'enthousiasme le sang de l'équipage dans ses veines, un discours, en argot maritime, qui est resté comme le chef-d'œuvre du genre.

Surcouf parlait encore, lorsque l'Anglais, irrité sans doute de notre lenteur à obéir à

ses ordres, nous envoya toute sa bordée.

—À la bonne heure donc ! s'écrie notre sublime Breton radieux ; voilà qui s'appelle parler franchement. À présent, mes amis, assez causé. Soyons tout à notre affaire.

Alors, après les trois solennels coups de sifflet de rigueur, le maître d'équipage Gilbert commande : « Chacun à son poste de combat ! » et le silence s'établit partout.

La bordée de l'Anglais nous avait, est-ce besoin de le dire, parfaitement prouvé que les trente-huit canons qui allongeaient leurs gueules menaçantes par ses sabords, étaient on ne peut plus véritables et ne cachaient aucune supercherie.

Une chose qui nous surprit au dernier point et nous intrigua vivement fut d'apercevoir sur le pont du vaisseau ennemi un gracieux état-major de charmantes jeunes femmes vêtues avec beaucoup d'élégance et nous regardant, tranquillement abritées sous leurs ombrelles, comme si nous n'étions pour elles qu'un simple objet de curiosité.

D'un autre côté, nous nous demandions si ce n'était pas par hasard un vaisseau trompeur⁴⁹. Mais non, cela n'est pas probable, car alors au lieu de faire parade du nombreux équipage qui encombrait son pont, il l'aurait en ce cas dissimulé avec le plus grand soin.

—Ah ! nous dit Surcouf, qui partage lui-même nos incertitudes, je croyais ce John Bull un East-Indieman⁵⁰. Voici à présent de nombreux officiers de l'armée de terre qui se montrent sur son pont et rendent cette supposition invraisemblable... Enfin, n'importe, reprend le Breton après un moment de silence et en broyant, sans s'en douter, son cigare entre ses dents, qu'il soit ce qu'il voudra, peu nous importe ! L'essentiel pour le moment, c'est de nous en emparer ! Ainsi donc, hissons le pavillon français en l'assurant d'un coup de canon.

Cet ordre qui rend le combat inévitable est exécuté. Alors Surcouf appelle l'équipage autour de lui et je me souviens de ce discours comme si je l'avais entendu prononcer hier.

—Mes bons, mes braves amis ! Vous voyez sous notre grappin par notre travers et voguant à contre-bord de nous, le plus beau vaisseau que Dieu n'ait jamais, dans sa sollicitude, mis à la disposition d'un corsaire français ! Ne pas s'en emparer et cela

vivement de suite serait méconnaître la bonté et les intentions de la Providence et nous exposer, par la suite, à toutes ses rigueurs. Sachez-le bien, ce portefaix qui nous débène à cette heure contient un chargement d'Europe qui vaut plusieurs millions ! Il est plus fort que nous, direz-vous, j'en conviens ; je vais même plus loin, j'avoue qu'il y aura du travail pour l'avoir à nous. Oui, mais quelle joie quand, après un peu de travail, nous nous partagerons des millions ? Quel retour pour vous à l'Ile-de-France !

À cette perspective d'un bonheur futur si habilement évoqué, un long murmure s'éleva dans l'équipage. Surcouf reprit :

—Prétendre, mes gars, que nous pouvons lutter avec ce lourdaud-là à coups de canon, c'est ce que je ne ferai pas, car je ne veux pas vous tromper ! Non ! Nos pièces de six⁵¹ seraient tout à fait insuffisantes contre ses gros crache-mitraille ! Pas de canonnade donc, car il abuserait de cette bonté de notre part pour nous couler ! Voilà la chose en deux mots : nous sommes cent trente hommes ici, comme eux sont aussi à peu près cent trente hommes là-bas... Bon ! Or chacun de vous vaut un peu mieux, je pense qu'un Anglais ! Vous riez, farceurs... Très bien ! Une fois donc à l'abordage, chacun de vous expédie son English... Rien de plus facile, n'est-ce pas ? D'où il s'ensuivra qu'au bout de cinq minutes il n'y aura plus que nous à bord. Est-ce entendu ?

Oui, capitaine, s'écrièrent les matelots avec enthousiasme. Ça y est ! À l'abordage !

Silence donc, reprit le corsaire en apaisant à grands coups de tout ce qui se trouva sous sa main ce tumulte de bon augure. Laissez-moi mettre à profit le temps qu'il nous reste, avant que nous abordions l'ennemi, pour vous expliquer mes intentions. Une fois que l'on comprend une chose, cette chose va toute seule. Or donc, nous allons rattraper le portefaix en feignant de vouloir le canonner par sa hanche du vent : alors je laisse arriver tout d'un coup, je range la poupe à l'honneur⁵², puis revenant de suite, du lof, je l'aborde par-dessous le vent... pour avoir moins haut à monter ! Quant à ses canons, ce n'est pas la peine de nous préoccuper de cette misère... Nous sommes trop ras sur l'eau pour les craindre... les boulets passeront par-dessus nous ! À présent, sachez que d'après mes calculs, et je vous gardais cette nouvelle pour la bonne bouche, nos basses vergues descendront à point pour établir deux points de communication entre nous et lui...

« Ce sera commode au possible ! Une vraie promenade. C'est compris et entendu ?

Oui, capitaine ! s'écria l'équipage.

Très bien. Vous êtes de bons garçons ! Par-dessus le marché, je vous donne la part du diable⁵³ pendant deux heures pour tout ce qui ne sera pas de la cargaison.

À cette promesse magnifique, l'équipage, ne pouvant plus modérer la joie unie à la reconnaissance qui l'oppressait, poussa une clameur immense et frénétique... qui dut retentir jusqu'au bout de l'horizon. On se précipite alors sur les armes : chacun se munit d'une hache et d'un sabre, de pistolets et d'un poignard ; puis, une fois que les combattants ont garni leurs ceintures, ils saisissent, les uns, des espingoles chargées avec six balles, les autres, des lances longues de quinze pieds ; quelques matelots passés maîtres dans cet exercice serrent énergiquement dans leurs mains calleuses un solide bâton.

Surcouf, toujours plein de prévoyance, fait distribuer aux non-combattants, qu'il range au milieu du pont, de grandes piques ; et il leur donne la consigne de frapper indistinctement sur nos hommes et sur ceux de l'ennemi, si les premiers reculent et si les seconds avancent.

Les hunes reçoivent leur contingent de monde ; des grenades y sont placées en abondance et notre commandant confie la direction de ces projectiles meurtriers aux gabiers Guide et Avriot, dont il connaît l'intrépidité, l'adresse et le sang-froid. Enfin les chasseurs de Bourbon, expérimentés et sûrs d'eux-mêmes, s'embusquent sur la Drôme⁵⁴ et dans la chaloupe pour pouvoir tirer de là, comme s'ils étaient dans une redoute, les officiers anglais.

Dès lors, nous sommes en mesure d'attaquer convenablement : nous faisons bonne route.

Savez-vous bien, capitaine, dit un jeune enseigne du bord, nommé Fontenay, que tous ces cotillons juchés sur la dunette du navire ennemi ont l'air de se moquer de nous ! Regardez ! Elles nous adressent des saluts ironiques et nous font de petits signes avec la main qui peuvent se traduire par : *Bon voyage, messieurs, on va vous couler ! Tâchez de vous amuser au fond de la mer ! Oh ! que nous allons nous divertir !*

Fanfaronnade que tout cela reprend Surcouf. Ne vous mettez point ainsi en colère, mon cher Fontenay, contre ces charmantes ladies... d'autant plus qu'avant une

heure d'ici nous les verrons humbles et soumises, courber la tête devant nous ! Nous respecterons leur mal-être et leur faiblesse et nous leur montrerons ce qu'il y a de générosité et de délicatesse dans le cœur des corsaires français !

Voilà aussi des messieurs habillés de rouge, semblables à des écrevisses bouillies, dit à son tour l'enseigne Viellard, qui haussent les épaules et nous tournent le dos !

Tant mieux donc, cela est d'un bon augure, répond le Breton qui semble s'amuser des insultes que nous prodiguent nos ennemis, mais qui, on le voit à l'éclair de son regard et à la mastication nerveuse de son cigare, est en proie intérieurement à une profonde colère.

En effet, Surcouf, pour tromper son impatience, passe son poignet sur le manche de sa hache, frotte la pierre de son fusil de son ongle, jette son gilet à la mer et, déchirant avec ses dents les manches de sa chemise jusqu'à l'épaule, met son bras puissant et dénudé d'entraves à l'air.

—À plat ventre, tout le monde jusqu'à nouvel ordre ! reprend-il après un léger silence qu'il emploie à dompter sa fureur.

Pendant le cours de nos préparatifs et de notre conversation le vaisseau ennemi avait viré de bord vent pour rallier la *Confiance* et pouvoir ensuite la foudroyer devant tout à son aise : de notre côté, nous avions exécuté la même évolution, afin de gagner sa hanche, tomber après sous le vent à lui et lancer nos grappins à son bord.

—Il est à nous, mes amis ! dit-il d'une voix éclatante !

La plupart de nos marins ne comprennent certes pas la cause de cette exclamation ; mais comme Surcouf, à leurs yeux, ne peut se tromper, ils n'en accueillent pas moins cette bienheureuse nouvelle avec des cris de joie.

Il ne nous reste plus maintenant, pour forcer l'ennemi à accepter l'abordage, qu'à nous placer sous le vent et par sa hanche de tribord. Cette position, rien ne peut nous empêcher de la prendre ; seulement, il nous la faut payer par une troisième volée tirée à une petite portée de mousquet ; n'importe, nous ne pouvons laisser échapper, sans en profiter, la faute énorme et irréparable que l'ennemi a commise en se privant de sa grande voile ; nous subirons cette dernière volée.

La *Confiance* prenant vent sous vergue s'élance alors sur son ennemi avec la rapidité

provocante d'un oiseau de proie.

Alors le *Kent* — nous apercevons enfin le nom du vaisseau ennemi écrit en lettres d'or sur son arrière, — le *Kent* voulant nous lâcher une autre bordée par bâbord, envoie vent devant, manque de virer comme nous l'avions prévu, et décrit une longue abâtée⁵⁵ sous lèvent.

– Merci, portefaix de mon cœur, s'écrie Surcouf en apostrophant ironiquement le *Kent* ; tu viens me présenter ton flanc de toi-même ! Vraiment on n'est pas plus aimable et pas plus complaisant ! Canonniers ! Halez dedans les canons de bâbord, ils gêneraient l'abordage. Masque partout ! Lof, lof⁵⁶ la barre de dessous, timonier !

La *Confiance* alors ombragée par les voiles du *Kent* rase sa poupe majestueuse, se place contre sa muraille de tribord, et se cramponne après lui avec ses griffes de fer. Ici se passe un fait singulier, et qui montre, mieux que ne pourrait le faire un long discours, combien l'audace de Surcouf dépassait de toute la hauteur du génie les calculs ordinaires de la médiocrité.

Son agression a été tellement hardie que les Anglais ne l'ont même pas comprise : en effet, nous croyant hors de combat, par suite de leur dernière bordée, et ne pouvant soupçonner que nous songeons sérieusement à l'abordage, ils se portent en masse et précipitamment sur le couronnement⁵⁷ de leur navire, pour choisir leurs places et pouvoir jouir tout à leur aise de notre défaite et de nos malheurs.

Que l'on juge donc quelle dut être la stupéfaction de l'équipage du *Kent* quand, au lieu d'apercevoir des ennemis abattus, tendant leurs mains suppliantes et invoquant humblement des secours qu'on se propose de leur refuser, il voit des marins pleins d'enthousiasme qui, les lèvres crispées par la colère, les yeux injectés de sang, s'apprêtent, semblables à des tigres, à se jeter sur eux...

Ce spectacle est pour eux une chose tellement inattendue que pendant quelques secondes les Anglais ne peuvent en croire leurs yeux. Bientôt cependant l'instinct de la conservation les rappelle à la réalité et ils abandonnent le couronnement du *Kent*, avec plus de précipitation encore qu'ils en ont mis à l'envahir, pour courir aux armes.

Les deux navires bord à bord et accrochés par les grappins, nos vergues amenées presque sur le bastingage du *Kent*, présentent à nos combattants un point qui les

conduit sur son gaillard d'avant.

À l'abordage ! s'écrie Surcouf d'une voix qui ressemble à un rugissement et n'a plus rien d'humain.

À l'abordage ! répète l'équipage avec un ensemble de bon augure et en s'élançant avec son merveilleux élan sur le vaisseau ennemi.

Quant à vous, non-combattants, continue Surcouf, chez qui la prudence et le sang-froid ne s'endorment jamais : quant à vous, non-combattants, ne bougez pas de place et massacrez sans pitié tous ceux qui descendront sur le pont, qu'ils soient Anglais ou Français... peu importe... tuez-les toujours !

Surcouf vient à peine de donner cet ordre, qui rappelle assez Fernando Cortez brûlant ses vaisseaux, quand une nouvelle volée partant du *Kent* nous assourdit et nous couvre de flamme et de fumée ; la *Confiance* frémit à cette secousse depuis sa carène jusqu'au sommet de ses mâts ; heureusement elle est si rase sur l'eau qu'à peine est-elle atteinte.

—À toi, maintenant, Drieux ! s'écrie bientôt Surcouf en s'adressant à son second, qui commande la première escouade d'abordage.

Drieux, officier aussi intrépide que capable, conduit son escouade d'abordage avec autant de valeur que de présence d'esprit. Il franchit bientôt l'intervalle qui sépare les deux navires et, atteignant le gaillard d'avant, tombe impétueusement sur l'ennemi, qui, au reste, lui fait bonne contenance.

La vergue de misaine de la *Confiance* toujours posée près du plat bord ennemi et l'ancre de ce vaisseau, qui n'a pas quitté notre sabord de chasse, sont continuellement couvertes par nos matelots qui passent sur le *Kent*. Les Anglais ont beau foudroyer ce dangereux passage, quelques-uns de nos hommes tombent, mais pas un seul ne recule.

Bientôt, grâce à l'adresse de nos chasseurs bourbonniens, à l'enthousiasme de tout le monde, nous sommes maîtres du gaillard d'avant du *Kent*, mais ce point important que nous occupons ne représente que le tiers à peu près du champ de bataille : en attendant, la foule des Anglais entassés sur les passavants⁵⁸ n'en devient que plus compacte et que plus impénétrable.

Enfin, le capitaine du *Kent*, nommé Rivington, homme de cœur et de résolution, comprend qu'il est temps de combattre sérieusement les malheureux aventuriers qu'il a si fort dédaignés d'abord. Il se met donc à la tête de son équipage qu'il dirige avec beaucoup d'habileté.

Malheureusement pour lui, Surcouf est maintenant à son bord, Surcouf, que la mort seule peut en faire sortir. L'intrépide Breton, planant du haut du pavois du *Kent*, sur la scène du carnage, agit et parle en même temps : son bras frappe et sa bouche commande. Toutefois il n'est pas, il me l'avoua plus tard, sans inquiétude : si la lutte se prolonge plus longtemps, nous finirons par perdre nos avantages ; or, une barricade composée de cadavres ennemis et de ceux de nos camarades s'élève sur les passavants et nous sépare des Anglais : cette redoute humaine arrête notre élan.

Ce désastre affreux ne fait pas perdre courage aux Anglais et, prodige qui commence à nous déconcerter, et que je crois pouvoir pourtant expliquer, les vides de leurs rangs se remplissent comme par enchantement.

Depuis que nous avons abordé, nous avons presque tous mis, terme moyen, un homme hors de combat : nous devrions donc être, certes, maîtres du *Kent*. Eh bien ! Nous ne sommes cependant pas plus avancés qu'au premier moment et l'équipage que nous avons toujours devant nous reste toujours aussi nombreux.

À chaque sillon que notre fureur trace dans les rangs ennemis, de nouveaux combattants roulent, semblables à une avalanche, du haut de la dunette du *Kent* et viennent remplacer leurs amis gisants inanimés sur le gaillard d'arrière ; c'est à perdre la raison d'étonnement et de fureur.

Le combat continue toujours avec le même acharnement, partout on entend des cris de fureur, des râles de mourants, les coups sourds de la hache, le cliquetis morne du bâton, mais presque plus d'armes à feu. Nous sommes trop animés des deux côtés les uns contre les autres pour songer à charger nos mousquets ; cela demanderait trop de temps ! Il n'y a plus guère que nos chasseurs bourbonniens qui continuent à choisir froidement leurs victimes et continuent le feu.

Tout à coup un déluge de grenades, lancées de notre grande vergue avec une merveilleuse adresse et un rare bonheur, tombe au beau milieu de la foule ennemie et renverse une vingtaine d'Anglais. C'est le gabier Avriot qui tient la parole qu'il a donnée à Surcouf de venger deux lanceurs tués sur la vergue de misaine.

Ce nouveau désastre ne refroidit en rien, je dois l'avouer, l'ardeur de nos adversaires. Le capitaine Rivington, monté sur son banc de quart, les anime, les soutient, les dirige avec une grande habileté. Je commence, quant à moi, à douter que nous ne puissions jamais sortir, sinon à notre honneur, du moins à notre avantage, de cet abordage si terrible et où nos forces sont si inférieures, lorsqu'un heureux événement survenant tout à coup me redonne un peu d'espoir.

Le capitaine Rivington, atteint par un éclat de grenade qu'Avriot vient de lancer, est renversé de son banc de quart ; on relève l'infortuné, on le soutient, mais il n'a plus que la force de jeter un dernier regard de douleur et d'amour sur ce pavillon anglais qu'il ne verra pas au moins tomber ; puis sans prononcer une parole, il rend le dernier soupir.

Surcouf, à qui rien n'échappe, est le premier à s'apercevoir de cet événement ; c'est une occasion à saisir et le rusé et intrépide Breton ne la laissera pas échapper.

—Mes amis, s'écrie-t-il en bondissant, sa hache à la main, du sommet de la Drôme sur le pont, le capitaine anglais est tué, le navire est à nous ! À coups de hache ! Maintenant, rien que des haches aux premiers rangs... En serre-file, les officiers avec vos piques... Emportons le gaillard d'arrière et la dunette, c'est là qu'est la victoire.

Le Breton joignant l'exemple à la parole se jette tête baissée sur l'ennemi ; sa hache lance des éclairs et un vide se forme autour du rayon que parcourt son bras ; en le voyant, je crois aux héros d'Homère et je comprends les exploits de Duguesclin ! Le combat cesse d'être un combat et devient une boucherie grandiose ; nos hommes escaladent, en les grossissant des corps de quelques-uns, la barricade formée de cadavres qui les sépare du gaillard d'arrière et de la dunette. La lutte a perdu son caractère humain, on se déchire, on se mord, on s'étrangle.

Je devrais peut-être à présent décrire quelques-uns des épisodes dont je fus alors témoin, mais je sens que la force me manque. Les nombreuses années qui se sont écoulées depuis l'abordage du *Kent*, en retirant à mon sang sa fougue et sa chaleur, me montrent aujourd'hui, sous un tout autre aspect que je leur trouvais alors, les événements de mon passé.

Le carnage qui a lieu sous le pont du vaisseau ne dure pas longtemps, mais il fut horrible ; cependant, dès que notre capitaine est bien assuré que cette fois la victoire ne peut nous échapper, il laisse pendre sa hache inerte à son poignet et ne songe

plus qu'à sauver les victimes. Il aperçoit, entre autres Anglais poursuivis, un jeune aspirant qui se défend avec plus de courage que de bonheur, car son sang coule déjà par plusieurs blessures, contre un de nos corsaires.

Surcouf se précipite vers le malheureux jeune homme pour le couvrir de sa protection ; mais le malheureux, ne comprenant pas la généreuse intention du Breton, lui saute à la gorge et essaie inutilement de le frapper de son poignard, lorsque le nègre Bambou, croyant que la vie de son chef est en danger, cloue d'un coup de lance l'infortuné aspirant dans les bras de Surcouf, qui reçoit son dernier soupir.

L'expédition de la batterie terminée, nous remontons, Surcouf est en tête, sur le pont ; le combat a cessé partout.

—Plus de morts, plus de sang, mes amis ! s'écrie-t-il. Le *Kent* est à nous ! Vive la France ! Vive la Nation !

Un immense hurra répond à ces paroles et Surcouf est obéi : le carnage cesse aussitôt. Seulement nos matelots excités par le combat, se souviennent de la promesse qui leur a été faite avant l'abordage : ils ont droit à deux heures de la part du diable ! Ils s'élancent donc dans l'entrepont et se mettent à enfoncer et à piller les coffres et les colis qui leur tombent sous la main.

Surcouf, qui entend les plaintes que poussent de malheureux Anglais en se voyant dépouillés de leurs effets, devine ce qui se passe et un nuage assombrit son front. Il est au moment de s'élancer, mais il se retient.

—La parole de Surcouf doit être toujours une chose sacrée, mes amis ! nous dit-il en étouffant un soupir.

Quelques minutes s'écoulent et le bruit continue ; seulement cette fois des cris de femmes se mêlent aux clameurs des pillards.

—Ah, mon Dieu ! j'avais oublié la plus belle de notre conquête, nous dit Surcouf. Allons à leur aide, mes amis.

Nous suivons aussitôt notre capitaine et nous arrivons devant les cabines occupées par les Anglaises : ces dames effrayées du tumulte qui s'est approché d'elles demandent grâce et merci.

Surcouf les rassure, leur présente ses respectueux hommages avec tout le savoir-vivre d'un marquis de l'ancien régime, s'excuse auprès d'elles du débraillé de sa toilette, s'inquiète de leurs besoins et ne les quitte qu'en les voyant redevenir calmes et tranquilles.

Sur le champ de bataille que nous occupions, se trouvait comme spectateur un trois-mâts maure, sur lequel nous transbordâmes nos prisonniers. Toutefois, Surcouf ne leur accorda la liberté que sous la parole que l'on rendrait un nombre égal au leur des prisonniers français détenus à Calcutta et à Madras.

Ces arrangements conclus et terminés, Surcouf, mû par un sentiment de grandeur et de désintéressement partagé par son équipage, laissa emporter aux Anglais, sans vouloir les visiter, toutes les caisses qu'ils déclarèrent être leur propriété et ne point appartenir à la cargaison.

Les avaries des deux navires réparées, M. Drieux passa avec soixante hommes à bord du *Kent* dont il prit le commandement et comme cet amarinage, unis à nos pertes avait réduit nos forces de façon à nous rendre sinon impossible du moins dangereuse, toute nouvelle rencontre, nous nous dirigeâmes, navigant bord à bord, vers l'Île-de-France ; nous eûmes le bonheur de l'atteindre sans accident.

Jamais je n'oublierai l'enthousiasme et les transports que causa notre apparition et celle de notre magnifique prise parmi les habitants de Port-Maurice.

À l'abordage avec Surcouf.

- [45](#) Recevant le vent par bâbord.
- [46](#) Vin chaud.
- [47](#) Baquets remplis d'eau pour éteindre les incendies possibles.
- [48](#) Bâtons portant à l'extrémité une mèche à canon allumée.
- [49](#) Vaisseau semblant de commerce, mais armé en guerre.
- [50](#) ...cet anglais, un vaisseau de la Compagnie des Indes.
- [51](#) ...crachant des boulets de six livres.
- [52](#) Le plus près possible.
- [53](#) Le pillage.
- [54](#) Pièces de rechange : vergues, avirons, etc.. embarquées à bord d'un bâtiment.
- [55](#) Virage.
- [56](#) Mettez la barre sous le vent.
- [57](#) Le château arrière surélevé du pont.
- [58](#) Passerelles.

La caravane de la soif

René Caillié

En 1824, René Caillié entreprend de découvrir Tombouctou, une cité mystérieuse du Mali dans laquelle aucun Européen ne s'était encore risqué. Il traverse le Sénégal, sous un costume berbère, feignant d'être musulman, mais avec une connaissance presque parfaite de la langue arabe et prétextant vouloir rejoindre l'Égypte. Il arrive à Tombouctou après moult aventures en 1827 et, après y être resté deux semaines, va repartir pour le Maroc en se joignant à une caravane de marchands d'esclaves.

Le 4 mai 1828, après quatorze jours passés à Tombouctou, je me mis en route avec la caravane. Mon hôte⁵⁹ fut debout avant le lever du soleil pour m'emmener déjeuner chez lui de thé, de pain frais et de beurre. Cela m'avait mis en retard : je dus courir, avec trois esclaves restés en arrière, pendant un mille entier et j'arrivai si las que je tombai sur le sable sans connaissance. On me releva et m'assit sur un chameau chargé.

La chaleur était accablante et la marche très lente, car les chameaux broutent, en cheminant, des chardons et quelques herbes flétries. Dans cette première journée, on nous donna à boire à discrétion, mais les Maures prirent aux esclaves les bonnes chemises du pays que les marchands de Tombouctou leur avaient données et leur en remirent d'autres qui tombaient en lambeaux.

Le lendemain, vers midi, nous rencontrâmes deux Touaregs, heureusement seuls. Tous deux montaient le même chameau ; ils portaient au bras un bouclier en cuir, au côté un poignard, et à la main droite une pique. Sachant qu'ils nous trouveraient en chemin, ils n'avaient eu garde de prendre avec eux aucune provision et s'étaient reposés sur la Caravane du soin de leur nourriture. Ces deux coquins, que la moindre menace sérieuse eût fait trembler, profitant de la terreur qu'inspirent le nom et les crimes de leur nation, obtinrent tout ce qu'ils voulurent ; ce fut à qui leur donnerait de l'eau, quoiqu'on ne dût pas en trouver avant six jours, à qui leur

fournirait de quoi manger ; en un mot, ce qu'on avait de meilleur fut pour eux. Enfin, au bout de trois jours, nous eûmes la satisfaction de les voir partir et d'être délivrés de leur fâcheuse compagnie.

Les Arabes s'orientent d'après l'étoile Polaire. Les plus anciens guides des caravanes vont devant pour indiquer la route aux autres ; une dune, un rocher, la différence de la couleur du sable, quelques touffes d'herbe sont pour eux des signes infailibles et auxquels ils se reconnaissent. Sans boussole, sans aucun autre moyen d'observation, ils ont une telle habitude de remarquer les plus petites choses, qu'ils ne s'égarent jamais, quoiqu'il n'y ait aucune route tracée et que les pas des chameaux soient en un instant comblés et effacés par les vents. D'ailleurs le désert change souvent d'aspect : parfois il est rocheux et l'on voit sur le gravier les traces des chameaux qui ont passé là longtemps auparavant. L'Arabe se trompe rarement d'une demi-heure quand il annonce qu'on arrivera à tel moment de la journée à un puits, qu'on trouve presque toujours comblé et qu'en arrivant il faut débayer. On marche souvent la nuit et l'on dort pendant la grande chaleur du jour.

Il n'y a point dans une caravane de chef absolu ; chacun y est maître de ses chameaux, qu'il en ait cinquante ou deux seulement, comme les plus pauvres. Ces bêtes ne marchent pas à la file comme ils feraient sur un chemin ; ils vont dans tous les sens, soit par groupes ou seuls, mais ceux qui appartiennent au même maître ne se quittent pas. Il est très fatigant de les diriger : on se relève pour cela toutes les deux heures. Chacun d'eux porte cinq cents livres et le transport se paie d'avance. Ceux qui portent les marchandises les plus légères, comme plumes d'autruche, étoffes en pièces ou en habits, reçoivent pour compléter leur charge les esclaves et les provisions d'eau et de riz. Pendant nos haltes, je voyais souvent les Maures peser dans de petites balances l'or qui leur était confié.

Lorsque la nuit fut venue, nous fîmes notre souper ordinaire, avec de l'eau, du pain, du beurre et du miel. Plusieurs Maures, que nous ne connaissions pas, vinrent nous demander à souper ; puis ils engagèrent les deux Maures avec qui je m'étais associé pour le voyage à venir manger de leur riz cuit au beurre. Quoiqu'ils n'ignorassent pas que c'était mon pain qu'ils avaient mangé, ils ne daignèrent pas m'inviter ; ce qui me prouva qu'en dépit de tous mes efforts, il subsistait généralement de la défiance contre moi.

Le 8 mai, à onze heures, nous fîmes halte par une chaleur insupportable et l'on se hâta de dresser les tentes ; puis l'on nous donna de l'eau : nous n'avions pas bu depuis la veille à cinq heures du soir. Quoiqu'elle eût pris dans les outres un mauvais goût, je l'avalai avec bien du plaisir.

Vers neuf heures du soir, nous arrivâmes à El Arouan et nous campâmes en dehors de la ville où une partie de la caravane nous attendait sous des tentes. Les aboiements de plusieurs chiens me rappelèrent que je n'en avais pas vu à Tombouctou.

El Arouan n'a pas plus de ressources que Tombouctou : le bois même y est si rare qu'on n'y brûle que du crottin de chameau. Les Maures vont tous les six jours chercher leurs animaux pour les abreuver aux puits qui sont alentour de la ville ; ils se servent pour cela d'une auge en cuir qu'ils descendent dans le puits avec une corde de paille. L'eau est tiède partout, quoique dans la ville on ait soin de la tenir toujours dans une cruche poreuse, au milieu des courants d'air.

Beaucoup de Maures et de nègres, excités par la curiosité, coururent après moi dans la rue et ils me demandèrent du tabac à priser. Comme je leur dis que je n'en avais pas, ils m'insultèrent, allant jusqu'à m'appeler chrétien et ils me suivirent jusque dans mon logement où un vieux Maure leur fit des remontrances. Il y avait une bien grande différence entre les fanatiques habitants de cette ville et ceux de Tombouctou où j'avais été parfaitement accueilli.

Une tempête de vent d'est suffocant éleva tant de sable qu'il fallut fermer toutes les portes ; quoiqu'il n'y eût point de soleil, il faisait une chaleur étouffante et j'étais obligé de me tenir couché par terre, la tête recouverte d'un pagne, pour me préserver du sable brûlant qui entraît par les fentes de la porte. Les Maures demeurèrent enfermés, un linge sur la bouche pour éviter d'aspirer cette poussière et ce gravier. Pendant mon séjour, le même vent d'est souffla presque tout le temps.

Nous partîmes d'El Arouan le 19 mai 1828, à six heures du matin. Notre caravane était nombreuse ; elle se composait de quatorze cents chameaux, chargés de diverses productions du Soudan, comme or, esclaves, ivoire, gomme, plumes d'autruche, étoffes en pièces et eu habits confectionnés. En sortant du village de Mourat, à six milles d'El Arouan, on s'arrêta au puits d'eau saumâtre pour boire une dernière fois à longs traits, car on allait rester huit jours sans trouver de quoi se désaltérer ;

entourés ainsi des quatorze cents chameaux et des quatre cents hommes de notre caravane qui s'y pressaient dans un affreux vacarme, les puits offraient le spectacle d'une ville populeuse. Devant nous s'allongeait la plaine sans bornes de sables éclatants, enveloppée d'une mer de feu. Des hommes prosternés invoquaient la protection du prophète Allah : je tombai à genoux comme eux, mais pour prier secrètement le Dieu des chrétiens.

Je me mis comme les Maures, une bande de toile sur les yeux et une autre sur la bouche pour me garantir de l'air qui desséchait mes poumons. Vers cinq heures et demie, nous fîmes halte et l'on nous donna à boire une grandealebasse d'eau mêlée de dokhnou⁶⁰. Nous n'avions rien pris de la journée, mais la soif nous ôta l'appétit. Vers dix heures du soir, on fit cuire du riz que nous mangeâmes avec du beurre fondu et qui me donna une grande soif. Je priai qu'on me donnât un peu d'eau, mais le vieil Ali⁶¹, qui était resté en arrière, sans doute pour boire sans témoin, s'y opposa.

Le 20 mai, vers dix heures, nous fîmes halte : on tendit le *Varois* (couverture en peau de mouton tannée qui sert de tente) et on donna à chacun unealebasse d'eau, contenant à peu près trois bouteilles que nous avalâmes d'un seul trait. Cette eau tiède nous remplissait l'estomac sans nous désaltérer ; j'aurais bien mieux aimé en avoir moins à la fois et plus souvent ; mais les Maures qui présidaient aux distributions ne voulurent entendre à aucun arrangement et s'en tinrent à leur vieille habitude. Les esclaves nègres n'étaient pas plus maltraités que les autres personnes de la caravane.

Au moment où je ne songeais qu'à mes maux présents, le vieil Ali vint me dire que les outres qu'on m'avait données à Tombouctou n'étaient pas assez grandes et que notre provision d'eau pourrait bien ne pas aller loin, si nous ne la ménagions. Le coquin n'avait pas tort ; car tandis qu'à moi seul j'avais trois outres, lui et ses compagnons n'en avaient que deux chacun, encore très petites ; il fallait pourtant trouver le moyen de donner à boire pendant huit jours à neuf personnes. J'avais bien le droit de m'opposer à ce que l'on disposât des miennes ; mais qu'y aurais-je gagné ? On aurait bu mon eau et l'on m'aurait dit que le vent d'est l'avait tarie. Je répondis donc à Ali que je le remerciais de son avis et que je m'y conformerais. Vers cinq heures, on nous donna unealebasse de dokhnou, puis nous reposâmes jusqu'à neuf heures du soir, où nous nous mîmes en route, et je dormis un peu sur mon

chameau. Ce n'est qu'à dix heures du matin que nous fîmes halte après avoir marché toute la nuit par un calme étouffant, car le vent d'ouest avait cessé ; ayant avalé un peu d'eau tiède, nous nous étendîmes sous les tentes. Mais il me fut impossible de dormir : une poussière embrasée, soulevée par le vent, m'entraînait dans les yeux, ma bouche était en feu et ma langue collée à mon palais. J'étais comme expirant sur le sable, je ne songeais qu'à l'eau, aux rivières, aux ruisseaux. L'endroit où nous étions était d'une aridité affreuse ; pas un brin d'herbe. Les chameaux couchés près des tentes dispersées dans la plaine donnaient une impression pénible, difficile à exprimer. À quatre heures et demie, Ali, qui s'était chargé de préparer notre ration, jeta quelques poignées de dokhnou dans une grandealebasse, versa de l'eau dessus et mêla le tout avec ses mains, en y plongeant les bras jusqu'aux coudes ; spectacle repoussant pour tout autre que des affamés, car l'eau était si précieuse que le vieux Ali n'avait pas lavé ses mains depuis plusieurs jours. Quoique ce breuvage fût tiède et fort sale, nous le bûmes à longs traits et avec délices. Après s'être désaltérés, les Maures visitèrent leur bagage, pour voir si les courroies n'étaient pas cassées. Malgré cette surveillance exercée à chaque halte, les chameaux sont souvent blessés par leur charge et se guérissent difficilement : les Maures traitent ces plaies par le feu ; souvent ils incisent les alentours et les tumeurs pour faire écouler le sang et le pus ; ils coupent les chairs mortes et couvrent le reste de sel pour empêcher la gangrène...

Quelquefois c'était en sortant de soigner les plaies de ses chameaux, qu'Ali venait nous préparer notre breuvage, sans même se nettoyer les mains ; ou, si par hasard il les lavait, il faisait boire l'eau dont il s'était servi à un pauvre esclave qui lui appartenait.

Le vent d'est nous consumait beaucoup d'eau en séchant nos outres : une grande partie en filtrait par les pores. Toute la nuit nous marchâmes, mais je ne pus dormir sur mon chameau : je souffrais trop et c'est épuisé par la soif que la caravane fit halte à neuf heures du matin. Couché sur le sable, je proposai à Ali d'acheter deux ou trois outres de plus, moyennant quelques marchandises. Il me répondit que personne n'en voudrait vendre à aucun prix et que mieux valait envoyer un homme aux puits les plus voisins ; j'y consentis avec plaisir et ce musulman peu scrupuleux garda pour lui ce que j'avais donné et expédia son fils. Il en eût fait autant si je n'eusse payé : de toutes les parties de la caravane, je vis partir des Maures qu'on

envoyait pour cela. Cependant, ma soif était si dévorante, que je me décidai à mendier quelques gouttes de tente en tente *pour l'amour de Dieu*, mon chapelet à la main, mais je n'obtins rien. Les Maures, qui sont les plus insupportables mendiants du monde, n'aiment pas qu'on leur demande et Ali me disait souvent qu'il était inconvenant de solliciter les autres. Beaucoup de gens croyaient que c'était par charité qu'il m'avait pris avec lui et il les entretenait dans cette erreur : je les désabusai et ils m'assurèrent que je le payais beaucoup trop cher ; mais qu'y faire ?

Vers cinq heures, après nous être désaltérés, nous repartîmes et nous vîmes notre eau diminuer encore par la sécheresse que le vent d'est continuait à répandre. Les enfants esclaves tombaient à terre en pleurant, mais on les prenait par la main et les traînait avec violence en les battant jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint à la course les chameaux. Au reste, personne n'était privilégié. Cependant je crus remarquer qu'Ali portait sous son vêtement une sorte de gourde dont il usait de temps en temps.

Notre position n'avait pas changé et le desséchant vent d'est soufflait toujours. Une véritable trombe, qui traversa notre camp, culbuta toutes les tentes en nous faisant tournoyer comme des brins de paille et le sable nous enveloppait comme un brouillard. Nous restions étendus sur le sol, sans mouvement, mourant de soif et brûlés par le sable. On n'entendait que lamentations ; beaucoup criaient de toutes leurs forces : « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète ! » Les chameaux poussaient leurs cris sourds, bien plus à plaindre que leurs maîtres, puisque depuis quatre jours ils n'avaient pas mangé ; je ne sais ce que nous serions devenus si, vers trois heures, le vent n'était tombé, car nous n'osions toucher à notre eau de peur que les puits ne fussent à sec. Enfin l'on nous donna les calebasses : je mis la tête dans la mienne et, lorsque j'eus bu, j'éprouvai un malaise général, bientôt remplacé par une nouvelle soif. Puis nous nous remîmes en marche, avec nos animaux mornes et exténués ; la marche sur cette plage aride de cette nombreuse caravane épuisée par la soif avait quelque chose de sinistre.

Le 24 mai, nous fîmes halte dans un lieu aussi sec et brûlant que les précédents. Les Maures cherchaient à nous encourager en nous faisant espérer le retour de nos envoyés, mais personne ne revenait et le désespoir était général.

Le jour suivant, nous nous arrê tâmes dans une plaine où croissait un peu d'herbe qui fut bientôt dévorée par nos animaux. Il ne nous restait qu'une outre et demie

pour onze bouches, car nous avions avec nous quelques personnes de plus : après avoir avalé quelques gouttes, nous nous couchâmes en attendant ceux qui étaient allés à la provision. Enfin, vers dix heures, ces malheureux revinrent à moitié morts de soif : ils avaient trouvé le puits à sec et s'étaient décidés à tuer un chameau pour se partager l'eau contenue dans son estomac, ils n'avaient pas osé en boire le sang pour ne pas enfreindre les défenses du Coran. On les désaltéra autant qu'on put et, vers quatre heures du soir, nous achevâmes notre provision.

Toute la nuit, qui fut très chaude, nous marchâmes comme nous pûmes ; enfin, vers huit heures du matin, le 26 mai, après avoir gravi une grande côte, nous descendîmes dans un bas-fond formé par des montagnes de granit rose : c'est là que se trouvent les puits de Téliq. Ils étaient comblés par le gros sable jaune : il fallut les déblayer pour faire boire les pauvres chameaux qui sentaient le voisinage de l'eau et qu'on ne pouvait écarter : chassés à coups de corde, ils couraient dans la campagne et revenaient en ruminant se coucher autour des puits, la tête sur le sable frais qu'on en retirait. Quoique la première eau fût noire et bourbeuse, ils se la disputèrent avec acharnement. Dès qu'elle fut potable, j'allai mettre ma tête entre les leurs. Un Maure me tendit son seau de cuir, car on n'avait pas pris le temps de déballer les calebasses. Tout le jour fut employé à désaltérer les bêtes qui se disputaient dans les auges jusqu'à la dernière goutte au milieu des tourbillons de poussière dont le vent d'est nous enveloppait. Puis l'on fit cuire du riz que nous mangeâmes au beurre : c'était le premier repas que nous faisions depuis le 19 au soir. Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, nous levâmes le camp et deux heures plus tard nous trouvâmes quelques pieds d'herbe très dure que les animaux broutèrent ; eux, ils n'avaient presque rien mangé depuis sept jours et en sentaient davantage le besoin depuis qu'ils avaient bu.

Un peu avant de quitter les puits, on avait dû en tuer deux qui étaient près de mourir de fatigue et l'on distribua la viande à qui en voulut. Nous en fîmes bouillir quelques morceaux et dans le bouillon on mit à cuire du riz qui conserva le mauvais goût du chameau et me parut détestable ; mais les Maures trouvèrent cela exquis. On me donnait maintenant mon repas à part, dans une petite calebasse, car ils ne voulaient plus manger avec moi depuis qu'ils s'étaient aperçus que j'avais eu le scorbut. En outre, ils remarquaient que je ne savais pas aussi bien qu'eux faire sauter le riz dans la main pour en faire une petite boulette et la jeter dans ma bouche et,

quand ils voulaient m'offenser, ils répétaient que je mangeais comme un chrétien.

Sidi Ali, mon guide, était un petit homme de quatre pieds environ, la figure ridée, les yeux noirs et méchants, ayant une petite barbe grise, le menton un peu allongé et une grande bouche qui le rendait encore plus difforme : cet homme mangeait seul pour se donner l'air d'un personnage distingué. Mettant ses petites mains sales (dont la peau gercée ressemblait à celle d'un caïman) dans une outre en cuir, pour y prendre du beurre et le mettre dans notre riz, il tournait et retournait tout aussi proprement notre manger. Il n'empêchait pas les esclaves de prendre de l'eau à leur guise, car il y en avait un peu plus, depuis les puits de Telig ; mais il m'en refusait, à moi. Aussi les Maures de sa compagnie, le voyant me manquer d'égards, commencèrent-ils à me donner des sobriquets ridicules : ils m'appelaient *Gageba*, nom du chameau que je montais et ils excitaient les esclaves à les imiter ; ceux-ci se moquaient de mon visage, me jetaient des pierres lorsque je tournais le dos et leurs maîtres leur donnaient des branches chargées d'épines pour feindre de me les mettre sur les yeux ou de petits morceaux de bois en leur conseillant de me les passer dans le nez comme aux chameaux. Les Maures de notre petite troupe me disaient : *tu vois cet esclave ? Eh bien, je le préfère à toi : juge combien je t'estime* et ils riaient aux éclats. Quand je mangeais, ils s'approchaient en ouvrant une grande bouche, puis mettaient leurs doigts entre leurs dents pour me contrefaire et s'écriaient : *il ressemble à un chrétien*.

Je ne possédais plus réellement que ma couverture, mon coussabe⁶² neuf de Tombouctou et le cadenas du sac où je mettais mes notes⁶³ : tout cela éveillait leur convoitise et, quand je demandais de l'eau, ils me disaient : *Donne-nous ton coussabe et ton cadenas et tu auras à boire*. Je m'adressais à Sidi Ali qui m'en faisait délivrer ; mais, pendant que je buvais, il imitait le fredonnement qu'on fait pour engager les chameaux à s'abreuver. Cependant, devant les autres Maures de la caravane qui n'étaient pas ses associés, il faisait semblant d'avoir pour moi une préférence marquée, car ils eussent été indignés de sa conduite. D'ailleurs il ne put tromper tout le monde : j'étais souvent obligé pour boire d'avoir recours à des étrangers et de me réfugier sous leur tente pour fuir les tourments que me faisaient endurer mes persécuteurs.

Le chameau qui me portait n'avait d'autre charge que des plumes d'autruche. Pour moins le fatiguer, on ne me permettait pas de monter dessus pendant qu'il était

couché ; un Maure était chargé par Sidi Ali de m'aider à me placer sur son dos. Cette opération était toujours très désagréable et fatigante pour moi, car ce Maure y mettait beaucoup de mauvaise volonté et s'efforçait de faire rire à mes dépens.

Le 31 mai, nous trouvâmes malheureusement les puits de Cramès à sec. Il y eut une alerte vers le coucher du soleil : les chameliers les plus écartés aperçurent au loin des hommes qu'ils prirent pour des voleurs et ils revinrent au camp à toute vitesse, en criant : *Aux armes !* Beaucoup de nos gens ne s'armèrent qu'en tremblant, mais tout le monde partit à la rencontre de l'ennemi prétendu et il ne demeura que les esclaves et trois ou quatre vieux marabouts⁶⁴ dont l'un m'appela pour me donner un peu d'eau et un morceau de viande de chameau ; après quoi nous nous mîmes en prières. Au bout d'une heure, nos intrépides guerriers revinrent en triomphe nous apprendre que les voleurs avaient disparu.

Le lendemain, j'entendis deux Maures de notre compagnie causer du prix des esclaves chrétiens. On racontait que le sultan du Maroc avait fait un traité avec celui des chrétiens pour l'échange des esclaves des deux sexes et qu'un chrétien pouvait valoir dix musulmans ou mille piastres. *Eh bien !* dit Sidi Body à Sidi Molut⁶⁵ en me montrant du doigt, *il faut vendre Sidi Aldallahi !*⁶⁶ L'autre lui répondit que je n'étais pas chrétien et qu'un musulman valait tout l'or du monde. Je ne pus m'empêcher de dire à Body que je voyais bien que, s'il le pouvait, il vendrait un homme de sa religion. Il eut l'air de faire peu d'attention à mes paroles, mais Molut me regarda en riant et me dit : *n'est-ce pas, Aldallahi, que Body n'est pas bon ?*

Nos outres étaient à sec, car on avait abreuvé les hommes qui étaient allés faire la ronde à la recherche des prétendus voleurs ; heureusement, vers deux heures nous arrivâmes aux puits de Trassa ou Trarzas, dont l'eau est d'ailleurs salée et détestable. Nous y trouvâmes les gens qui avaient été aperçus la veille et à qui nous avions causé la même peur qu'ils nous avaient faite : c'était une caravane de Maures Trajacantes ; quelques-uns d'entre eux reconnurent à première vue que je n'étais pas africain, quoique ma figure fût devenue très noire ; mais un des nôtres leur raconta mon histoire. Ils me firent répéter un verset du Coran et parurent rassurés sur mon origine.

Le 2 juin, Sidi Ali prétendit m'envoyer chercher du fourrage pour mon chameau. Je lui dis qu'il pouvait y aller lui-même et je me réfugiai sous la tente de deux

marabouts Ouadnouns, hommes très doux, qui blâmaient hautement sa conduite. Le 3, nous pûmes faire cuire un peu de riz et quelques morceaux de chameau séchés au soleil et durs comme du cuir, car nous avions de l'eau. Il y avait quinze jours que nous étions partis d'El Arouan.

Journal d'un voyage à Tombouctou.

- [59](#) Sidi Abdallah, riche commerçant de Tombouctou, à qui il avait été recommandé.
- [60](#) Semoule grossière.
- [61](#) Le guide que son hôte de Tombouctou lui avait recommandé.
- [62](#) Sorte de besace.
- [63](#) Caillié prenait des notes secrètement en feignant de lire les versets du Coran, livre sacré des Musulmans.
- [64](#) Ascètes musulmans.
- [65](#) Marchands d'esclaves.
- [66](#) Nom musulman sous lequel voyageait Caillié.

Le timonier fantôme

Hector Gamilly

En 1839, le capitaine Johnson revient des Indes avec son navire marchand, le Vulcain, et s'arrête au cap Nègre dans le but d'acheter de l'ivoire. Or, à son arrivée, il est prévenu par le trafiquant avec qui il était en contact que les chasseurs d'éléphants n'étaient pas au rendez-vous et que s'il voulait les rencontrer, il devrait remonter la rivière des Cannibales.

Ce contretemps désappointa bien un peu le capitaine Johnson, mais comme il n'eût rien gagné à manifester sa mauvaise humeur, il fit armer ses propres canots et remonter la rivière à la rencontre des chasseurs récalcitrants. Il fallut quatre voyages pour amener tout cet ivoire au quai d'embarquement ; mais profilant de la marée, cela n'avait exigé pas plus de quatre jours. Au dernier voyage, le capitaine y alla lui-même, laissant le navire sous le commandement du premier lieutenant. En arrivant au village où l'ivoire était emmagasiné, il ne fut pas peu surpris de le trouver presque complètement désert. Il demanda des explications sur ce fait anormal ; mais les indigènes auxquels il s'adressa ne purent ou ne voulurent point lui en fournir ; ce fut seulement lorsque le reste des défenses fut embarqué dans les canots et qu'ils furent payés qu'ils se décidèrent à lui apprendre que les habitants du village s'étaient enfuis à la nouvelle que le choléra « descendait la rivière ».

Cette terrible nouvelle ne fut pas plus tôt connue des matelots, qu'ils se hâtèrent de regagner les canots, et bientôt après le navire, où l'ivoire fut arrimé en un tournemain.

Il était presque nuit lorsque le Vulcain, avec son chargement complet, quitta cette côte empestée, avec une bonne brise nord-est. Le lendemain matin, après déjeuner, au moment où l'équipage se réjouissait bruyamment d'être hors de tout danger, un jeune homme, nommé Walter Addison, se sentit malade subitement. Addison était le favori tant de l'équipage que des officiers, de sorte que tout le monde, à bord du

Vulcain, fut consterné de le savoir malade, d'autant plus que son état parut grave dès le début.

Pris de vertiges et de frissons, le malheureux jeune homme était, en moins de deux heures, arrivé à un état d'affaiblissement tel qu'il ressemblait à un véritable cadavre. Il souffrit horriblement jusqu'à midi, puis resta immobile et froid et l'annonce de sa mort retentit d'un bout à l'autre du navire. De quoi était-il mort ? Du choléra, parbleu ! C'était la première victime du fléau. Quelle allait être la seconde ?

L'équipage tout entier fut pris de panique instantanément et personne n'aurait osé, maintenant, toucher le cadavre du malheureux Addison. La nuit approchait. Il faisait calme plat. En vain le capitaine insista pour qu'on procédât sans retard aux funérailles usuelles, insistant sur ce point qu'attendre plus longtemps aurait pour résultat certain d'activer la contagion : les matelots secouaient la tête avec découragement et nul ne bougeait.

En présence de l'inutilité évidente de tous ses efforts pour arracher ses hommes à leur stupide prostration, le capitaine Johnson demanda à son lieutenant s'il était disposé à l'aider dans la funèbre, mais sommaire, cérémonie de jeter ce dangereux cadavre par-dessus bord. Le lieutenant consentit, non sans hésitation, et les deux officiers se rendirent au gaillard d'avant afin de procéder aux obsèques du cholérique.

Ils enveloppèrent le cadavre d'un drap sans se donner le temps de le coudre, ni même d'attacher aux pieds du mort un boulet ou un poids suffisamment lourd pour l'empêcher de flotter, tant ils étaient peu rassurés eux-mêmes ; ainsi sommairement ensevelis, ils le lancèrent à la mer, par tribord, avec la plus grande précipitation, non toutefois sans l'accompagner d'une prière, courte, mais fervente.

Le corps de l'infortuné jeune homme disparut dans les flots. Le capitaine le suivait des yeux. À la pâle lumière phosphorescente des eaux, il le vit plonger, puis remonter et plonger de nouveau ; alors d'un pas lourd, le cœur plus lourd encore, il se dirigea vers l'arrière. Il était temps de relever le quart. Mais il n'y avait rien à tirer de l'équipage. Aucun ne voulait descendre et s'écartant de l'endroit où leur malheureux compagnon avait succombé, ils s'entassaient pêle-mêle dans le grand canot, ne sachant comment faire pour éviter la contagion — ni où celle-ci se tenait au juste — et se regardant les uns les autres d'un œil craintif et soupçonneux.

Cependant, vers onze heures, la brise légère qui s'était élevée et qui, depuis quelque temps semblait chercher à s'orienter, devint une forte brise soufflant de l'ouest-nord-ouest.

Le vent devint plus fort en peu de temps si bien qu'avant minuit tout le monde était occupé à la manœuvre. Les voiles de perroquet furent carguées rapidement et, dès lors, chacun parut avoir reconquis son sang-froid. Aucun symptôme alarmant ne s'était, du reste, manifesté, l'espoir revenait et tout le monde était à son poste comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire et que la peur ne fût qu'un mot. Il ventait toujours frais ; mais c'était, somme toute, une brise régulière et le navire se comportait à merveille. La cloche était suspendue au-dessus de l'habitacle⁶⁷ et au moment précis, le vieux Bill Shippen, qui était à la barre, se leva pour sonner la demie après minuit. Il venait de reprendre son poste, les yeux rivés sur le compas, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule. Se retournant vivement, il aperçut devant lui, à la lumière agitée des lampes de l'habitacle, qui ? La face livide de Walter Addison !

Le vieux matelot resta un moment comme pétrifié, à cette apparition effrayante ; puis, poussant un cri de terreur, il lâcha la roue et s'enfuit sans demander son reste.

Le navire, abandonné à lui-même, ne tarda pas à prendre une mauvaise attitude et, comme il offrit au vent la surface arrondie des grandes voiles, il commença à donner de la bande d'une façon alarmante. Mais alors, le spectre de Walter Addison, qui avait fait fuir le timonier, prit sa place et tout rentra bientôt dans l'ordre ; — mais il était temps !

Cependant, le cri de Bill Shippen avait fait sauter tout l'équipage comme un seul homme. Pour tout le monde, ce cri effrayant n'avait pas d'autre signification que celle-ci : Bill était frappé du choléra ! C'était lui la seconde victime du fléau !...

Mais, au milieu de ses explications hachées par des hoquets d'épouvante, on finit par démêler quelque chose de la vérité. On se précipita vers le théâtre de l'étrange événement et, bientôt, il fut évident pour tout le monde qu'il y avait un fantôme à la barre : le fantôme de Walter Addison, jeté à la mer, comme mort, quelques heures auparavant ! Nul n'osait l'approcher et du reste nul n'aurait eu même la force de fuir, car tous étaient rivés au plancher, muet, les genoux tremblants, incapables de souffler mot comme de faire un pas.

– Camarades, prononça le fantôme d’une voix mourante, secourez-moi, ou je vais m’évanouir. Je suis faible et j’ai bien froid...

Après une minute d’hésitation, le capitaine Johnson s’élança et portant vivement les mains sur cette forme humaine qui avait toute l’apparence d’un spectre, mais qui parlait cependant, s’assura que ce n’était nullement un fantôme, car elle tremblait de froid, étant toute trempée d’eau. Alors les matelots s’approchèrent à leur tour et reconnurent que c’était bien là le corps vivant de leur jeune camarade Walter Addison, en chair et en os.

Porté dans sa propre cabine par le capitaine, le ressuscité fut entouré des soins les plus pressés ; et il ne fut pas très longtemps à se trouver en état de donner des explications sur son étrange conduite. Il paraît que le jeune matelot était tombé en léthargie à la suite de ses souffrances, résultant en effet d’une attaque de choléra, ce qui n’est pas sans exemple — ni peut-être le cas où cette léthargie a pris tellement l’apparence de la mort, que plus d’un vivant a pu être enterré prématurément, sans avoir eu la chance d’échapper à la tombe comme y réussit Walter Addison.

La soudaine immersion dans l’eau froide avait rappelé les sens paralysés de celui-ci et comme le navire allait lentement à ce moment, il avait pu le suivre à la nage et, au prix d’efforts surhumains dans son état de faiblesse, saisir à la fin les chaînes du gouvernail. Il avait alors tenté d’appeler à son secours, mais n’avait pu réussir à proférer le plus faible cri et était demeuré dans cette position jusqu’à ce qu’il eût recueilli assez de force pour poursuivre l’œuvre de son propre sauvetage. Il atteignit enfin les faux sabords, puis les lignes d’amarrage du canot d’arrière ; mais arrivé là, son extrême faiblesse le força de nouveau à s’arrêter et il resta quelque temps insensible. Revenu à lui, cependant, il pénétra enfin dans l’intérieur du navire, prit le chemin de l’habitacle, comme du lieu le plus proche sans doute, où il pût trouver quelqu’un, et se trouva bientôt derrière le timonier.

Si ce pauvre diable d’Addison, au lieu de parler, avait tragiquement posé sa main sur l’épaule du superstitieux Bill Shippen, ce n’est pas qu’il voulût jouer au fantôme, hélas ! Il n’y pensait guère : c’est que la voix ne lui était point revenue. Il avait essayé à plusieurs reprises de crier ; et dans un pareil besoin de secours, je pense bien qu’il n’y eut pas de doute sur sa bonne foi lorsqu’il le déclara ; mais aucun son n’était sorti de ses lèvres glacées. De même lorsqu’il s’était trouvé en présence du timonier ; et c’est le désespoir dans l’âme qu’il avait vu le poltron détalier avec une prodigieuse

vitesse, abandonnant la conduite du navire.

Sous l'impulsion d'une sorte d'instinct, heureusement, le jeune homme, voyant le danger, se précipita à la roue et ramena le navire au vent. La commotion avait été forte, sans doute, assez en tout cas pour rappeler complètement ses sens et lui rendre la parole dans la mesure au moins indispensable.

Le jour venu, Walter Addison était hors de danger. Quant au choléra, sa première victime lui ayant échappé, quoiqu'avec toutes les chances contre elle, il se le tint pour dit et ne vint plus inquiéter l'équipage du Vulcain, qui acheva heureusement la traversée, plus heureusement que l'eussent fait supposer les incidents dramatiques du début ?

Journal des Voyages (1887)

67 Sorte de cuvette abritée, qui renferme le compas (boussole) et les lampes pour l'éclairer.

Évadé de Sibérie

Kufin Piotrowskj

En 1831, la Pologne est intégrée à l'immense empire russe. Kufin Piotrowskj, réfugié en France à la suite d'actes patriotiques, est envoyé par ses compagnons en émissaire secret en Russie. Il sera démasqué en 1843 et envoyé en Sibérie où il effectue des travaux aussi pénibles que rebutants. Au bout d'un an, il parvient à se faire employer dans une distillerie, d'où il s'évade.

J'avais assez vite monté du dernier jusqu'au premier degré auquel pouvait s'élever un forçat dans notre établissement des bords de l'Irtiche⁶⁸. Au commencement de 1846, je pouvais presque me faire illusion et me regarder comme une simple recrue de l'omnipotente bureaucratie, tristement reléguée dans des parages lointains et sous un climat inhospitalier. Combien ce temps ne différait-il pas de l'hiver terrible de 1844, alors que je balayais les canaux, portais ou fendais du bois et vivais sous le même toit avec le rebut du genre humain ! Combien de mes frères, hélas, qui gémissaient en ce moment dans les mines de Nertchinsk ou dans les compagnies disciplinaires, combien même parmi ceux qui avaient été condamnés à une peine moins sévère que la mienne, ne se seraient-ils pas estimés heureux de la position qui m'était faite et à laquelle pourtant j'étais résolu à me soustraire, au risque même d'encourir le knout⁶⁹ et les cachots mystérieux !

Dès l'été de 1845, je fis deux tentatives, un peu précipitées et irréfléchies, qui échouèrent au début même, sans cependant éveiller les soupçons. J'avais remarqué, au mois de juin, une petite nacelle qu'on négligeait souvent de retirer le soir du bord de l'Irtiche : j'imaginai de profiter de cet esquif et de me laisser porter par le fleuve jusqu'à Tobolsk ; mais à peine avais-je, par une nuit sombre, détaché le canot et donné quelques coups de rames, que la lune sortit des nuages, éclairant la contrée d'une dangereuse lumière ; en même temps, j'entendis du rivage les éclats de la voix du *smotritel*⁷⁰, qui se promenait en compagnie de quelques employés. Je regagnai

doucement la terre. C'en était fait pour cette fois.

Le mois suivant, j'aperçus la même barque dans un endroit beaucoup plus favorable, sur un lac qui communiquait par un canal avec l'Irtiche, à un point assez éloigné de notre établissement. Un phénomène très fréquent dans les eaux de la Sibérie pendant cette saison mit un obstacle infranchissable à cette seconde entreprise. Par suite du refroidissement subit de l'air à la tombée de la nuit, il s'élève souvent des colonnes énormes de vapeur tellement rapprochées et tellement épaisses, qu'il devient impossible de ne rien distinguer à deux pas. J'eus beau pousser ma barque dans tous les sens pendant les heures mortellement longues de cette nuit pleine d'angoisse, le brouillard m'empêchait d'apercevoir le canal par lequel je devais descendre dans l'Irtiche. Ce ne fut qu'au point du jour que je découvris enfin l'issue si vainement cherchée ; mais il était déjà trop tard et je dus m'estimer heureux de pouvoir regagner ma demeure sans encombre. J'abandonnai dès lors toute pensée de me confier encore aux flots si peu cléments de l'Irtiche et je me mis à mieux mûrir et combiner mon plan d'évasion.

Lentement, péniblement, je réunissais les objets indispensables pour le voyage, parmi lesquels figurait en première ligne un passeport. Il y a deux sortes de passeports pour les habitants de la Sibérie, une espèce de billet de passe à courte échéance et pour les destinations rapprochées, puis un passeport bien autrement important, délivré par l'autorité supérieure sur papier timbré, le *plakatny*. Je parvins à me fabriquer l'un et l'autre.

Lentement, péniblement aussi, je me procurai les habits et les accessoires qui devaient servir à mon déguisement : au moral comme au physique, je travaillai à ma transformation en indigène, en *homme de la Sibérie* (*Sibirskt tcheloviek*), comme on dit en Russie. J'avais laissé à dessein croître ma barbe, qui bientôt était devenue d'une longueur respectable et tout à fait orthodoxe. Avec de longs efforts, je devins aussi possesseur d'une perruque, mais d'une perruque sibérienne, c'est-à-dire faite d'une peau de mouton avec la fourrure retournée. Grâce à ces divers moyens, j'étais sûr de me rendre à peu près méconnaissable.

Enfin, il me restait la somme de cent quatre-vingts roubles en billets, somme bien modique pour un si long voyage et qui devait encore être diminuée de beaucoup par un accident fatal.

Je ne me dissimulais nullement les difficultés de mon entreprise ni les dangers auxquels elle m'exposait à chaque pas. Une chose me soutenait et, tout en aggravant ma situation, allégeait de beaucoup ma conscience : c'était le serment que je m'étais fait de ne révéler à personne mon secret avant d'être arrivé dans un pays libre, de ne demander ni aide, ni protection, ni conseil à aucune âme humaine, tant que je n'aurais pas franchi les limites de l'empire des tsars et de renoncer plutôt à la délivrance que de devenir un sujet de péril pour mes semblables. J'avais pu envelopper dans mon triste sort plus d'un de mes pauvres compatriotes par mon séjour à Kamiénieç, alors que je croyais remplir une mission d'intérêt général ; mais il ne s'agissait plus désormais que de mon salut personnel et je ne devais avoir recours qu'à moi seul. Dieu a daigné me soutenir jusqu'au bout dans cette résolution qui, après tout, n'était que simplement honnête et peut-être est-ce en considération de ce vœu, fait dès le début, qu'il a étendu sur moi son bras protecteur.

Dans les derniers jours de janvier 1846, mes préparatifs étaient terminés et l'époque me sembla d'autant plus favorable que bientôt devait avoir lieu la grande foire d'Irbite, au pied des monts Oural, une de ces foires comme on n'en connaît guère que dans la Russie orientale... J'espérais me perdre au milieu d'une telle migration de peuples et j'eus hâte de profiter de la circonstance.

Le 8 février, je me mis en marche. J'avais sur moi trois chemises, dont une de couleur par-dessus le pantalon de drap épais, sur le tout un petit burnous de peau de mouton, bien enduit de suif, qui me descendait jusqu'aux genoux. De grandes bottes à revers et fortement goudronnées complétaient mon costume. Une ceinture de laine blanche, rouge et noire, me serrait les reins et sur ma perruque se dressait un bonnet rond de velours rouge bordé de fourrure, bonnet que porte un paysan aisé de la Sibérie aux jours de fête ou un commis-marchand. J'étais, de plus, enveloppé d'une grande et large pelisse, dont le collet, remonté et retenu par un mouchoir noué autour, avait pour but autant de me préserver du froid que de cacher mon visage. Dans un sac que je portais à la main, j'avais mis une seconde paire de bottes, une quatrième chemise, un pantalon d'été, bleu, suivant la coutume du pays, du pain et du poisson sec. Dans la tige de la botte droite, j'avais caché un large poignard ; je plaçai sous le gilet mon argent, en billets de cinq ou dix roubles ; enfin, dans mes mains couvertes de gros gants de peau, le poil à l'envers, je tenais un

bâton noueux et solide.

C'est le soir, ainsi accoutré, que je quittai l'établissement d'Eka-Terininski-Zavod, par un chemin de traverse. Il gelait très fort ; le givre voltigeant dans l'air scintillait aux rayons de la lune. Bientôt j'eus passé mon Rubicon, l'Irtiche, dont je foulai aux pieds la carapace glacée et, d'un pas précipité, quoiqu'alourdi par le poids de mes vêtements, je pris le chemin de Tara, bourgade située à douze kilomètres du lieu de ma détention. Les nuits d'hiver, pensais-je, sont très longues en Sibérie : combien de chemin ferai-je avant que le jour paraisse et donne l'éveil sur mon évasion ? Que deviendrai-je après ?

J'avais à peine passé l'Irtiche que j'entendis derrière moi le bruit d'un traîneau. Je frémis, mais je résolus d'attendre le voyageur nocturne et, comme il m'est arrivé plus d'une fois dans ma pérégrination hasardeuse, ce que je redoutais comme un péril m'offrit un moyen inespéré de salut.

—Où vas-tu ? me demanda le paysan qui conduisait le traîneau, en s'arrêtant devant moi.

—À Tara.

—Et d'où es-tu ?

—Du hameau de Zalivina.

—Donne-moi soixante kopeks⁷¹, je t'emmènerai à Tara, où je vais moi-même.

—Non, c'est trop cher ; cinquante kopeks, si tu veux.

—Eh bien soit, et monte vite, l'ami.

Je pris place à côté de lui et nous partîmes au galop. Au bout d'une demi-heure, nous fûmes à Tara. Resté seul, je m'approchai de la fenêtre de la première maison venue et demandai à haute voix, selon la manière russe :

—Y a-t-il des chevaux ?

—Et pour où ?

—Pour la foire d'Irbite.

—Il y en a.

—Une paire ? Oui, une paire.

—Combien la verste⁷² ?

—Huit kopeks.

—Je ne donnerai pas tant : six kopeks ?

—Que faire ? Soit. Dans l'instant.

Au bout de quelques minutes, les chevaux étaient prêts et attelés au traîneau.

—Et d'où êtes-vous ? me demanda-t-on.

—De Tomsk ; je suis le commis de N. (je donnai un nom quelconque) ; mon patron m'a devancé à Irbite ; moi j'ai dû rester pour quelques affaires et je suis horriblement en retard : je crains que le maître ne se fâche. Si tu vas bien vite, je te donnerai encore un pourboire.

Le paysan siffla et les chevaux partirent comme une flèche. Tout à coup le ciel se couvrit, une neige abondante commença à tomber, le paysan perdit son chemin et ne sut plus s'orienter. Après avoir longtemps erré, force nous fut de faire halte et de passer la nuit dans la forêt. Je feignis une grande colère et mon conducteur de me demander humblement pardon.

Je n'essayerai pas de décrire les angoisses terribles de cette nuit passée sur un traîneau, au milieu d'une tempête de neige, à une distance de quatre lieues au plus d'Ekaterininski-Zavod ; à tout moment je croyais entendre le grelot des *kibitkas*⁷³ lancées à ma poursuite. Enfin, le jour commençait à poindre.

—Retournons à Tara, dis-je au paysan ; je prendrai là un autre traîneau et toi, imbécile, je ne te donnerai rien et je te livrerai à la police pour m'avoir fait perdre du temps.

Le paysan, tout penaud, se mit en route pour revenir à Tara ; mais à peine eut-il parcouru une verste, qu'il s'arrêta, regarda de tous côtés et, montrant quelques vestiges de sentier sous des amas de neige, il s'écria :

Voilà le chemin que nous aurions dû prendre !

Va donc, lui dis-je, à la grâce de Dieu !

Le paysan fit alors tout son possible pour me faire regagner le temps perdu. Cependant une idée horrible me traversa l'esprit ; je me rappelai notre malheureux colonel Wysocki retenu comme moi toute une nuit dans la forêt, pendant sa fuite, et livré aux gendarmes par son conducteur. Vaines terreurs ! Le paysan arriva bientôt chez un de ses amis qui me donna du thé et me fournit des chevaux au même prix pour continuer ma route.

Ainsi allais-je mon train, renouvelant mes chevaux à des prix assez modiques, quand, arrivé bien tard dans la nuit à un village nommé Soldatskaïa, n'ayant pas de monnaie pour payer le conducteur, j'entrai avec lui dans un cabaret, où se pressaient beaucoup de gens ivres. J'avais retiré de dessous mon gilet quelques billets et j'allais en donner un ou deux au maître du cabaret pour qu'il me les changeât, quand un mouvement de la foule, calculé ou fortuit, me repoussa de la table, où j'avais étalé les papiers, dont une main adroite s'empara aussitôt. J'eus beau crier, je ne pus découvrir le voleur ni penser sérieusement à requérir les gendarmes et je dus me résigner. Je fus ainsi frustré de quarante-cinq roubles en billets ; mais ce qui augmenta mes regrets et, j'ose dire, ma terreur, c'est que le voleur s'était emparé en même temps de deux papiers d'un prix inestimable : une petite note où j'avais inscrit les villes et les villages que je devais traverser jusqu'à Archangel et mon passeport, celui sur papier timbré, dont la fabrication m'avait tant coûté. Dès le début et le premier jour de mon évasion, j'avais perdu presque le quart de mon modeste pécule de voyage, la note qui devait me guider et le *plakatny*, la seule pièce qui pouvait apaiser les premiers soupçons d'un curieux. J'étais au désespoir⁷⁴.

Le fugitif devait quand même poursuivre sa route et chaque pas en avant le rapprochait de la délivrance et, quel que soit le lieu où il pourrait être pris, son sort serait le même. Il arriva à la porte d'Irbite après trois jours d'évasion et mille kilomètres (qu'il avait principalement parcourus en traineau). Il donna un pourboire de vingt kopeks au fonctionnaire, ce qui le dispensa de montrer son passeport puis, après avoir passé une nuit dans la ville, il se hâta de la quitter, mais ne pouvait plus voyager qu'à pied.

L'hiver de 1846 fut d'une rigueur extrême. Pourtant le matin où je traversai Irbite, l'air devint doux ; mais aussi la neige commença à tomber si épaisse qu'elle obscurcissait complètement la vue. La marche était très fatigante au milieu de ces masses blanches, qui s'amoncelaient à chaque pas. Vers midi, le ciel s'éclaircit et la marche devint moins pénible. J'évitais d'ordinaire les villages et, quand il me fallait

en traverser un, j'allais tout droit devant moi, comme si j'étais des environs et n'avais besoin d'aucun renseignement. Ce n'était qu'à la dernière maison d'un hameau que je me hasardais parfois à faire quelques questions, alors que des doutes graves s'élevaient en moi sur la direction à prendre. Quand j'avais faim, je tirais de mon sac un morceau de pain gelé et je le mangeais en marchant ou en m'asseyant au pied d'un arbre dans un endroit écarté de la forêt. Afin d'apaiser ma soif, je recherchais les trous que les habitants du pays pratiquent dans la glace des fleuves et des étangs pour abreuver leurs bestiaux ; je me contentais même quelquefois de la neige fondue dans ma bouche, quoique ce moyen fût loin de me désaltérer à souhait.

Mon premier jour de marche, au sortir d'Irbite, fut bien rude et le soir je me trouvais tout à fait exténué. Les lourds vêtements que je portais sur moi ajoutaient aux fatigues de la route et je n'osais pourtant pas m'en débarrasser. À la tombée de la nuit, je courus au plus profond de la forêt et je songai à préparer ma couche. Je savais le procédé qu'emploient les Ostiakes⁷⁵ pour s'abriter pendant leur sommeil dans leurs déserts de glace : ils creusent tout simplement un trou profond sous une forte masse de neige et y trouvent de la sorte un lit dur, il est vrai, mais parfaitement chaud. Ainsi fis-je moi aussi et bientôt je pus prendre un repos dont j'avais grand besoin.

Le lendemain, il se perd et, après avoir erré pendant une journée entière, il se retrouve sur une route le soir. Heureusement pour lui, c'est la bonne ! Il se décide à demander l'hospitalité dans un hameau, hospitalité qui lui est accordée quand il se fait passer pour un ouvrier à la recherche d'un travail dans l'Oural. On le trouve néanmoins fort fourni en linge pour un ouvrier et des paysans le tirent de son sommeil pour lui demander son passeport. La vue du cachet sur le billet de passe suffit à ces pseudo-gendarmes qui se confondent en excuses et le laissent se rendormir.

Le reste de la nuit s'écoula tranquillement et le lendemain je pris congé de ceux dont l'hospitalité aurait pu me devenir si fatale. Cet incident porta dans mon esprit une triste conviction : c'est que je ne devais plus compter sur un abri humain pendant la nuit, à moins de m'exposer aux plus graves dangers, et que la couche osttake serait jusqu'à nouvel ordre mon seul lit de repos. C'est de la couche osttake, en effet, qu'il fallut me contenter pendant toute ma traversée des monts Oural jusqu'à mon arrivée à Véliki-Oustioug, c'est-à-dire depuis le milieu de février

jusqu'aux premiers jours d'avril. Trois ou quatre fois seulement je me hasardai à demander l'hospitalité pour la nuit dans une cabane isolée, exténué par quinze ou vingt jours passés dans la forêt, à bout de forces et presque sans la conscience de ce que je faisais. Toutes les autres nuits, je me contentai de me creuser un terrier pour dormir.

Peu à peu je me familiarisai avec cette manière de dormir. Il m'arriva même à la tombée de la nuit d'entrer au plus profond du bois comme dans une auberge bien connue ; parfois cependant, je dois le dire, cette vie de sauvage me semblait intolérable. L'absence d'un logis humain, le manque d'aliments chauds et même de pain gelé, mon unique nourriture pour des jours entiers, me firent regarder en face et dans leur réalité terrible ces deux spectres hideux qui s'appellent le froid et la faim et dont nous évoquons les noms si légèrement à la moindre gêne. Dans de tels moments, je redoutais surtout les accès de somnolence qui me prenaient subitement, car c'étaient là des invitations manifestes à la mort, contre lesquelles je luttais avec le peu de forces qui me restaient encore. Le besoin d'une nourriture chaude était d'ailleurs le plus fort chez moi et je résistais difficilement à la tentation d'aller demander dans une hutte quelconque un peu de la soupe aux raves de Sibérie.

Il franchit l'Oural durant la nuit, mais connut les mêmes peines sur le versant ouest de la montagne. Succombant à la fatigue et à la faim, il s'évanouit un soir dans la forêt, où il s'était perdu durant une tempête de neige. Il est sauvé par un trappeur qui lui offre l'hospitalité, le prenant pour un pèlerin. Cela donna une idée à Piotrowski qui se fit désormais passer pour tel, prétextant qu'il se rendait au couvent de Solovetsk, près d'Archangel. Il parvint donc en sécurité dans ce grand port, fréquenté par des navires de toutes nations. Malheureusement, il ne s'en trouvait pas qui pouvait le ramener en France ou en Angleterre. En effet, des fonctionnaires russes se trouvaient sur chaque bâtiment et, pour embarquer, il devait donner des explications sur son départ. Il doit donc continuer son chemin, comme s'il revenait de pèlerinage et se rend à Saint-Petersbourg où il lit sur le port les affiches se trouvant sur les bateaux. Il devait pourtant prendre garde, car les paysans étaient supposés être analphabètes.

Tout à coup mes yeux tombèrent sur un avis en gros caractères, placé près du mât d'un bateau à vapeur : ce bâtiment partait pour Riga le lendemain même. Je voyais se promener sur le pont un homme, la chemise rouge passé par-dessus le pantalon, à

la russe ; mais je n'osais lui parler et je me contentais de le couvrir des yeux. En attendant, le soleil baissait ; il était déjà sept heures du soir, quand tout à coup l'homme à la chemise rouge leva la tête et m'interpella :

—Voudrais-tu par hasard aller à Riga ? Alors, viens prendre place ici.

—Certainement j'ai besoin d'aller à Riga ; mais le moyen pour moi, pauvre homme, de prendre le bateau à vapeur ? Cela doit coûter bien cher : ce n'est pas pour nous autres.

—Et pourquoi pas ? Allons, viens. À un *moujik* comme toi, on ne demandera pas beaucoup.

—Et combien ?

Il me dit un prix que je ne me rappelle plus, mais qui m'étonna, tant il était modique.

—Eh bien, cela te va-t-il ? Pourquoi hésites-tu encore ?

—C'est que je suis arrivé aujourd'hui seulement, et il faut que la police vise mon passeport.

—Oh ! Alors tu en auras pour trois jours avec ta police et le bateau part demain matin.

—Que faire donc ?

—Parbleu ! Partir sans faire viser.

—Bah ! et s'il m'arrivait un malheur ?

—Imbécile ! Voilà un *moujik* qui veut m'apprendre ce qu'il faut faire ! As-tu ton passeport sur toi ? Montre-le.

Je tirai de ma poche mon billet de passe soigneusement enveloppé dans un foulard selon l'habitude des paysans russes ; mais il s'épargna la peine de le regarder et me dit :

—Viens demain à sept heures du matin ; si tu ne me trouves pas, attends-moi. Et à présent, file vite...

Je rentrai tout joyeux chez moi et, le lendemain, j'étais exact au rendez-vous. La

machine chauffait déjà. Mon homme m'aperçut bientôt et me dit seulement :

—Donne l'argent.

Il s'éloigna puis me rapporta un billet jaune dont je feignis naturellement ne pas comprendre la signification, ce qui m'attira une nouvelle gracieuseté :

—Tais-toi, *moujik*, et laisse faire.

La cloche sonna trois fois ; les passagers se pressèrent ; un rude coup de poing de mon homme me poussa à leur suite. Quelques instants encore et le bateau était en pleine marche. Je crus rêver. J'étais libre.

Souvenirs d'un Sibérien.

[68](#) Grande rivière de Sibérie.

[69](#) Supplice du fouet.

[70](#) Inspecteur de police.

[71](#) Le kopek, centième partie du rouble, équivalait alors à peu près à 0,01 centime d'euro.

[72](#) 1060 mètres.

[73](#) Chariots longs et couverts.

[74](#) Les alinéas en italique résument certaines pages de l'auteur.

[75](#) Peuplade indigène de la Sibérie, sur les bords de l'Obi et de l'Énisséi.

O-KIE-PA

ou la fête indienne

M. G. Catlin

M.G. Catlin, voyageur et sociologue, se rend en 1832 chez les Mandans, une tribu indienne du Haut-Missouri où il sera le premier Européen à assister à l'O-Kie-Pa, une fête mystérieuse qui n'existe plus à l'heure actuelle.

L'O-Kie-pa, cette fête très profane au premier abord, mais en réalité strictement religieuse et solennisée dans presque toutes ses parties avec le jeûne, la prière, les sacrifices et toutes les formes d'une sincère dévotion, était sans nul doute célébré par les Mandans en vue de trois choses différentes.

À la commémoration annuelle de l'histoire du Déluge que dans leur langage ils nommaient *Mie-ni-ro-ka-ha-sha* (les eaux rentrent dans leur lit) : ils y rattachaient la danse des Bisons (*Bel-lohk-na-pkk*), à la rigoureuse observance de laquelle ils attribuaient le passage des animaux qui devaient leur servir de nourriture pendant le cours de l'année ; et l'initiation des jeunes gens, arrivés à la virilité depuis la dernière fête.

On les soumettait à une longue abstinence et à de terribles tortures, qui, disait-on, fortifiaient leurs muscles et les préparaient aux souffrances les plus dures. Les chefs, spectateurs de la scène, jugeaient des forces respectives des néophytes et de leur aptitude à supporter les privations et les supplices, si souvent le lot du guerrier indien. Ils savaient désormais à quoi s'en tenir sur chacun d'eux et, dans un suprême danger, pouvaient remettre au plus digne le commandement de leurs bandes.

L'époque de la cérémonie étant enfin venue, un matin, dès l'aurore, le Grand Médecin, ou sorcier de la tribu, fit son apparition sur le sommet d'un wigwam et annonça qu'il voyait quelque chose de fort extraordinaire sur l'horizon du Couchant. Au lever du soleil, un grand homme blanc, venu du côté de l'Ouest,

allait entrer dans le village et ouvrir la loge de la Médecine.

En quelques minutes, les toits des cabanes et tous les monticules furent couverts d'hommes, de femmes et d'enfants aux aguets. À l'instant précis où le premier rayon de soleil illuminait le village, un cri simultané s'éleva de la foule et bientôt je fus assourdi de gémissements plaintifs et de clameurs prolongées. Les chiens aboyaient ou hurlaient ; tout était mouvement et terreur apparente ; on préparait les armes, on courait aux chevaux, comme si l'ennemi allait se précipiter sur le village pour l'enlever d'un coup de main.

Tous les yeux étaient alors tournés vers la prairie où, à la distance d'un kilomètre environ, on apercevait un homme seul, descendant la colline et s'avancant en ligne droite ; il atteignit bientôt la palissade derrière laquelle un formidable contingent de piques et de boucliers était prêt à le recevoir. Le chef des guerriers sortant du front de bataille somma l'étranger de dire d'où il venait, et quelle était sa mission.

– Je viens, répondit celui-ci, de ma demeure dans les hautes montagnes du Couchant et je vais ouvrir la loge de la Médecine ; ne m'empêche pas d'entrer ou la tribu tout entière sera certainement détruite.

Le principal chef et ses compagnons, en ce moment rassemblés dans la cabane du conseil, les figures peintes en noir, furent alors appelées et se rendirent à la palissade ; ils saluèrent l'étranger comme une vieille connaissance, *Nou-mohk-muck-a-nah, l'homme unique, le premier homme*. Tous lui serrèrent la main et l'invitèrent à entrer ; il les harangua alors pendant quelques minutes, leur rappela que, seul de la race humaine, il avait échappé à l'inondation et était descendu de son canot sur une haute montagne du Couchant où il demeurait encore ; il venait ouvrir la loge de la Médecine pour que les Mandans puissent célébrer la fin du déluge et offrir aux eaux les sacrifices qui devaient empêcher le retour de la même calamité.

Aussitôt qu'il eut franchi la porte, sous l'escorte des chefs, les cris et les terreurs des habitants cessèrent comme par enchantement. On ordonna aux femmes et aux enfants de faire silence, de rentrer dans les wigwams et de museler les chiens, pendant toute cette journée qui appartenait au Grand Esprit.

Hommes, femmes, enfants, jusqu'aux chiens eux-mêmes, tous jouaient si bien leur rôle dans cette étrange et effrayante scène, que je ne me serais guère senti les nerfs assez solides pour l'examiner de près, si M. Kipp⁷⁶ ne m'avait pas averti que c'était le

prélude de la cérémonie et qu'il ne me fallait pas perdre une minute, si je voulais esquisser tout ce que nous en pourrions voir.

J'avais donc suivi mon hôte à la palissade et assisté à la réception de l'étrange visiteur. À première vue, il paraissait très âgé et n'avait d'autre costume qu'une robe faite de quatre peaux de loups blancs ; son corps, sa figure et ses cheveux étaient blanchis à l'argile et à quelque distance on l'aurait pris pour un centenaire de notre race. Il portait dans sa main gauche une grande pipe, objet des plus sacrés qu'il présentait à la vénération du peuple. Suivi par la foule en bon ordre, il s'avança jusqu'à la loge de la Médecine que lui seul paraissait avoir le moyen d'ouvrir ; il entra aussitôt et on m'assura que nul n'y avait pénétré depuis l'année précédente.

Les chefs retournèrent ensuite à la loge du Conseil, laissant le mystérieux personnage seul possesseur de la cabane sacrée ; quelques instants après, il parut à la portée et réclama, pour l'aider dans les labeurs du jour, quatre hommes du Nord, du Midi, de l'Orient et du Couchant, dont les mains et les pieds fussent nets et purs, afin de ne pas souiller le saint édifice. Les quatre individus demandés ne tardèrent pas à paraître ; ils se mirent immédiatement en devoir de balayer la loge et de tout préparer pour la cérémonie du lendemain matin ; le sol, d'argile battue mélangée avec du gravier et les murs en torchis furent soigneusement décorés de branches de saule et d'herbes aromatiques cueillies dans la prairie.

Le reste de ce jour et tous les Mandans enfermés chez eux avec défense d'en sortir, le *premier homme* se présenta à la porte de chaque cabane ; il s'arrêtait sur le seuil et appelait le chef de famille. *Qui est là ? que me veux-tu ?* répondait celui-ci. Nou-mohk-muck-a-nah racontait alors la destruction du genre humain par le déluge. *Je fus sauvé sur le Grand Canot et ma demeure est au Couchant ; moi seul, j'ouvre la loge de la Médecine pour que les Mandans célèbrent leur sacrifice annuel. À la porte de chaque wigwam, je viens chercher un outil aiguisé que j'offrirai aux eaux, puisque c'est avec de tels instruments que le Grand Canot fut construit.*

Partout on lui remettait quelque outil d'acier ou de fer, préparé pour la circonstance. Vers le soir, il déposa sa récolte dans la loge et on ne s'en occupa plus jusqu'au coucher du soleil, le dernier jour de la fête. Nou-mohk-muck-a-nah reposa seul cette nuit-là dans la loge de la Médecine.

Le lendemain matin, dès l'aube, il parut sur le seuil et invita les jeunes hommes qui

voulaient devenir des guerriers à sortir de leurs wigwams où les autres habitants du village restaient encore enfermés.

Quelques minutes après, une cinquantaine de jeunes gens, tous ceux de la tribu qui depuis l'année précédente avaient atteint l'âge prescrit, formaient un magnifique groupe devant la cabane sacrée. Leurs corps étaient entièrement nus, mais enduits de la tête aux pieds d'argile de diverses couleurs, blanche, rouge, jaune ou bleue et verte ; ils avaient chacun le bouclier de peau de buffle au bras, l'arc dans la main gauche, le sac de médecine dans la main droite. Ils se rangèrent en file indienne, suivirent Nou-mohk-muck-a-nah dans la loge et prirent leur place le long des parois, suspendant arc et carquois au-dessus de leur tête avant de se coucher sur le sol.

Le « premier homme » appela alors le principal médecin ou sorcier de la tribu et lui conféra la charge de grand maître des cérémonies en lui remettant la pipe qu'il portait si respectueusement la veille ; « elle avait été sauvée avec lui dans le Grand Canot » et paraissait le centre même de tous ces mystères.

Puis Nou-mohk-muck-a-nah serra la main du sorcier et quitta la cabane en annonçant qu'il retournait dans sa demeure au Couchant ; on ne le reverrait plus que l'année suivante, lorsqu'il viendrait encore ouvrir la loge de la Médecine. Il passa par le village, toucha la main aux chefs et disparut quelques moments après derrière les collines d'où nous l'avions vu descendre le jour précédent.

C'est ici le lieu de raconter comment je pus entrer dans le temple, et étudier ce que pas un blanc n'avait vu avant moi, les mystères de la loge de la Médecine, mystères si soigneusement cachés aux profanes, que, dans le corridor séparant les deux portes, deux sentinelles armées écartaient les curieux, et les femmes surtout, qui, m'a-t-on dit, ne réussirent jamais à jeter le moindre coup d'œil dans l'intérieur. M. Kipp lui-même, qui depuis huit ou dix ans habite le village comme agent de la Compagnie, n'avait pas obtenu la permission de pénétrer dans l'enceinte sacrée. Heureusement pour moi, je venais de terminer un portrait de l'illustre docteur, grand maître des cérémonies, et sa vanité s'en trouvait fort honorée. Dans l'excès de sa joie, il alla jusqu'à monter sur un wigwam, tenant la feuille par les coins, et criant à ses compatriotes « qu'il était vraiment le plus grand de la tribu, puisque j'avais fait son portrait avec celui du grand chef. Catlin était le plus “grand médecin” de tous les blancs, et un grand chef, puisqu'il avait su faire de lui une copie si ressemblante que

les femmes et les enfants riaient tous en la regardant ».

Cet homme, souverain maître dans sa loge sacrée, m'aperçut debout près de la porte avec M. Kipp, son commis et un de mes serviteurs ; il vint à nous, passa son bras sous le mien et me conduisit poliment dans la salle en permettant à mes compagnons d'entrer aussi. Je tenais beaucoup à les avoir auprès de moi, pour qu'ils pussent témoigner au besoin de la fidélité de mes récits et de mes dessins. Nous prîmes nos places, et de toute cette journée, ainsi que des trois suivantes, nous les quittâmes à peine depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Le grand maître des cérémonies se coucha alors près du feu, dans le centre de la loge, la pipe de médecine en main ; il commença à gémir et à crier vers le Grand Esprit, tout en surveillant les jeunes candidats, qui, pendant quatre jours et quatre nuits, ne devaient ni manger, ni boire, ni dormir. — Ces dures privations produisaient une grande lassitude, amaigrissaient le corps et préparaient les jeunes gens aux tortures prochaines. — Cette « veillée des armes » se nommait d'après la légende traditionnelle : « Rentrée des eaux dans leur lit. »

L'aspect de la loge était singulièrement étrange et pittoresque ; sur le sol, orné, comme les parois, de rameaux de saule et d'herbes aromatiques, on avait rangé avec symétrie des têtes de bisons et des crânes humains ; près du sorcier, se trouvaient quatre outres, objets du plus profond respect et dont la fabrication avait dû exiger beaucoup de soin et d'adresse. Contenant environ de quinze à vingt litres d'eau, ces vaisseaux étaient faits en cuir de fanons de bisons, cousus de manière à ressembler autant que possible à une grande tortue couchée sur le dos. Chaque outre était munie d'une sorte de queue en pennes de corbeau et d'une baguette qui servait aux musiciens pour marquer la mesure de la danse sacrée. N'oublions pas, avec ces Ih-ti-ka ou tambours, deux autres instruments de musique, fort importants aussi, placés tout auprès, des crécelles en forme de gourdes et confectionnées en cuir brut et desséché.

Les outres paraissaient fort anciennes ; les Mandans m'assurèrent même qu'elles contenaient de l'eau depuis le déluge et je dus renoncer à connaître l'époque où on les avait remplies de nouveau. J'offris plusieurs fois et jusqu'à concurrence de cent dollars des marchandises de la Compagnie en échange d'un de ces tambours si étranges de forme et d'ornements, mais c'était « une chose de médecine » qu'on ne

pouvait céder à aucun prix.

Tel fut l'intérieur de la loge pendant trois jours et une partie du quatrième. Au-dehors, autour du *Grand Canot*, les habitants du village célébraient de leur côté une foule de curieuses et grotesques cérémonies dont la plus bizarre fut certainement la *Bel-lohk-na-pick*, danse qui, avons-nous dit, assurait, d'après eux, le passage des bisons pendant toute l'année. Cette mise en scène chorégraphique se répéta quatre fois le premier jour, huit le second, douze le troisième et seize le quatrième, toujours devant le Grand Canot.

Les danseurs de ce ballet, sauvage autant qu'étrange, étaient huit Mandans affublés de peaux de bisons encore munies de leurs cornes et de leurs queues ; essayant de se maintenir dans une position horizontale, ils imitaient de leur mieux l'aspect et les mouvements de l'animal, le cuir de la tête leur servait de masque et ils regardaient par l'orifice des yeux. Ces hommes, entièrement nus, tous les huit bariolés de la même façon, produisaient un effet vraiment extraordinaire ; le tronc, les membres, la tête étaient peints en noir, en rouge et en blanc ; deux cercles concentriques marquaient toutes les articulations, celles mêmes de la mâchoire, des doigts et des orteils ; sur l'abdomen était figuré le visage d'un enfant, le nombril représentant la bouche. Une touffe de poils de bison leur ornait les chevilles ; dans la main droite, ils tenaient une crécelle et dans l'autre un bâton mince de six pieds de longueur. Enfin, un fagot de branches de saule, aussi épais qu'une gerbe de blé, attaché solidement sur leur dos, complétait leur costume fantasque.

Ainsi déguisés, nos huit acteurs formèrent un quadrille et se placèrent des quatre côtés de « l'Arche », représentant ainsi les quatre points cardinaux ; entre chacun de ces couples, dansant les mêmes pas et tournant le dos au Grand Canot, de nouveaux figurants, bâton et crécelle en main, ne tardèrent pas à paraître. Au nombre de quatre, les derniers venus avaient pour tout vêtement un magnifique jupon d'hermine et de plumes d'aigle et une coiffure composée des mêmes riches matériaux. Deux d'entre eux, représentant la « nuit », étaient peints en noir de jais au moyen de graisse et de charbon et de nombreuses taches blanches parsemaient leurs corps d'étoiles ; les autres, aussi rouges que le vermillon les avait pu faire, étaient bariolés de raies blanches figurant les « rayons du matin » et symbolisaient le jour.

Ces douze personnages, seuls engagés dans la danse proprement dite, la répétaient chaque fois sans variation apparente. Nombre d'autres Indiens, représentant les divers animaux du pays, ajoutaient encore à l'étrangeté de la scène et méritent une description sommaire.

Tout se faisait sous la direction du vieux maître des cérémonies, l'O-kie-pa Ka-sie-ka, simplement vêtu d'une couche épaisse d'argile jaune qui lui recouvrait même les cheveux. À chaque reprise de la danse, son indispensable pipe sacrée dans les mains, il sortait de la loge suivie d'hommes portant les crécelles et de quatre vieillards peints en rouge, coiffés de plumes d'aigles et chargés de tambours en forme de tortues. Les cinq acolytes s'asseyaient auprès du Grand Canot et chantaient au bruit de leurs instruments pendant que l'ordonnateur, appuyé sur l'Arche, criait à pleine voix vers le Grand Esprit. Du côté opposé, deux hommes barbouillés de jaune accroupis sur le sol et vêtus de fourrures d'ours gris sous lesquelles ils cachaient leur visage grondaient sans cesse, faisant mine de dévorer tout ce qui les approchait ou de se précipiter au milieu de la danse sacrée. Pour les engager à se tenir tranquilles, les femmes leur présentaient des plats de viande aussitôt saisie et emportée vers la prairie par les *aigles chauves*, deux individus peints en noir, à l'exception de la tête, des pieds et des mains, blanchis à l'argile.

À leur tour, ceux-ci étaient poursuivis dans la plaine par un groupe nombreux « d'antilopes », petits garçons passés à la couleur jaune, sauf la tête peinte en blanc, et ornés de queues en poil de daim.

On voyait encore : deux *cygnes*, corps blancs, nez et pieds noirs. Deux *serpents à sonnettes*, au corps soigneusement peint de manière à ressembler à celui du reptile ; chaque acteur tenait d'une main une crécelle, de l'autre une boîte de sauge sauvage.

Deux castors : des peaux de bisons qui laissaient passer la tête et une queue de castor adaptée à la ceinture formaient tout le déguisement.

Deux vautours : le corps brun, la tête et les épaules bleues, le nez rouge.

Deux loups : ceux-ci poursuivaient les antilopes et chaque fois qu'ils parvenaient à saisir un des petits garçons, les ours gris accouraient et faisaient semblant de les dévorer pour les punir d'avoir enlevé la viande que leur apportaient les femmes.

Tous ces acteurs imitaient assez bien les habitudes de leurs modèles, chacun avait sa

chanson spéciale qu'il répétait constamment pendant la danse, sans en comprendre la signification ; c'étaient des hymnes « de médecine », au sens perdu ou oblitéré pour le profane vulgaire, et compris des seuls individus, qui, dès leur jeunesse, et à des prix exorbitants, se faisaient initier aux mystères.

À la fin de la danse, les différents acteurs se mettaient à mugir, chanter ou crier, chacun à sa façon et formaient bientôt un chœur des plus assourdissants ; les uns dansaient, les autres sautaient, d'autres encore essayaient de voler ; les castors donnaient des coups de queue et les ours des coups de patte, les serpents agitaient leurs crécelles, les loups hurlaient, les bisons se roulaient sur le sable ou se dressaient sur leurs pieds de derrière, enfin tous ensemble se précipitaient en dansant vers une cabane peu éloignée où ils vinrent s'asseoir en groupes pittoresques, jusqu'à ce que le Maître sortît de nouveau de la loge et, appuyé sur l'Arche, appelât autour de lui danseurs, musiciens, quadrupèdes et oiseaux.

Cette cabane qui, pendant les quatre jours de fête servait de vestiaire aux acteurs, était aussi une « loge de Médecine, » et, comme telle, formellement interdite à ceux qui ne jouaient pas de rôle dans la cérémonie. L'ordonnateur en chef voulut bien me confier à un sorcier sous l'escorte duquel je pus assister aux diverses phases de la toilette, spectacle dont la plus fertile imagination peut seule se représenter l'étrangeté et la bizarrerie. Aucun des acteurs ne se mêlait de la besogne, mais, couché ou debout, il ne bougeait pas plus qu'une statue entre les mains de l'artiste. Chaque peintre avait sa tâche particulière, son dessin spécial, et tous travaillaient avec le plus grand soin pour mériter les applaudissements lorsque leur œuvre paraîtrait aux regards du public.

Il est plus difficile qu'on ne le croit sans doute de se faire une juste idée de l'effet de ce bariolage grossier sur ces corps nus. C'est là, je le déclare, une de ces scènes qu'on ne peut se figurer sans en avoir été témoin ; nulle description ne saurait rendre la beauté singulière de ces hommes aux formes sculpturales, peints de diverses couleurs, couchés en groupes ou se mouvant rapidement.

Quarante hommes environ prenaient part à la danse et représentaient les quadrupèdes, les oiseaux ou les reptiles du pays ; quarante jeunes garçons jouaient les antilopes ; en tout, quatre-vingts individus peints de la tête aux pieds de la manière la plus fantastique. Ajoutons-y les cinquante néophytes attendant l'heure

des tortures dans la loge sacrée et de leur côté entièrement couverts d'argile jaune, rouge, ou mi-partie bleue et verte, nous aurons un total de cent trente personnages, sur le corps, les membres ou la chevelure desquels on n'aurait pu découvrir un pouce carré de leur couleur naturelle !

Pendant chacune des danses, les quatre vieillards qui frappaient sur les outres-tambours, suppliaient par leurs chants le Grand Esprit de leur continuer ses faveurs et d'octroyer abondance de bisons pour l'année suivante. Ils rentraient ensuite dans la loge pour soutenir par leurs prières le courage et la fermeté des jeunes gens : « Le Grand Esprit, disaient-ils, avait prêté l'oreille à leur voix ; au-dehors, l'atmosphère même était pleine pour eux de paix et de bonheur ; les femmes et les enfants pourraient fermer les gueules et saisir les pattes des ours gris ; enfin, depuis le commencement de la fête, on appelait le Mauvais Esprit et le Mauvais Esprit n'avait pas encore osé répondre à leur sommation. »

Mais le dernier jour, au milieu du dernier ballet, une rumeur soudaine courant à travers les groupes annonça l'arrivée d'un mystérieux personnage venant du côté de l'Ouest. De nouveau les femmes criaient, les chiens hurlaient, tous les yeux se tournaient vers la prairie. À une distance de deux à trois kilomètres, on apercevait un homme noir courant en zigzag et s'élançant dans différentes directions ; il finit par approcher du village, où il entra au milieu des cris des femmes et des enfants qui simulaient la plus grande consternation.

O-Ke-Hée-Di (le Hibou ou Mauvais Esprit) se précipita alors vers la place où continua la danse des Bisons et chacun de s'enfuir sur le passage du monstre. Son corps, peint en noir de jais au moyen de graisse ou de charbon pilé, était décoré de cercles d'argile blanche, tracés sur le tronc, les membres et autour des yeux ; des dentelures blanches figurant des crocs énormes ornaient la bouche et des deux mains il tenait une mince baguette longue de huit pieds, terminée par une pomme rouge qu'il faisait glisser sur la terre en courant.

Après avoir traversé la foule qui entourait les danseurs, il se dirigea vers les groupes de femmes qui se sauvèrent de tous côtés en donnant les signes de la plus grande terreur, tombant les unes sur les autres en criant au secours. L'O-kie-pa Ka-sie-ka (grand maître *des* cérémonies), quittant le Grand Canot sur lequel il s'appuyait pour gémir pendant les danses, ne tarda pas d'arriver à la rescousse, armée de sa pipe

sacrée ; il regarda fixement le hideux personnage et, élevant le mystérieux symbole, tint l'ennemi en respect par son talisman, jusqu'à ce que les femmes et les enfants se fussent mis en sûreté.

À chaque nouvelle tentative de l'Esprit malin pour attaquer ou troubler la partie faible de la population réfugiée dans le village, le maître des cérémonies quittait son poste auprès du Grand Canot pour se jeter à la traverse du démon et le mettait en fuite.

Ces scènes se répétèrent jusqu'à ce que l'homme noir, paraissant confus et fatigué, se rapprochât du lieu de la danse, où les femmes, délivrées de toute crainte, le suivirent et se groupèrent autour de lui.

Dans cette conjoncture, une vieille matrone s'avança à pas de loup auprès du démon, les deux mains pleines de boue jaunâtre qu'elle lui lança adroitement sur la face, d'où les ordures lui retombèrent sur le corps, dont elles déteignaient la peinture à mesure qu'elles se collaient à la graisse d'ours. Le malheureux avait beau se tourner pour éviter une nouvelle attaque, d'autres projectiles l'assaillaient de tous côtés ; à la fin, une virago lui arracha sa baguette et la rompit en deux sur son genou ; ses compagnes se saisirent des morceaux et les réduisirent en petits fragments qu'elles jetèrent à la figure du vaincu. Sa puissance et sa couleur disparues à la fois, il commença à pousser des gémissements lamentables et courut vers la prairie pour tomber entre les mains d'un autre essaim de femmes qui l'attendaient en dehors de la palissade ; accablé d'invectives et de railleries, couvertes de boue, moulue de coups de bâton, il put à grand-peine échapper à cette dangereuse escorte et s'en retourna du côté d'où il était venu.

Les femmes rentrèrent alors au village et retournèrent en triomphe au lieu où se célébrait la fête. Quatre matrones conduisirent devant la Loge sacrée l'héroïne qui avait arraché son pouvoir au monstre et relevèrent sur le toit, juste au-dessus de la porte. Debout sur ce piédestal, elle harangua la foule pendant quelques minutes : « la force créatrice lui appartenait, elle avait droit de vie et de mort sur tous ; elle était la mère des bisons et pouvait à son gré les appeler ou les empêcher de venir. »

Le Tour du Monde (1869).

[76](#) Interprète blanc de la Compagnie du Missouri, qui faisait des échanges avec les Indiens.

Vainqueur du Cervin

Edward Whymper

Edward Whymper, déjà célèbre pour avoir vaincu la Barre des Écrins dans les Hautes-Alpes en 1861, s'attaque au mont Cervin, culminant à la frontière italo-suisse à 4482 mètres. À une époque où les techniques alpines sont encore inconnues et le matériel très précaire, cette expédition n'est évidemment pas sans risques.

Le 13 juillet 1865, nous partîmes de Zermatt à cinq heures et demie du matin ; le temps était superbe et le ciel sans nuages. Nous étions au nombre de huit : Croz, le vieux Pierre Taugwalder et ses deux fils, lord Francis Douglas, Hadow, Hudson et moi. Pour plus de sécurité, chaque touriste eut son guide. Le plus jeune des Taugwalder m'échut en partage ; fier de faire partie de notre expédition, heureux de montrer sa vigueur et son adresse, il se distingua dès le départ.

J'étais chargé de porter les outres qui renfermaient la provision de vin ; chaque fois qu'on y puisa dans le courant de la journée, j'eus soin de les remplir secrètement avec de l'eau ; aussi, à la halte suivante, se trouvèrent-elles plus pleines encore qu'au départ ! Ce phénomène qui parut presque miraculeux fut considéré comme un heureux présage. Notre intention n'était pas de nous élever à une grande hauteur le premier jour ; nous montâmes donc fort à notre aise. À onze heures et demie, nous arrivions ainsi à la base du pic principal ; là, quittant l'arête, nous dûmes contourner quelques saillies de rochers pour gagner le versant oriental. Parvenus alors sur la montagne même, nous constatâmes, à notre grand étonnement, que certaines parties qui paraissaient absolument inaccessibles, vues de Eiffel ou même du Fuggengletscher, étaient si faciles à gravir que nous pouvions presque monter *en courant*.

Avant midi, une position excellente avait été trouvée pour la tente, à une hauteur de trois mille trois cent cinquante mètres. Croz partit en reconnaissance avec le jeune Pierre, afin d'épargner notre temps le lendemain matin. Ils traversèrent à leur

extrémité supérieure les pentes de neige qui descendent dans la direction du Fuggengletscher et disparurent derrière un angle de rochers ; mais nous les vîmes bientôt reparaître à une grande hauteur sur la montagne, grimpant avec rapidité. Quant à nous, nous nous mîmes à établir une plate-forme solide dans un endroit bien abrité, pour y dresser la tente ; puis nous attendîmes impatiemment le retour des deux guides. Les pierres qu'ils faisaient tomber signalaient leur présence à une altitude déjà fort élevée ; nous pouvions donc espérer que l'ascension serait facile. Enfin, vers trois heures, nous les vîmes revenir, en apparence très animée :

—Eh bien ! Pierre, dis-je au vieux Taugwalder, qu'en disent-ils ?

—Rien de bien bon, messieurs.

Mais les deux guides nous tinrent un tout autre langage : « Tout était pour le mieux ; il n'y avait pas le moindre obstacle ; pas la plus petite difficulté ! Nous aurions pu atteindre le sommet et revenir facilement le jour même ! »

Le reste de la journée se passa fort paisiblement ; les uns se chauffèrent au soleil, les autres se mirent à prendre des croquis ou à recueillir divers échantillons ; quand le soleil disparut, son coucher splendide nous promit une magnifique journée pour le lendemain et nous rentrâmes dans la tente, où nous nous préparâmes à passer la nuit. Hudson fit du thé ; moi je fis du café ; puis chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture-sac. Lord Francis Douglas et moi nous occupions la tente avec les Taugwalder ; les autres avaient préféré coucher en plein air. Les échos de la montagne retentirent longtemps, après le crépuscule, de nos rires et des chansons des guides. Aucun danger n'étant à craindre, nous nous sentions tous pleins de gaieté et de sécurité.

Le 14, nous étions sur pied avant l'aube et nous partîmes dès qu'il fit assez clair pour pouvoir se diriger. Le jeune Pierre nous accompagna en qualité de guide et son frère retourna à Zermatt⁷⁷. Suivant la direction que les guides avaient prise la veille, nous eûmes bientôt contourné la saillie qui, de la tente, nous dérobait la vue du versant oriental de la montagne. Alors seulement nous embrassâmes d'un regard cette grande arête qui se dressait devant nous comme un gigantesque escalier naturel haut de près de mille mètres. Elle n'était pas partout d'un accès également commode, mais enfin nous ne rencontrâmes aucune difficulté assez sérieuse pour nous arrêter ; quand un obstacle insurmontable se présentait de front, il nous était toujours

possible de le tourner en prenant soit à droite soit à gauche. Pendant la plus grande partie de cette première escalade, il ne nous fut pas nécessaire de recourir à la corde ; Hudson et moi nous marchâmes, à tour de rôle, en tête de la colonne.

Cette seule partie vraiment difficile de l'ascension n'avait pas une grande étendue. Nous la traversâmes d'abord presque horizontalement sur une longueur d'environ cent vingt mètres ; nous montâmes ensuite directement vers le sommet pendant près de vingt mètres ; puis nous dûmes revenir sur l'arête qui descend vers Zermatr. Un long et difficile détour qu'il nous fallut faire pour contourner une saillie de rocher nous ramena sur la neige. À partir de ce point, le dernier doute s'évanouit ! Encore soixante mètres d'une neige facile à gravir et le Cervin était à nous.

Reportons un instant notre pensée vers les Italiens qui avaient quitté le Breuil le 11 juillet⁷⁸. Quatre jours s'étaient écoulés depuis leur départ et nous craignons de les voir arriver les premiers au sommet. Pendant toute l'ascension, nous n'avions cessé de parler d'eux et, plus d'une fois, victimes de fausses alarmes, nous avions cru voir *des hommes sur la cime de la montagne*. Notre anxiété croissait donc à mesure que nous montions. Si nous allions être distancés au dernier moment ! La raideur de la pente diminuant, on put quitter la corde ; Croz et moi nous nous élançâmes aussitôt en avant, exécutant côte à côte une course folle qui se termina *dead beat*⁷⁹. À une heure quarante minutes de l'après-midi, le monde était à nos pieds, l'invincible Cervin était conquis ! Hourra ! pas une seule trace de pas ne se voyait sur la neige !

Et cependant, notre triomphe était-il bien certain ?

Le sommet du Cervin est formé d'une arête grossièrement nivelée, longue d'environ 107 mètres ; les Italiens étaient peut-être parvenus à l'extrémité la plus éloignée ? Je gagnai en toute hâte la pointe méridionale, scrutant la neige d'un œil avide. Encore une fois, hourra ! Pas un pied humain ne l'avait foulée. « Où pouvaient être nos rivaux ? » J'avançai la tête par-dessus les rochers, partagé entre le doute et la certitude. Je les aperçus aussitôt, à une immense distance au-dessous de nous, sur l'arête ; à peine l'œil pouvait-il les distinguer. Agitant en l'air mes bras et mon chapeau, je me mis à crier :

—Croz ! Croz ! Venez, venez vite !

—Où sont-ils, monsieur ?

—Là, vous ne les voyez pas, là tout en bas ?

—Ah ! Les *coquins*. Ils sont encore bien loin !

—Croz, il faut absolument qu'ils entendent nos cris de victoire !

Nous criâmes donc à tue-tête, jusqu'à ce que nous fûmes enrroués. Les Italiens semblaient regarder de notre côté, mais nous n'en étions pas bien sûr. *Croz, je veux qu'ils nous entendent ! Ils nous entendront.* Saisissant alors un bloc de rocher, je le poussai de toutes mes forces dans l'abîme et sommai mon compagnon d'en faire autant au nom de l'amitié. Employant nos bâtons en guise de levier, nous soulevâmes d'énormes blocs de rochers et bientôt un torrent de pierres roula comme une trombe le long de la montagne. Cette fois il n'y avait plus de méprise possible. Les Italiens épouvantés s'enfuirent au plus vite.

Mes amis nous ayant rejoints, nous retournâmes à l'extrémité septentrionale de l'arête. Croz saisit alors le bâton de tente et le planta dans la neige à l'endroit le plus élevé.

—Bon, dites-nous, voilà bien la hampe, mais où *est* le drapeau ?

—Le voici, répondit-il, en ôtant sa blouse qu'il attachait au bâton.

C'était là un bien pauvre étendard et pas un souffle de vent ne le faisait flotter ; cependant on le vit de partout à la ronde — de Zermatt, — du Riffel — du Val Tournanche.

Nous retournâmes à l'extrémité méridionale du sommet, pour élever une petite pyramide de pierres, puis nous admirâmes la vue qui se déroulait à nos yeux.

—C'était une de ces journées pures et tranquilles qui précèdent d'ordinaire le mauvais temps. L'atmosphère profondément calme n'était troublée par aucun nuage, par aucune vapeur. Les montagnes situées à cinquante, que dis-je ? À cent mille de nous se voyaient avec une telle netteté qu'on les eût crues à la portée de la main ; tous leurs détails, leurs vives arêtes, leurs escarpements abrupts, leurs neiges immaculées, leurs glaciers étincelants s'étaient sous nos yeux sans un défaut. Celles dont les formes nous étaient familières évoquaient en foule dans notre mémoire les heureux souvenirs de nos courses des années précédentes.

—Pas un des grands pics des Alpes ne nous était caché.

Nous restâmes une heure entière sur le sommet.

Une heure bien remplie de vie glorieuse,

Cette heure passa trop vite, et nous nous préparâmes à descendre.

Un seul homme marchait à la fois ; quand il avait trouvé un point d'appui solide, celui qui le suivait s'avavançait à son tour et ainsi de suite. On n'avait cependant pas attaché aux rochers la corde supplémentaire et personne n'en parla. Comme je n'avais pas fait cette proposition pour assurer ma propre sécurité, je ne suis pas même certain d'y avoir pensé en ce moment. Nous suivîmes pendant quelques instants, Pierre et moi, nos compagnons sans y être attachés ; nous aurions probablement continué à descendre ainsi si lord Douglas ne m'avait pas demandé vers trois heures et demie de m'attacher au vieux Pierre, craignant, dit-il, que Taugwalder n'eût pas assez de force pour se retenir tout seul si quelqu'un venait à glisser.

Michel Croz venait de poser sa hache à côté de lui et, pour assurer une sécurité plus complète à M. Hadow, il s'occupait uniquement de diriger sa marche en plaçant l'un après l'autre les pieds du jeune touriste dans la position qu'ils devaient occuper. Autant que j'aie pu en juger, personne ne descendait à ce moment. Je ne puis l'affirmer, parce que Croz et Hadow m'étaient en partie cachés par un bloc de rochers ; je crois cependant en être sûr ; au mouvement de leurs épaules, je jugeais que Croz, après avoir fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre lui-même d'un ou deux pas ; à ce moment, M. Hadow glissa, tomba sur Croz et le renversa. J'entendis Croz pousser un cri d'alarme et presque au même moment je les vis glisser tous deux avec une rapidité effrayante ; l'instant d'après Hudson se trouva entraîné à la suite, ainsi que lord Douglas. Tout ceci se passa avec la vitesse de l'éclair. À peine le vieux Pierre et moi eûmes entendu l'exclamation que nous nous cramponnâmes de toutes nos forces au rocher ; la corde, subitement tendue, nous imprima une violente secousse. Nous tînmes bon ; mais par malheur elle se rompit à demi-distance entre Taugwalder et lord Francis Douglas. Pendant quelques secondes nous pûmes voir nos infortunés compagnons glisser sur le dos avec une vitesse vertigineuse, les mains étendues pour tâcher de sauver leur vie en se cramponnant à quelque saillie du rocher. Ils disparurent un à un à nos yeux sans

avoir reçu la moindre blessure et roulèrent d'abîme en abîme jusque sur le glacier du Cervin, à douze cents mètres au-dessous de nous. Du moment où la corde s'était brisée, nous ne pouvions plus les secourir.

Ainsi périrent nos malheureux compagnons ! Nous restâmes immobiles pendant plus d'une demi-heure, osant à peine respirer. Paralysés par la terreur, les deux guides pleuraient comme des enfants et tremblaient tellement que nous étions menacés à tout instant de partager le sort de nos amis.

Pendant les deux heures qui suivirent, je crus chaque minute toucher à mon dernier moment ; non seulement les Taugwalder, entièrement épuisés, étaient incapables de me prêter la moindre assistance, mais ils avaient tellement perdu la tête qu'à chaque pas je craignais de les voir glisser. Nous finîmes pourtant par faire ce qui eût dû être fait dès le commencement de la descente, c'est-à-dire par fixer des cordes aux rochers les plus solides pour aider notre marché ; quelques-unes de ces cordes furent coupées et abandonnées. Nous restâmes en outre attachés l'un à l'autre. Les guides terrifiés n'osaient presque avancer, même avec ce secours supplémentaire ; le vieux Pierre se tourna vers moi à plusieurs reprises, me répétant avec emphase, la figure blême et tremblant de tous ses membres : *Je ne puis pas !*

Vers six heures du soir, nous arrivâmes à la neige sur l'arête qui descend vers Zerraatt, et nous fûmes dès lors à l'abri de tout danger. Nous fîmes souvent de vaines tentatives pour découvrir quelques traces de nos infortunés compagnons ; penchés par-dessus l'arête, nous les appelâmes de toutes nos forces ; aucune voix ne nous répondit. Convaincus à la fin qu'ils étaient hors de portée de la vue et du son, nous cessâmes d'inutiles efforts.

La nuit vint : pendant une heure nous continuâmes à descendre dans l'obscurité. À neuf heures et demie, nous trouvâmes une espèce d'abri où nous passâmes six mortelles heures, sur une misérable dalle à peine assez large pour pouvoir nous étendre tous les trois. Dès l'aube, nous nous remîmes en route ; nous descendîmes en courant de l'arête du Hörnli aux chalets de Buhl et de là à Zermatt. Seiler, que je rencontrai à sa porte, me suivit en silence dans ma chambre.

- Qu'est-il donc arrivé, monsieur ? me demanda-t-il.

- Je suis revenu avec les Taugwalder.

Il me comprit et se mit à fondre en larmes, puis, sans perdre un instant en lamentations inutiles, il courut réveiller tout le village. En peu de temps, une vingtaine d'hommes étaient rassemblés pour monter sur les hauteurs du Hohlicht, au-dessus de Kalbermatt et de Z'Mutt, hauteurs qui commandaient le glacier du Cervin. Six heures après, ils étaient de retour, nous apprenant qu'ils avaient aperçu les corps de nos malheureux amis, gisant immobiles sur la neige. C'était le samedi ; ils nous proposèrent donc de partir le dimanche soir, de manière à atteindre le plateau du glacier le lundi au petit jour. Ne voulant négliger aucune chance, même la plus légère, nous résolûmes, le Rév. J. M. Cormick et moi, de partir dès le dimanche matin. Aucun des guides de Zermatt n'osait nous accompagner, parce que leurs prêtres les menacèrent d'excommunication s'ils n'assistaient pas à la première messe. Ce fut pour plusieurs d'entre eux une dure épreuve ; Pierre Perrn déclara même, les larmes aux yeux, que cette défense seule pouvait l'empêcher de se joindre à nous pour aller à la recherche de ses anciens camarades. Mais nos compatriotes vinrent à notre aide. Le Rév. J. Robertson et M. Phillpots voulurent nous accompagner avec leur guide Franz Andermatten ; un autre Anglais nous prêta Joseph Marie et Alexandre Lockmatter. Frédéric Payot et Jean Tairraz, de Chamonix, s'offrirent aussi à nous comme volontaires.

Nous partîmes donc le dimanche 16, à deux heures du matin, et nous suivîmes jusqu'au Hornli la même route que nous avions prise le jeudi précédent. De là nous descendîmes à droite de l'arête, puis nous montâmes à travers les séracs⁸⁰ du glacier du Cervin. À huit heures trente minutes, nous étions arrivés sur le plateau supérieur du glacier, en vue de l'endroit fatal où devaient se trouver les restes de nos infortunés compagnons. Chaque guide prit à son tour le télescope et le passa en silence à son voisin, le visage couvert d'une pâleur livide. Tout espoir était perdu. Nous approchâmes. Ils gisaient sur la neige, dans le même ordre où ils avaient glissé, Croz un peu en avant, Hadow près de lui, puis Hudson à quelque distance en arrière ; mais on ne découvrit aucune trace de lord F. Douglas. Nous les ensevelîmes dans la neige, à la place même où ils étaient tombés, au pied de la plus haute arête de la majestueuse montagne des Alpes.

Cependant l'administration avait envoyé des ordres très précis pour que *les* cadavres fussent descendus à Zermatt ; le 19 juillet, vingt et un guides de Zermatt partirent pour accomplir cette triste et périlleuse tâche. Ils coururent de grands dangers à la

descente, car ils faillirent être engloutis par la chute d'un sérac. Ils ne trouvèrent non plus aucun fragment du corps de lord Douglas, qui était sans doute resté accroché sur quelque rocher. Les restes de Hudson et de Hadow furent enterrés dans la partie septentrionale de l'église de Zermatt, en présence d'une foule émue et sympathique. Le corps de Michel Croz a été inhumé du côté opposé ; sa tombe, plus simple, porte une inscription qui rappelle, dans les termes les plus honorables, sa droiture, son courage et son dévouement.

La tradition qui représentait le Cervin comme absolument inaccessible était donc détruite ; des légendes d'un caractère plus réel venaient la remplacer. D'autres touristes essayeront à leur tour d'escalader ses orgueilleuses arêtes ; mais la terrible montagne ne sera pour aucun d'eux ce qu'elle fut pour ceux qui les premiers en escaladèrent le sommet. D'autres pourront fouler sa cime glacée, mais aucun n'éprouvera l'impression que ressentirent ceux qui, pour la première fois, contemplèrent ce panorama merveilleux ; aucun, je l'espère, ne sera condamné à voir sa joie se changer en désespoir, ses éclats de rire devenir des cris de douleur.

Le Tour du Monde (1872).

[77](#) Notre intention était d'abord de les renvoyer tous les deux; mais, ne pouvant diviser facilement les provisions de bouche, nous dûmes modifier l'arrangement primitif.

[78](#) Une équipe italienne faisait l'ascension du Cervin par un autre itinéraire.

[79](#) Terme de course anglais qui signifie « arrivés en même temps ».

[80](#) Amoncellements de blocs de glace.

Rencontre avec Livingstone

H.-M. Stanley

David Livingstone, grand voyageur anglais, a exploré l'Afrique de 1840 jusqu'à sa mort, trente-trois ans plus tard, dans un but à la fois d'exploration, mais également d'évangélisation des indigènes. En 1869, alors que le monde est sans nouvelle de lui depuis deux ans, un jeune reporter américain, Stanley, est envoyé à sa recherche.

Le 16 octobre 1869, à deux heures du matin, Henry Stanley, qui alors se trouvait à Madrid, reçut le télégramme suivant :

Rendez-vous à Paris ; affaire importante.

La dépêche était signée de M. James Bennett, gérant du *New York Herald* et fils du propriétaire de cette feuille, dont Stanley était l'un des correspondants. Deux heures après les malles étaient faites, les livres et les tableaux emballés ; le reporter faisait ses visites d'adieu en attendant l'express ; et le lendemain, il entra chez M. Bennett qu'il trouvait coucher au Grand-Hôtel.

—Qui êtes-vous ? lui demanda le gérant.

—Stanley.

—Ah, oui ! Prenez un siège. Où pensez-vous que soit Livingstone ?

—Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

—Croyez-vous qu'il soit mort ?

—Possible que oui, possible que non.

—Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver ; et je vous envoie à sa recherche.

—Au centre de l'Afrique ? Est-ce là ce que vous entendez ?

—J'entends que vous partiez, que vous le retrouvez, que vous rapportiez de lui toutes les nouvelles qu'on peut en avoir ; et... qui sait ? Le vieux voyageur est peut-être dans le besoin. Prenez avec vous tout ce qui pourrait lui être utile. Naturellement vous suivrez vos propres idées. Faites comme bon vous semblera ; mais retrouvez Livingstone.

LA RECHERCHE

...Ce fut M. Webb, consul des États-Unis à Zanzibar, qui me présenta au Dr. Kirk, ancien compagnon de Livingstone. Je vis un homme assez mince, simplement mis, légèrement voûté, ayant la figure un peu maigre, les cheveux et la barbe noire. En entendant mon nom, il releva les paupières et me regarda attentivement. L'entretien roula sur divers sujets ; sa figure — je ne la quittais pas des yeux, — ne s'anima que lorsqu'il vint à parler de ses exploits de chasse. Il ne fut pas dit un mot de ce qui me tenait au cœur ; et je dus attendre le mardi suivant, jour de réception au consulat britannique, pour interroger le consul.

Jamais soirée ne m'avait paru plus triste, lorsque M. Kirk, ayant pitié de moi, vint me montrer une superbe carabine pour éléphant et me raconter quelques épisodes de ses voyages avec Livingstone.

—À propos de ce dernier, lui dis-je, où pensez-vous qu'il soit maintenant ?

—Difficile de vous répondre ; il est peut-être mort ; voilà deux ans qu'on a eu de ses nouvelles. Nous lui envoyons continuellement différentes choses. Une petite caravane est même pour lui en ce moment à Bagamoyo. Il devrait bien revenir ; le voilà qui vieillit et s'il mourait, ses découvertes seraient perdues. Il ne tient pas de journal, ne prend pas d'observations ou très rarement ; il se borne à mettre sur une carte une simple note ; ou un signe que personne ne connaît. Il devrait bien revenir et céder la place à quelqu'un de plus jeune.

—Quel homme est-il ? demandai-je, vivement intéressé.

—En général, très difficile à vivre. Personnellement, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ; mais que de fois je l'ai vu s'emporter contre les autres ! Cela vient, je présume, de ce qu'il déteste avoir des compagnons.

—Mais supposez que je le rencontre dans mes voyages, ce qui, après tout, ne serait pas impossible, quelle pourrait être sa conduite à mon égard ?

—À vous dire vrai, je doute qu'il en fût content. Je sais bien que si Burton, ou Grant, ou Baker⁸¹ allaient à sa rencontre et qu'il en eut connaissance, il mettrait bien vite une centaine de milles impraticables, marais et fondrières, entre eux et lui ; pour cela j'en suis certain.

Ai-je besoin de dire l'effet que ces renseignements produisirent sur moi ? Je me sentais abattu ; j'aurais volontiers résigné ma commission, n'était l'ordre qui m'avait été donné.

Et pourtant, j'ai juré de retrouver Livingstone et je tiendrai mon serment... Personne au monde ne m'arrêtera ; la mort seule le pourra ; mais non pas même la mort, car je ne mourrai pas ; je ne veux pas, je ne peux pas mourir ! Quelque chose me dit — je ne sais pas ce que c'est ; peut-être cette vive espérance qui est en moi, peut-être la présomption naturelle à cette vivacité exubérante, ou un excès de confiance en moi-même — quelque chose me dit que je trouverai Livingstone. Écrivons cela plus gros : JE LE TROUVERAI, JE LE TROUVERAI !

Les caravanes, d'ailleurs assez rares, qui passaient dans le Rousa-houa, où nous allions entrer, se dirigeaient ensuite vers le lac par le pays de Pombourou. C'était également le chemin que nous voulions suivre ; mais la guerre venait d'éclater dans les provinces où il nous eût conduits. Après mûre délibération, nous résolûmes de prendre au nord afin d'atteindre le Malagaraa, affluent considérable du Tanganyika. Malheureusement personne de ma bande ne connaissait la route et le chef de village, où cette décision fut prise, ne voulut permettre à aucun de ses hommes de nous servir de guide. À dater de ce jour, les difficultés reparurent. Inquiétude ou caprice, mes gens trouvèrent mille prétextes pour s'arrêter ; et les privations s'ajoutèrent à leur mauvais vouloir.

Le 28, nous avons marché pendant six heures sans apercevoir de culture. Le lendemain, une vue sublime, mais peu encourageante : d'un côté des ravins sauvages, de l'autre des masses de grès entièrement nues. De végétation nulle part, excepté dans quelques fissures et à la base d'escarpements rougeâtres, où un peu de terre avait glissé.

Une longue série de descentes nous conduisit au fond d'un ravin, dont les falaises se dressaient à mille pieds au-dessus de nos têtes. Dans ces nombreux détours, la gorge

s'élargit et se transforma en une plaine inclinée au couchant. La route que nous suivions, allant au nord, s'engagea dans une petite chaîne où des rochers sourcilleux portaient des villages déserts. Nous campâmes au pied d'un sycomore ; j'y gravai mon nom avec la date, et j'ajoutai : *starving* (mourant de faim).

Le jour suivant, nous étions dans l'abondance ; mais devant nous les gens se battaient à propos de quelques salines et il n'y avait plus moyen de passer. Toutefois le chef du village, moyennant beaucoup d'étoffe, consentit à nous prêter des hommes qui nous conduiraient par un chemin que l'on ne prenait pas d'habitude, en ce sens qu'il était détestable. Une caravane de trente-cinq porteurs avait disparu tout entière dans le premier marais que nous avions à franchir.

La route se fit néanmoins sans accidents et nous atteignîmes le Malagarazi. On nous accorda le passage au prix de cinquante-six choukkas⁸², presque un ballot d'étoffe. J'envoyai Bombay⁸³, il parla sept heures durant et revint avec une demande de vingt-trois dotis⁸⁴. C'était vingt mètres de gagner ; je m'exécutai en me félicitant de n'être pas volé davantage. Trois heures après, il m'était réclamé deux fusils et un baril de poudre. Bombay, déjà très enrôlé, parla de nouveau jusqu'à onze heures du soir et abandonna la partie. Je le renvoyai avec deux choukkas, en lui disant de les rapporter si l'on voulait autre chose et qu'alors je me battais. Le présent fut accepté. Restait à s'arranger avec le propriétaire du bac. Nouvelle dispute. Finalement, tout comprit, huit mètres d'étoffe et quarante colliers de perles rouges ; le tout payé d'avance. Quatre hommes furent déposés sur l'autre rive ; mais le bateau ne revint pas. Pour le ravoir, il fallait vingt rangs de perles. Au troisième tour, nouvelle extorsion ; et que de paroles ! Bref, le passage dura deux heures ; et en surplus du chantage que l'on nous fit, un crocodile nous prit le meilleur de nos deux ânes.

Le lendemain matin parut une petite bande qui revenait de l'Ou-jiji ; nous demandâmes des nouvelles.

—Un mousoungou est arrivé du Manyéma.

—Un homme blanc ?

—Oui.

—Comment est-il habillé ?

—Comme vous.

—Est-il jeune ?

—Non ; il est vieux, sa barbe est blanche.

—Est-il encore à Oujiji ?

—Nous l'avons vu il n'y a pas huit jours.

—Est-ce qu'il y est déjà venu ?

—Oui, mais il y a longtemps.

Hourra ! C'est Livingstone. Vite, en marche ! Il pourrait partir. Je dis à mes hommes que s'ils voulaient gagner l'Oujiji sans faire de halte, ils auraient chacun huit mètres d'étoffe. Tous acceptèrent ; ils étaient presque aussi heureux que moi.

Nous partîmes sur-le-champ, avec deux guides. À la première bourgade, on nous avertit de n'avancer qu'avec précaution : une bande victorieuse revenait de la guerre et, dans son ivresse, attaquait son propre pays ; elle avait déjà détruit deux villages et tué sept hommes voire l'un des fils du chef. On garda le silence, on pressa le pas et nous arrivâmes sans encombre à la frontière, on pressa le pas et il n'y avait pas d'eau. Le fossé franchi, nous étions dans l'Ouhha. Le chef du premier village nous fit savoir immédiatement qu'il était le percepteur royal, le seul qui, dans la province, pût faire payer le tribut, il nous engageait donc, dans notre intérêt même, à lui envoyer quarante-huit mètres de belle étoffe, ce qui réglerait notre affaire une fois pour toutes. Le procédé nous parut louche ; on discuta ; six heures perdues. Notre homme ne voulut rabattre que deux dotis ; mais il affirmait que nous pourrions atteindre le Rousougi sans nouvelle taxe ; celle-ci nous libérerait. Il fut payé ; et nous partîmes joyeux de n'avoir plus de délai à subir.

Nous passions avec l'assurance de gens qui ne doivent rien, quand deux hommes, se détachant d'un groupe qui paraissait nous observer, accoururent au-devant de la caravane. Les politesses s'échangèrent, puis cette question me fut adressée :

Pourquoi l'homme blanc passe-t-il sans venir payer le tribut ?

Nous l'avons remis hier au chef de Kahouanga qui nous a dit être chargé de le percevoir.

Est-ce bien sûr ?

Très sûr ; le percepteur vous le dira lui-même.

Notre devoir, reprit l'autre, un beau jeune homme à l'air intelligent, est de vous arrêter au nom du roi, jusqu'à ce que nous ayons la preuve du fait. Venez dans notre village ; vous y serez à l'ombre, pendant que nos messagers iront à Kahouanga.

Merci, nous sommes pressés ; le village est loin ; nous attendrons ici.

Les messagers partirent. Le beau jeune homme dit un mot à l'oreille d'un jeune gars qui s'éloigna avec la vitesse d'une antilope. Peu de temps après, nous vîmes arriver cinquante guerriers, ayant à leur tête un homme vêtu d'un manteau de drap rouge, armé d'un arc et d'une lance et dont toute la personne était d'une beauté remarquable. On se salua de part et d'autre, puis chacun alla s'asseoir.

La plaine était d'un calme si profond qu'on l'eût dite abandonnée de toute créature vivante. Au milieu de ce silence, le chef prit la parole, et après avoir décliné ses titres :

—Pourquoi, dit-il, l'homme blanc ne vient-il pas dans mon village, où il y a de la nourriture et où nous serions à l'ombre ? Veut-il me faire la guerre ?

Je protestai de mes intentions pacifiques. Il insista néanmoins. Comme le soleil était dans toute sa force, nous nous rendîmes à la résidence de ce chef, qui n'était que le second du royaume.

À deux heures revinrent les messagers, disant que le chef de Kahouanga avait bien reçu dix dotis, mais, pour son propre compte, non pour celui du roi. Pendant que je m'étonnais, le chef au manteau rouge faisait de petits fagots avec des brins de canne et m'en présenta dix quand j'eus fini de parler :

—Autant de bâtons, dit-il, autant de dotis.

Chaque fagot était de dix brins : total cent dotis, quatre cents mètres d'étoffe ! J'offris le dixième.

—Dix dotis au roi de l'Ouhha ! Vous ne partirez pas avant que vous n'ayez donné la somme entière.

Sans rien répondre, je me retirai dans la case que l'on m'avait préparée. J'appelai Bombay, Asmani et deux autres.

—Je me battraï, leur dis-je, et nous passerons.

Ils furent terrifiés.

—Oh, maître, pensez-y, supplia Bombay. Que pourrons-nous contre tous ces villages ? Ils vous tueront ; ne donnez pas votre vie pour un lambeau d'étoffe. Payez, maître ; c'est pour la dernière fois, le grand moutouaré⁸⁵ l'affirme.

—Mais c'est un vol ; après l'étoffe, ils prendront mes fusils ; ils vous prendront vous-mêmes !

—Payez, maître ; c'est bien la dernière fois.

Tous étaient du même avis.

—Allez donc, Bombay ; offrez d'abord vingt dotis, puis trente, puis quarante ; ne cédez que lentement ; et ne dépassez pas quatre-vingts ou je me battraï.

La dispute dura jusqu'à neuf heures du soir et s'arrêta à soixante-quinze dotis.

Au point du jour nous étions en marche, triste et silencieuse. Encore quelques moutouarés et nous n'aurions plus de pain. Mais c'était le dernier tribut ; il n'y fallait plus songer. Quatre heures après, nous nous arrêtâmes. Je vis arriver deux hommes de la part du frère du roi :

—Trente dotis où l'on ne passe pas.

Je n'oserais pas dire ma colère ; c'était de la rage. Me battre ou mourir plutôt que de céder. Mais à quatre jours de Livingstone ! Ciel miséricordieux ! Que faire ? Pour la dernière fois, disait-on. Deux fois on me l'avait dit et j'avais encore cinq chefs à rencontrer ! Mais il fallait partir.

—Allez, Bombay, et donnez le moins possible.

Je fis venir les deux hommes qui avaient réclamé le tribut et leur demandai si l'on ne pourrait pas éviter l'impôt en se jetant dans les bois. Après de longs discours, l'un d'eux accepta de nous servir de guide jusqu'à la frontière. Conditions : quarante mètres d'étoffe, départ nocturne et dans le plus grand silence, pour ne réveiller personne.

À minuit, mes hommes sortaient du camp par petits groupes ; à trois heures nous étions dans le fourré. Tous marchaient bravement sans murmures, bien qu'ensanglantés par les herbes tranchantes. Malgré la fatigue on ne s'arrêta qu'au

bord du Rousougi. Des porteurs de sel nous aperçurent, jetèrent leurs charges et s'enfuirent, en criant, vers des villages qui pouvaient être à une distance de quatre milles. Mes hommes reprirent leurs fardeaux et nous courûmes à une jungle qui se trouvait en face de nous. À peine étions-nous dans l'hallier, que la femme de l'un des membres de la caravane se mit à jeter les hauts cris, sans qu'on pût deviner pourquoi.

—Faites-la taire ou nous sommes perdus, vint me dire le guide. Je lui posai la main sur la bouche ; elle n'en cria que plus fort.

La frayeur était au comble ; le mari, livide de colère, tira son sabre et me demanda la permission de tuer sa femme. Je pris mon fouet.

—Vous tairez-vous ?

—Non.

—Je frappai une fois, deux fois... Ce ne fut qu'à la neuvième qu'elle cessa de crier. On lui mit un mouchoir sur les lèvres ; on lui attacha les mains et la caravane se remit en marche. Pas de camp, pas de feu ; personne ne se plaignait. Nous arrivâmes de la sorte au Rougoufou, large cours d'eau peu profond près duquel nous nous arrê tâmes. Un roulement lointain frappa mon oreille.

—Est-ce le tonnerre ? demandai-je. On me répondit que c'était le Kabogo, une haute montagne située sur la rive occidentale du lac et trouée de cavernes profondes où s'engouffraient les vagues.

Le ciel commençait à blanchir quand nous sortîmes de la jungle. On revoyait le sentier ; notre guide se crut hors de l'Ouhha et jeta un cri de joie que les hommes répétèrent. Tout à coup les premières cases d'un village apparurent : le guide s'était trompé. Je fis égorger les volailles et les chèvres qui pouvaient nous trahir et tout le monde se redirigea vers le fourré. Comme le dernier d'entre nous passait, un indigène sortit de sa hutte, en poussant un cri d'alarme, bientôt suivi de rumeurs confuses.

Ce fut notre dernière alerte.

10 novembre 1871, deux cent trente-sixième jour à compter de notre départ de la côte, cinquante et unième de celui de l'Ounyanyembé. Position d'Oujiji : ouest-sud-ouest ; six heures de marche.

Une crête, dont la roche était nue, la dernière des myriades de ses pareilles que nous avions franchies, fut escaladée ; et nous vîmes en bas le port d'Oujiji ; il n'était pas à cinq cents mètres.

—Déployez le drapeau et chargez les armes.

Un, deux, trois. Près de cinquante fusils saluèrent en même temps le village où était l'homme que nous cherchions.

Les salves se répétèrent, annonçant l'arrivée d'une caravane ; et la foule accourut. C'était la première fois que la bannière étoilée paraissait dans le pays ; mais, parmi les spectateurs, beaucoup l'avaient vue flotter à Zanzibar ; et les cris de *Bindera mérikanî ! Le drapeau américain !* s'élevèrent de tous côtés.

La foule, grandissant toujours, se presse autour de nous. Gens de dix provinces, Zanzibarites, indigènes et Arabes nous souhaitent la bienvenue. Tout à coup, au milieu des *Yambo banals*⁸⁶ qui nous assourdissent, j'entends dire à ma droite : *Good morning, sir*. Je tourne vivement la tête, cherchant qui a proféré ces paroles ; et je vois une figure rayonnante, mais du plus beau noir, sous un turban de calicot.

—Qui diable êtes-vous ? demandai-je.

—Souzi, le domestique de Livingstone, répond-il, en montrant ses dents blanches ?

—Le docteur est ici ?

—Oui, monsieur.

—En êtes-vous bien sûr ?

—Je le quitte à l'instant même.

—Good morning, sir, dit une autre voix.

—Encore un ! m'écriai-je.

—Oui, monsieur.

—Votre nom ?

—Je m'appelle Choumah.

—L'ami de Vouékotani, qui était parti avec Livingstone ?

—Oui, monsieur.

—Le docteur va bien ?

—Non, monsieur.

—Maintenant, Souzi, allez prévenir votre maître de mon arrivée.

Souzi, parti comme une flèche, revint bientôt me prier de lui dire comment on m'appelait. Le docteur, ne voulant pas le croire, lui avait demandé mon nom ; et il n'avait su que répondre. Mais pendant les courses de Souzi, la nouvelle que c'était bien la caravane d'un blanc avait pris de la consistance ; les plus marquants d'entre les Arabes s'étaient groupés devant la maison de Livingstone et ce dernier était venu les rejoindre pour savoir à quoi s'en tenir. Sur ces entrefaites, la caravane s'arrêta.

—J'aperçois le docteur, me dit Selim ; il est très vieux.

Que n'aurais-je pas donné pour avoir un petit coin de désert, où, sans être vu, j'aurais pu me livrer à quelque folie : me mordre les mains, faire une culbute, déchiqueter un arbre ; enfin donner cours à la joie qui m'étouffait. Mon cœur battait à se rompre ; mais je ne laissais pas mon visage trahir mon émotion, de peur de nuire à la dignité de ma race. Me tenant donc le plus dignement possible, j'écartai la foule et me dirigeai, entre deux haies de curieux, vers le demi-cercle d'Arabes devant lequel était l'homme à barbe grise.

Tandis que j'avais lentement, je remarquais sa pâleur et son air de fatigue. Il avait un pantalon gris, un petit paletot rouge, une casquette bleue à galon d'or fané. J'aurais voulu courir à lui ; mais j'étais lâche en présence de cette foule. J'aurais voulu l'embrasser ; mais il était Anglais : je ne savais pas comment je serais accueilli. Je fis donc ce que m'inspiraient la couardise et le faux orgueil. J'approchai d'un pas délibéré, et dis en ôtant mon chapeau :

—Le docteur Livingstone, je présume ?

—Oui, répondit-il en soulevant sa casquette, et avec un bienveillant sourire.

Nos têtes furent recouvertes et nos deux mains se pressèrent.

—Je remercie Dieu, repris-je à haute voix, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.

—Je suis heureux, dit-il, d'être ici pour vous recevoir.

Je saluai ensuite les Arabes, qui m'adressaient leurs *yambos* et que le docteur me présenta chacun par son nom. Puis oubliant la foule, oubliant ceux qui avaient

partagé mes fatigues, je suivis Livingstone. Il me conduisit sous sa véranda et me fit prendre son siège habituel.

L'entretien commença. Quelles furent nos paroles ? Je déclare n'en rien savoir. Des questions réciproques, sans aucun doute : Quel chemin avez-vous suivi ? Où étiez-vous depuis si longtemps ? Mais je ne saurais dire ni mes réponses ni les siennes ; j'étais trop absorbé. Je me surprénais le regard fixé sur cet homme merveilleux, l'étudiant et l'apprenant par cœur. Chacun des poils de sa barbe grise, chacune de ses rides, la pâleur de ses traits, son air fatigué, empreint d'un léger ennui, m'apprenaient ce que depuis longtemps je voulais connaître. Que de choses dans ces muets témoignages ! Que d'intérêt dans cette lecture !

Je l'écoutais en même temps. Ses lèvres qui n'ont jamais menti me donnaient des détails. Il avait tant de choses à dire qu'il commençait par la fin, oubliant qu'il avait à rendre compte de cinq ou six années. Mais le récit débordait, s'élargissant toujours et devenait une merveilleuse histoire...

[81](#) Voyageurs et explorateurs anglais, contemporains de Livingstone.

[82](#) Mesure de longueur, 2 m. environ.

[83](#) Indigène qui accompagnait Stanley.

[84](#) Mesure de longueur, 4 m. environ.

[85](#) Chef.

[86](#) Cris de bienvenue.

Dans l'enfer australien

Colonel P.-E. Warburton

En 1872, le colonel Warburton, un ancien officier de l'armée des Indes, est chargé par deux riches planteurs d'Australie d'effectuer une expédition à travers le continent australien. Cette exploration se caractérisera par l'emploi de chameaux, "importés" spécialement d'Asie centrale. La caravane dans laquelle se trouve le fils du colonel, Richard, part le 12 avril 1873 pour n'arriver que le 3 janvier suivant, après beaucoup de souffrances, mais sans la mort d'aucun homme.

Le 12 juin, je fis halte, pour laisser reposer les chameaux. Le lendemain, avec deux compagnons, j'allai en reconnaissance vers la partie haute d'une chaîne de collines et la vue qui s'offrit à nous dans toutes les directions, sauf du côté d'où nous venions, était loin d'être faite pour nous réjouir ; nous n'apercevions qu'une région plate, sablonneuse, semée çà et là de quelques massifs de *casuarinas*⁸⁷ et couverte de l'inévitable *spinifex*⁸⁸. Il y avait cependant des naturels dans le voisinage ; nous ne pûmes les joindre et ils ne s'approchèrent pas de nous. Il devait y avoir de l'eau quelque part, mais nous ne réussîmes pas à la découvrir.

Le 14, en continuant notre course vers le nord, nous surprîmes trois indigènes qui s'enfuirent de leur campement à notre approche. Ils abandonnèrent leur feu allumé et jetèrent leurs armes derrière eux.

Les jours suivants, le *spinifex* devint de plus en plus abondant ; il couvrait le pays aussi loin que s'étendait la vue. Il était inutile de prolonger davantage notre excursion et nous revînmes sur nos pas. Pendant ce retour, nous aperçûmes une femme indigène, avec un petit garçon et un nouveau-né. Mes compagnons voulurent lui donner la chasse, mais les chameaux ne se laissèrent pas diriger facilement ; la femme, pendant ce temps, se sauva plus vite, jetant tout derrière elle, excepté le petit enfant qu'elle tenait dans les bras. Elle réussit ainsi à nous échapper. Charley⁸⁹ captura le jeune garçon, qui ne montra pas la moindre crainte ; il nous

regardait, nous et nos chameaux, comme s'il eût été parfaitement habitué à cette vue. Nous le plaçâmes devant Charley, sur le chameau que montait celui-ci, et lui fîmes signe de nous montrer où nous pourrions trouver de l'eau. Cette manière nouvelle de voyager sur une monture si haute ne parut nullement effrayer le marmot, qui nous indiqua dans son langage et par ses gestes la direction de l'ouest. Nous avançâmes de ce côté, mais auparavant l'œil perçant de Charley aperçut quelques moineaux-diamants qui s'élevaient du sol ; il courut et découvrit deux puits naturels très abondants.

Ces puits naturels, d'où dépend si souvent la vie des explorateurs de l'Australie et qui permettent seuls de traverser ce continent, sont de très petites cavités en ligne courbe creusées dans le sable ; l'eau étant à l'abri du soleil, l'évaporation est moindre. Leur profondeur est d'environ cinq pieds, quelquefois cependant plus considérables. On pourrait passer pendant le jour à une dizaine de mètres de ces précieux réservoirs sans les apercevoir ; la nuit, leur découverte est tout à fait impossible.

Les journées suivantes se passèrent à chercher de l'eau en avant, mais inutilement. Nous dûmes retourner aux anciens puits. Élargis, nettoyés, creusés, ils nous fournirent une provision abondante d'eau délicieuse. Sahleh, un des chameliers, était pris du scorbut et très malade ; l'autre chamelier aussi était souffrant et boiteux ; son mal avait toutefois moins de gravité. Un soir, Sahleh fit son testament, qu'il me dicta en hindoustani⁹⁰.

Le 26, nous reprîmes notre marche vers l'ouest ; à l'horizon, vers le nord-ouest, apparaissaient des collines basses ; le sol de la région prenait une forme légèrement ondulée.

6 JUILLET 1873. — Sahleh est mourant. Il a perdu l'usage des jambes et des bras ; il ne peut faire un mouvement ; il ne parle qu'avec peine et ne prend comme nourriture que de l'eau de riz. Il est absolument sans force ; il faudrait, pour l'emmener, le mettre sur un chameau comme un sac de farine, ce qui probablement le tuerait ; je suis donc obligé de suspendre notre marche.

7 JUILLET 1873. — J'envoie en exploration deux de nos compagnons, Lewis et Dennis, avec trois chameaux, une bonne provision d'eau et dix jours de vivres. Ils ont pour mission de chercher de l'eau dans toutes les directions, sauf vers l'est, car

nous ne voulons pas retourner sur nos pas.

9 et 10 JUILLET 1873. — Sahleh est certainement mieux. Nous avons découvert dans la lande une petite baie jaune que nous lui avons fait manger, après avoir constaté que ce n'est pas un poison.

19 JUILLET 1873. — Lewis et Dennis ne sont pas encore revenus de leur excursion et je suis inquiet. Six indigènes sont venus à notre camp, mais nous n'avons pas pu nous comprendre. Nous avons surveillé ces vauriens avec le plus grand soin ; ils nous ont cependant volé une hache, ce qui a mis fin à leurs visites. C'étaient des hommes d'une belle stature et, eu égard à la vie misérable qu'ils mènent, ils étaient en assez bon état. Ils étaient nus, armés de lances et de *wad-dies* ou bâtons courts dont ils se servent pour tuer les *wallabies*, petite espèce de kangourous dont ils paraissaient faire leur principale nourriture.

Lewis revient après le coucher du soleil, ce qui est pour nous un soulagement. Il apporte de bonnes nouvelles ; il a trouvé, à cent milles, une place où l'on peut se procurer de l'eau, en creusant à la bêche.

Le soir du dimanche 20 juillet 1873, Charley, chargé du soin des chameaux, vint nous annoncer que trois d'entre eux s'étaient enfuis vers le sud. C'était là une mauvaise nouvelle ; mais Halleem, le chamelier, assura que si on lui permettait de courir après eux, il les ramènerait. Je lui prêtai *Hosee*, mon chameau de selle et il partit un peu avant cinq heures du soir. Nous l'attendions le lendemain vers le milieu de la journée, mais il ne reparut pas. Sahleh nous affirma le soir qu'il avait reconnu très distinctement les traces de *Hosee* dans notre voisinage ; d'un autre côté, on me dit pour la première fois que Halleem était sujet à des crises nerveuses pendant lesquelles il perdait toute conscience de ce qu'il faisait. De plus en plus inquiet, j'envoyai, le 22, mon fils Richard et Charley avec des provisions pour une semaine, à la recherche et d'Halleem et des chameaux. Lewis partit aussi dans une autre direction.

Enfin, après de longues journées d'anxiété, Halleem fut retrouvé, et le 29, tout le monde rentra au camp, mais sans les chameaux. Nous avons perdu et notre temps et nos montures. Nos moyens de locomotion étaient ainsi de beaucoup réduits, au moment où la nécessité nous obligeait plus que jamais à avancer avec rapidité. Halleem avait fait tout ce qu'il avait pu ; il avait suivi la piste des chameaux pendant

près de cent cinquante kilomètres ; mais comme ils marchaient nuit et jour, tandis que lui ne pouvait reconnaître et suivre leurs traces que pendant le jour, il n'aurait jamais pu les rattraper. Ces animaux sont sans doute retournés à Beltara, où leur arrivée aura jeté l'alarme, quand on les aura reconnus comme faisant partie de notre expédition.

À la date où nous sommes, j'avais espéré me trouver près de Perth⁹¹ ; combien mon attente a été trompée ! Depuis le 23 mai, notre marche a été constamment arrêtée par des obstacles inattendus, sans quoi nous serions près du but de notre voyage ; car, quoique nous n'ayons pas avancé, nous avons parcouru plus de deux mille sept cents kilomètres.

Le 14 septembre était un dimanche ; mais, n'ayant pas d'eau, nous fûmes obligés, contrairement à nos habitudes, de continuer notre marche. Nous tâchions, en franchissant les dunes au milieu desquelles nous avançons, d'éviter les pentes les plus rudes et les plus fatigantes pour les chameaux. Toutes ces collines de sable variaient beaucoup par la hauteur et par l'écartement ; en général, elles avaient quatre-vingts pieds et étaient éloignées les unes des autres de deux cent cinquante à trois cents mètres. Quand on s'avancait parallèlement à leur direction, on pouvait rester dans les petites vallées qu'elles formaient et la marche n'était pas trop fatigante ; mais, au contraire, quand il fallait les couper plus ou moins directement, les chameaux avaient beaucoup de peine à avancer : leurs pieds s'enfonçaient profondément dans le sable, et la souffrance qu'ils enduraient était vraiment pénible à voir.

Cette région centrale australienne, si elle est privée d'eau comme le Sahara, a du moins cet avantage de présenter, en général, une riche variété de touffes d'arbrisseaux, de fleurs, et des arbres tels que les acacias et différentes espèces d'eucalyptus. Ces arbres fournissent de la nourriture aux chameaux et ôtent au paysage son aspect lugubre. Les arbrisseaux ne portent aucun fruit comestible pour l'homme, et les arbres n'annoncent en aucune façon la présence de l'eau ; mais ils rendent la terre où ils croissent moins nue et moins aride ; ce sol n'a pas la physionomie qu'éveille dans l'esprit l'expression de *désert*. Aussi faudrait-il plutôt appeler ces régions des solitudes : solitudes privées de toute vie animale, péniblement monotone et que l'on croirait souvent être récemment sorties du sein des mers.

Le 15, nous fûmes obligés de faire halte : notre principal chameau mâle avait mangé du poison et était très malade. Cet animal était pour nous d'une immense valeur, non seulement à cause de sa grande force, mais parce que, sans son aide, nous n'étions guère en état de maintenir en ordre les autres jeunes chameaux mâles, qui dès lors pouvaient se sauver en entraînant tout notre troupeau. Par suite d'un accident semblable, nous avions perdu trois chamelles le 20 juin précédent. Aussi longtemps que le principal chameau conserve la direction du troupeau, les jeunes mâles sont assez tranquilles, mais si la maladie ou quelque autre accident le frappe, aussitôt le désordre se produit et chaque mâle cherche à établir sa domination. S'ils ne sont pas minutieusement gardés, ils entraînent avec eux le plus de chamelles possible et s'enfuient, laissant les voyageurs dépourvus de moyens de transport et, par conséquent, condamnés à périr misérablement. Par un instinct merveilleux, les jeunes chameaux avaient senti que leur chef était malade avant que les chameliers eux-mêmes s'en aperçussent et ils donnèrent aussitôt des signes d'insubordination. On prit en conséquence toutes les précautions nécessaires pour empêcher leur fuite et on fut assez heureux pour y réussir.

Quant au chameau empoisonné, nous n'avions à donner comme médicament à la pauvre bête qu'un pot de moutarde et ce remède ne parut pas lui faire grand bien. Le remède peut paraître assez bizarre, mais c'était la seule substance en notre possession qui fût capable d'agir sur l'estomac d'un chameau. Nous la délayâmes avec de l'eau et nous la lui fîmes avaler. C'était la première fois sans doute que la moutarde anglaise servait à cet usage.

Le lendemain 16, nous fûmes obligés d'abandonner notre malade qui ne pouvait plus se tenir sur ses jambes ; nous lui fîmes un accès vers l'eau du puits, afin qu'il pût aller boire, s'il échappait à la mort.

La chaleur augmente beaucoup ; nous comptons quarante degrés centigrades à l'ombre ; nous sommes environ par cent vingt-deux degrés longitude est.

Le 18, nous fûmes encore obligés d'abandonner deux chameaux de selle ; ils ne pouvaient plus faire un mouvement. Nous pensâmes d'abord qu'ils étaient empoisonnés, mais nous vîmes ensuite qu'ils avaient été atteints dans les reins par le vent de la nuit. Le chameau de mon fils Richard étant atteint de même, nous ne le laissâmes pas mourir, nous le tuâmes, afin d'en tirer de la viande.

Que de pertes en si peu de temps ! Notre principal chameau et trois de nos montures ! Si cela continue, que va-t-il advenir de nous ?

20 SEPTEMBRE, — Il y a aujourd'hui un an que nous sommes partis de la côte méridionale ! Nous n'avons plus que deux chameaux de selle ; il nous faut abandonner nos tentes et la plus grande partie des objets qui nous appartiennent en propre ; nous ne gardons que les fusils, des munitions et, comme vêtements, ce que les convenances exigent.

Charley nous annonce à une heure de l'après-midi qu'il a trouvé un puits servant à des naturels. Sans cette découverte, nous étions encore forcés de revenir en arrière de quatre-vingts kilomètres, ce qui, pour retrouver notre situation actuelle, imposait aux chameaux un supplément de route de plus de cent cinquante kilomètres, que nous n'avons ni le temps ni la force de supporter. Nous sommes, du reste, très bien portant ; nous avons seulement une faim violente. Nous atteignons le puits à cinq heures et demie ; il est très beau, et nous abreuvons tous les chameaux.

4 OCTOBRE 1873. — Le chameau de selle de Lewis, qui avait été jusqu'à présent un de nos meilleurs, cesse de pouvoir servir ; sur sept chameaux de selle, c'est le cinquième que nous perdons.

Nous partons le dimanche 5, à trois heures quarante-cinq minutes du matin et nous atteignons un puits à huit heures et demie. Nous avons été obligés de nous reposer souvent, car il nous fallait couper des collines de sable à angle droit.

Ce puits ne nous donne pas la quantité d'eau nécessaire. Nous travaillons toute la nuit pour en faire apparaître davantage ; il nous faut trois heures pour obtenir la valeur d'un seau ; nous réussissons à donner cette quantité à chacune de nos bêtes. Nous tuons un chameau boiteux pour le manger.

Le 6, nous découpons et salons notre chameau.

Lewis et Charley continuent à explorer les environs. Au moment où je craignais d'être obligé de repartir pour notre dernier campement, Richard et Lewis reviennent avec de bonnes nouvelles. Ils ont trouvé un puits qui sauve la vie à deux ou trois de nos chameaux.

Le 8, nous partons à six heures avec les bagages pour gagner notre nouveau campement. Afin de ménager nos chameaux, j'allais à pied. À un moment où j'étais

seul en avant, j'entendis tout à coup du bruit derrière moi. Je me retourne et je vois neuf noirs armés qui approchaient en courant. À environ douze à quinze mètres, ils s'arrêtent ; deux d'entre eux font mine de me menacer de leur lance, mais plutôt par bravade, je crois, que sérieusement ; j'avance alors sur eux, le revolver à la main ; ils abaissent leurs armes et nous essayons de nous comprendre, sans beaucoup y réussir. Pendant qu'ils baragouinaient, j'entendis au loin une détonation. Je ne voulus pas répondre à ce signal, car je n'avais que trois coups à tirer ; mes amis noirs auraient pu croire qu'une décharge épuisait mes moyens de défense et avoir l'idée de commencer les hostilités. J'allai avec eux à leur camp et pris un peu d'eau. Les femmes et les enfants ne s'approchaient pas ; mais les indigènes qui avaient une barbe grise comme la mienne fraternisaient avec moi ; nous passâmes mutuellement la main sur nos barbes, je ne sais pas bien pourquoi, à moins que ce ne fût pour nous assurer qu'elles n'étaient pas attachées ; après cette petite formalité, nous fûmes bons amis.

Je les quitte bientôt et me rends à notre campement avec mes compagnons qui m'ont rejoint. Nous y restons plusieurs jours pour permettre à nos chameaux épuisés de reprendre des forces ; car nos existences dépendent de la possibilité pour eux de traverser le désert.

Nous tuons quelques oiseaux, ce qui nous permet de ménager nos provisions ; nous nous efforçons aussi de conserver le plus longtemps possible ce qui nous reste de farine et de thé.

Le 14, nous gagnons le camp des indigènes ; nous n'y trouvons plus personne. Notre intention est d'avancer de quatre-vingts à cent kilomètres à l'ouest et, si nous découvrons encore de l'eau pour faire boire nos chameaux, nous réunirons tout ce que nous aurons encore de forces pour gagner enfin la rivière Oakover.

4 NOVEMBRE 1873. — Nous commençons la traversée du désert qui nous sépare de la rivière Oakover. Que Dieu nous donne la force de l'achever ! Richard est très souffrant et je ne le suis pas moins. Les dunes sont plus fatigantes encore que d'habitude et nous ne pouvons pas aller aussi vite que nous le pensions. Pendant quelques heures, une éclipse de Lune nous plonge dans l'obscurité ; nous avançons cependant assez bien. Mais pourrai-je continuer le voyage ? J'en doute ; car je suis réduit, par la soif, la famine et la fatigue, à l'état de squelette et je suis si maigre, si

faible que je peux à peine me soulever
de terre et marcher quelques pas.

Pendant toute la journée, nous avons cru que Charley était perdu ; il était parti à pied depuis le matin et n'avait pas reparu à l'heure convenue. Nous ne pouvions retarder notre départ : le peu d'eau que nous avions ne nous le permettait pas ; d'un autre côté, abandonner Charley, c'était le condamner à périr. Après l'avoir attendu jusqu'à neuf heures du soir, il fallut partir. Nous avons fait environ douze ou treize kilomètres, quand, à notre immense joie, Charley nous rejoignit ! Le pauvre garçon, malgré les fatigues de la nuit précédente, avait fait plus de trente kilomètres à pied. Il avait rencontré un groupe d'indigènes assez nombreux et vu leur puits. Cette bonne nouvelle nous rendit des forces à tous. Il nous sembla que la main de la Providence était visible dans cette circonstance. Si nous avions avancé ou retardé notre départ de dix minutes, Charley ne nous aurait pas retrouvés et par suite tous les membres de l'expédition auraient très probablement péri de soif. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le campement d'indigènes indiqué par notre énergique et courageux compagnon.

J'étais si épuisé qu'il était évident que je n'aurais pu avancer plus longtemps avec aussi peu de nourriture et d'eau. Grâce soient rendues à Dieu qui nous a conduits là où je pouvais trouver ce qui nous était si nécessaire !

Le 12 novembre, je prends la résolution d'envoyer en avant Lewis, deux chameliers et Charley, avec les chameaux les plus vigoureux, afin qu'ils essayent d'atteindre le plus vite possible la rivière, dont ils nous rapporteront de l'eau, s'ils réussissent. Je resterai en arrière avec mon fils et un autre de nos compagnons ; nous avancerons autant que nous le pourrons avec nos bêtes harassées. Mais ce projet échoue ; les chameaux sont incapables de prendre une allure rapide et nous rattrapons presque immédiatement ceux que nous avons envoyés en avant.

Je n'ai plus d'espoir, car je ne peux plus me soutenir et je n'atteindrai pas la rivière. Je donne à Lewis mes instructions qui le justifieront, si je meurs, de m'avoir abandonné et je prends toutes les dispositions nécessaires pour assurer la conservation de mon journal et de mes cartes.

Nous n'avons plus que cinq chameaux et l'un d'eux est si faible qu'il ne peut porter une selle ; mais j'espère maintenant que nous pourrons atteindre l'Oakover. Le 15,

nous nous rendons au campement, où je trouve Charley mieux que je ne le supposais. Je crois qu'il survivra à ses blessures. Ce que les Australiens peuvent supporter en ce genre sans mourir est tout à fait extraordinaire.

11 NOVEMBRE 1873. — Je ne quitterai plus cet asile tant que je ne saurai pas à peu près à quelle distance nous sommes de la rivière. Je ne veux plus risquer de franchir des distances inconnues, car deux fois cet essai a failli nous faire périr. Je pensais, il y a quelques jours, que nous en avions fini avec les dunes. C'était une erreur, car nous en avons tout autour de nous autant que jamais.

Nous resterons sans doute ici plus d'une semaine. Lewis va partir à la recherche de la rivière ; il ne peut guère être revenu que dans cinq jours et quand il reviendra, il faudra donner deux jours de repos aux chameaux. Nous augmentons ainsi sans cesse la durée de notre voyage et de moment en moment l'inanition nous menace davantage. Nos aliments sont aussi détestables et en aussi petite quantité que possible. La chamelle dont nous nous nourrissons était très vieille, tout à fait desséchée, usée et sa chair ne peut nous fournir aucun aliment. Mais nous avons de l'eau en abondance, ce qui est une inestimable bénédiction et ôte relativement toute importance à nos autres privations.

19 NOVEMBRE 1873. — Mon fils est si faible qu'il peut à peine remuer. Nous n'avons plus à manger que pour une semaine et notre nourriture est telle que nous sommes à peine en état de nous tenir debout ; pour faire un travail quelconque, la force nous manquerait. Si je suis obligé de tuer encore un chameau, il faudra que l'un de nous aille à pied ; et qui de nous peut supporter cette fatigue ?

22 NOVEMBRE 1873. — Nous avons tué un milan qui a fait notre dîner. Nous n'avons de viande séchée que pour deux jours. Nous mangeons aussi de petits fruits qui croissent dans les alentours ; les graines qu'ils contiennent sont d'une amertume insupportable et il faut les retirer avec soin. (Il est fort heureux que nous les ayons retirées, car nous avons appris depuis que c'était très probablement du poison.)

Le 25, à cinq heures du soir, Lewis revient. Il a pu toucher les sources de l'Oakover ; elles sont plus éloignées que je ne le pensais, mais peut-être peut-on abréger le chemin en allant plus à l'ouest. Comme nous sommes tous réunis, nous tuons un nouveau chameau et faisons un large repas avec son cœur et son foie.

Le 1^{er} décembre, nous partons à dix heures du soir. Trois d'entre nous vont à pied.

Nous n'avancions donc que lentement ; les dunes et les plaines sont très fatigantes. Quand nous campons, les fourmis nous empêchent de dormir.

Le 4, je deviens si malade que je ne peux plus me tenir en selle sur le chameau et il faut que l'on m'attache étendu sur le dos. On s'imagine quels cahots j'endure quand l'animal gravit les pentes escarpées des dunes. À deux heures un quart du matin, nous sortons enfin de ces éternelles collines de sable, où nous avons été si longtemps ensevelis et nous atteignons une chaîne de hauteurs rocheuses.

Nous sommes hors du désert et nous rendons grâce de ne pas y avoir péri. Si nous pouvons nous procurer un peu de nourriture près de la rivière et sauver nos chameaux, nous n'aurons plus qu'à suivre doucement le cours de la rivière. Je ne peux décrire la joie que nous ressentons en apercevant de nouveau de l'eau courante. Les chameaux se comportent bravement et nous font faire trente-deux kilomètres en sept heures.

Mes compagnons tuent, non sans peine, quelques oiseaux qu'ils ont la bonté de m'offrir. Je vais mieux ; mais mon fils, qui est très faible, tombe et se fait une blessure grave à la jambe.

Le 6, nous voyons des arbres le long du ruisseau ! Combien la végétation paraît belle à nos regards si fatigués des aspects de la terrible région que nous venons de traverser !

Nous cherchons à prendre des poissons, mais nous ne réussissons pas. Un filet vaudrait pour nous son pesant d'or. Que les voyageurs en Australie n'oublient pas à l'avenir d'en emporter !

Depuis trois jours nous avons des aliments frais, mais nous n'en sommes pas plus forts. En fait, nous nous épuisons davantage de jour en jour. Sans farine, nous ne retrouverons jamais assez de forces pour marcher. Le mieux serait d'envoyer deux d'entre nous en avant jusqu'au premier établissement, d'où l'on nous rapporterait des aliments et une voiture.

La route est pénible, mais le pays est très beau ; j'ai vu peu de gorges aussi pittoresques ; le ruisseau roule des eaux d'une abondance surprenante.

Le 11, nous touchons l'Oakover, large et imposante rivière. Avec quel sentiment de reconnaissance nous nous mettons à l'abri du soleil sous les ombrages qui bordent

ses rives ! Après les mois que nous avons passés dans les redoutables collines de sable où nous avons été brûlés longtemps, que ces arbres nous paraissent splendides !

Le 13, Lewis et un Afghan partent avec les deux meilleurs chameaux ; je les envoie à l'établissement de MM. Harper et compagnie. J'ignore à quelle distance il se trouve ; je ne sais même pas s'il existe encore, mais c'est notre seule chance de salut.

29 DÉCEMBRE. — Lewis ne revient pas. Si l'établissement de pionnier sur lequel je compte a été abandonné, si Lewis est obligé d'aller jusqu'à Roebourne, près de la côte, il ne peut pas être de retour avant trois semaines et à moins que Dieu nous protège, nous ne pouvons pas vivre jusque-là avec les seules ressources si insuffisantes que nous réussissons à nous procurer. J'ai pourtant bien fait d'envoyer Lewis à la recherche de cet établissement. Si mon plan échoue, sa vie et celles des deux compagnons qu'il a emmenés auront du moins été sauvées.

À travers l'Australie, 1873

[87](#) Arbre de la famille des conifères.

[88](#) Herbe épineuse impropre à la consommation, même des chameaux.

[89](#) Jeune indigène australien.

[90](#) Langue de l'Inde dérivée du sanscrit.

[91](#) Port de la côte ouest de l'Australie.

Arpenteurs de la forêt vierge

Armand Reclus

Le Français Ferdinand de Lesseps, qui avait déjà relié la Méditerranée à la mer Rouge par le canal de Suez, songe à percer l'isthme de Panama pour créer un passage entre l'océan Pacifique et l'Atlantique. Mais, en 1880, il se trouve face à une forêt vierge et inexplorée. Une mission d'études, dirigée par Bonaparte Wyse (arrière-petit-neveu de Napoléon), va entreprendre les premiers travaux, malgré de nombreux obstacles...

Notre personnel se répartit entre les cinq pirogues qui nous porteront au point où s'ouvrira la trocha⁹². Nous avons treize travailleurs, dont cinq amenés par M. Lacharme : José, Pedro, Hipolyto, Mercedes, déjà trop vieux pour être de bien grande utilité, et Manuel, déjà malade et que nous voulions, que nous aurions dû laisser derrière nous : il a sans doute perdu pour toujours sa santé dans les fatigues de ce dernier voyage, ce rude travailleur, l'un des plus forts, l'un des plus doux que j'aie jamais vus. Il était rompu à la dure existence dans les bois ; bon chasseur, bon *trocheur*, il faisait des merveilles de charpentage avec son seul *machete*.

Nos autres engagés sont Pedro Soler, homme de confiance ; Nicolas et son *concertado* ou plutôt son esclave Solario, Mercedito, Domingo, toujours d'excellente humeur, Lisandro, qui a fait partie de l'exploration précédente, Feliz, pauvre métis indien, enfin mon fidèle Eugenio, mon serviteur de l'an dernier.

Jusqu'à la *quebrada*⁹³ Sucia, le cours du Tupisa et la physionomie de ses bords changent peu ; les eaux, encaissées par des berges à pic, découvrent le sol argileux sur une hauteur de deux à trois mètres ; au-dessus, les arbres de la forêt surplombent la rivière dont les méandres et les courbes sont très prononcés et dont le courant est faible : tout montre qu'elle parcourt une plaine à pente presque insensible. Mais bientôt la scène se modifie ; tantôt le Rio s'épanche en une large nappe, tantôt il

traverse quelque gorge étroite ; les roches des rives se succèdent exactement dans le même ordre que sur la moyenne Tuyra : après les argiles compactes viennent les terrains de transport formés de bancs de ces galets bleuâtres si redoutés des Indiens : ils croient que le contact seul en donne la fièvre ; enfin des schistes argileux et des grès. Cette première journée de travail est des plus agréables : on se baigne tout son content, on se dilate dans cette vivifiante atmosphère, on dévore... comme des explorateurs.

À l'heure du souper, Nicolas demande à M. Wyse si nous désirerions un rôti de *conejo* (mot à mot lapin), grand rongeur à la chair succulente. Sur la réponse affirmative de M. Wyse, il s'éloigne de quelques pas et, plaçant une feuille d'arbre entre ses lèvres, imite le cri « un jeune animal en danger ; à cet appel, toutes les femelles ayant des petits, les tigresses mêmes, dit-on, se hâtent toujours d'accourir vers l'endroit d'où vient le bruit. Cinq minutes après, nous entendons un coup de feu et Nicolas rapporte un superbe *conejo*. Cet exploit lui acquit le renom de grand chasseur ; et, dans la *trocha*, il sut en profiter pour s'en aller dormir à l'ombre, sous prétexte de se mettre à l'affût, au lieu de travailler comme ses camarades.

La vallée s'évase ; elle a dû être habitée et bien cultivée autrefois ; les rives du Rio sont couvertes d'arbres fruitiers dégénérés et d'une espèce de bananier très recherchée, mais déjà abâtardie. Des volatiles de toute sorte, troupiales, colombes grises avec le dessous des ailes rouges, nombreuses *pavas reales* (mot à mot poules royales) aux plumes mordorées, à la tête rouge, aux jambes brunes, plaquées par endroits d'un beau vernis cramoisi, abondent dans cette région où ils trouvent une nourriture variée. Au passage de nos pirogues, des volées d'oiseaux s'élèvent des arbustes qui bordent le Rio et, traversant celui-ci à grand bruit d'ailes, vont se perdre dans la forêt voisine. Sur les plages sableuses ou sur les bancs de vase, on distingue des traces multiples de tapirs, de sangliers, de pécaris. C'est la partie de l'État de Panama la plus riche en vie animale. Le Tupisa fourmille de caïmans, de poissons, de tortues dont nous recueillons les œufs. Malheureusement, nous aurons bientôt quitté ce pays de cocagne, où nous pourrions jeter comme inutiles la plupart de nos provisions de routes. Les *chorros*, les rapides commencent, encore faciles à remonter.

À midi, nous arrivons au Tiati. À son débouché dans le Tupisa, la vallée en est tellement plane qu'il n'y a pas de courant, quoique la saison des pluies finisse à

peine : les eaux sont noires, malodorantes, couvertes d'une croûte épaisse et verdâtre de lentilles d'eau, de poussière, de pollen de fleurs, soulevée çà et là par des souches flottant paresseusement ; le chenal n'est pas facile à suivre ; les arbres des bords envoient de puissantes branches horizontales qui se croisent à quelques pieds au-dessus de la surface du Rio. Celui-ci est assez profond à l'entrée, mais bientôt les fourrés se montrent et avec eux les amas de troncs échoués. À deux heures, une vraie palissade nous arrête courte. M. Wyse envoie des hommes en reconnaissance : ils reviennent bientôt : l'obstacle est d'une épaisseur formidable et à celui-ci en succèdent plusieurs autres dont le passage nécessiterait pour chacun une journée de travail. En conséquence, il donne l'ordre de haler les pirogues à terre et d'établir le campement. On construit un rancho²⁴ sous lequel nous plaçons les vivres, les vêtements, le matériel qui nous seraient inutiles d'ici à quelques jours ; toutes les semaines, le patron Fidedigno y portera de Yaviza provisions et correspondance et, d'après nos besoins, nous détacherons des hommes pour nous ravitailler à ce dépôt. Le soir, on pointe la carte et M. Wyse fixe la direction de la trocha par laquelle nous rejoindrons le piquet où se sont arrêtés nos travaux de l'année dernière.

Notre trouée du 9 croise trois fois le Tiatí, puis reste définitivement sur la rive gauche en s'enfonçant dans une région mamelonnée et dont les pentes souvent fort abruptes rendent difficile le portage du matériel. Le *charroi* de ce qui nous est absolument indispensable prend trois voyages et toute la troupe moins les trois trocheurs ; on avance avec une lenteur désespérante ; la contrée est infestée de serpents, nous en tuons trois dans le cours de la matinée.

Avec M. Lacharme je vais reconnaître le Tiatí pour voir si l'on pourrait suivre le Rio, mais il forme encore une suite de *pozos*, auges longues et profondes, alternant avec des palissades. À chaque instant, nous sommes forcés de rebrousser chemin et de quitter la rivière de peur de nous enliser. À nuit noire seulement nous regagnons le gîte.

Dans cette équipée, José nous a été d'un grand secours ; sa force est herculéenne et il possède au suprême degré cet instinct incompréhensible des Indiens et de leurs métis ; après mille et mille détours et, quels que soient les accidents du terrain, il sait à quelle distance il se trouve du point de départ et la direction exacte à suivre pour y retourner.

Le lendemain, on franchit des collines assez élevées : la végétation n'a rien de bien fort, de bien brillant sur les hauteurs ; dans les vallons elle est d'une richesse incomparable. Le travail est très lent sur ce terrain fourré de bambous-lianes poussant en touffes serrées. Notre étape se termine dans un bas-fond boueux auprès d'une quebrada desséchée, qui ne nous donne à boire qu'une eau sale, putréfiée par un ami de feuilles en décomposition. Un figuier-banien fort curieux ombrage notre bivouac ; il entoure de deux hélices enroulées en sens inverse le tronc du grand *figuier*²⁵ qui lui sert de pivot et, tout autour, ses branches ou plutôt ses racines adventives retombent en fortes colonnes auxquelles on suspend nos hamacs.

« Au lit », on tâche de se distraire quelque peu des atroces démangeaisons causées par les « coloradillos ».

MM. Wyse et Verbrugghe partent ce matin. Après leur avoir encore une fois serré la main au bord de la crique à laquelle restera le nom de quebrada des Adieux, je deviens le chef de l'exploration.

Le 14 janvier, à onze heures, nous retrouvons la trocha de l'année dernière ; elle est complètement bouchée ; la rancheria (campement) subsiste encore et après en avoir délogé une famille de *manapas*, le serpent le plus venimeux du Darién, on y place les instruments, vivres et objets les moins nécessaires.

Le Rio devient tout à fait torrentueux, coupé de rapides écumants, encaissé par des berges de pierre nue.

Notre personnel va mal : José est malade, Feliz tremble de la fièvre, Nicolas dit souffrir beaucoup. C'est à la mauvaise qualité de la viande prise à peine desséchée à Panama que j'attribue le fâcheux état de nos engagés. Pour comble de malheur, Pedro Garcia a brisé un flacon d'acide phénique en chargeant la boîte aux remèdes ; le liquide s'est répandu sur son dos et ses jambes ; ses plaies sont à vif. Quant à Manuel, il est beaucoup plus mal qu'à notre départ de Yaviza. Mercedito et Pedro Soler sont partis avec M. Wyse, qui n'a pas eu encore le temps de nous envoyer du renfort ; il ne nous reste donc que six hommes valides pour le portage du matériel destiné à quatorze : nos étapes ne seront pas longues.

Le Tiati forme maintenant une cluse, escalier de gradins quelques-uns ayant jusqu'à trois mètres de hauteur : les blocs qui encombrant le lit sont à peine ébarbés ; les roches primitives dont ils ont fait partie ne sauraient être loin.

Nicolas, que je me décide à renvoyer, emmène malheureusement avec lui un de nos meilleurs porteurs, son *concertado* Solario. José et Feliz restent au camp avec une fièvre terrible. Pedro Garcia, encore invalide, leur sert d'infirmier.

Lisandro ne tarde pas à s'ajouter à la liste de nos malades ; il ne nous reste plus que quatre hommes valides, tous employés au transport des bagages ; pour comble de guignon, Domingo se foule le pied. Heureusement, dans l'après-midi du 19, arrive le renfort promis par M. Wyse. M. Pouydesseau⁹⁶ nous amène la petite escouade : il a eu dans la journée un nouvel accès de fièvre et je suis fort ennuyé de le voir nous rallier dans cet état. Ses quatre compagnons sont Pedro Soler, Juanito, très bon sujet, Mercedito et Pancho, celui-ci valant moins que rien.

Aussi M. Lacharme travaille presque seul ; la route qu'il trace est maintenant assez près du Tiatí qui gronde dans la profondeur. La forêt si vivante de la vallée inférieure est ici morne et silencieuse ; à peine si l'on entend quelques cigales et de petits crapauds ; le sous-bois est beaucoup moins épais et les arbres de haute futaie se font rares, mais les palmiers et les fougères arborescentes se montrent en grande quantité. La température de la journée est presque fraîche, les nuits sont froides. Le vent du nord qui, dans cette saison, règne sur l'Atlantique, descend la gorge où est établi notre camp et les légers frémissements de la feuillée se mêlent au murmure joyeux de notre Rio.

Peu de temps après, le plus dur est passé : M. Sosa va mieux ; les autres malades sont moins faibles, on peut enfin fermer l'hôpital et continuer l'exploration. José est très amaigri ; les brûlures de Pedro Garcia sont fermées sans être guéries ; il a des abcès. Manuel, comme toujours, est extraordinaire ; malgré sa hideuse plaie, il est prêt le premier, prend la plus lourde charge, marche en tête dans les pas difficiles ; gai, content, il se déclare toujours un peu mieux.

Les quatre hommes envoyés au port Tiatí arrivent avec une bonne charge de provisions de toute espèce et, chose non moins bien accueillie, le courrier de France. L'absence de mon Eugenio continue à se faire sentir à la cuisine : nous ne vivons plus que de riz et de conserves de pommes de terre. Le soir, nous renonçons au hamac dans lequel le froid commençait à nous gagner et nous nous installons à terre sous le *toldo*⁹⁷ ; au moins peut-on s'y tourner, s'y retourner, dormir sur le côté, écrire à son aise sans crainte de ces affreuses *chitras*, moustiques imperceptibles qui

tombent sur vous sans que le moindre bourdonnement trahisse leur approche et dont les hordes infestent l'emplacement du bivouac. En nettoyant le sol, nos hommes tuent un serpent à tête fort petite ; le cou et la queue sont minces comme un fil ; le corps, pas plus gros qu'un jonc, est admirablement cuirassé de plaques blanches et brunes imbriquées ; il dormait si profondément que rien, pas même le coup de grâce, ne put le faire bouger. M. Sosa va mieux, mais Mercedito et Pancho, éreintés par ces fatigues au-dessus de leurs forces, parlent déjà de s'en aller.

M. Lacharme et ses quatre fidèles monterianos⁹⁸ se rendent sur un éperon bien dégagé où ils pratiqueront une clairière qui nous permettra d'examiner le pays. De ce haut observatoire, la vue n'est point encourageante ; une gorge assez large, mais plus élevée que le point où nous sommes nous sépare du Tupisa ; dans l'est et dans le sud, on aperçoit des montagnes singulièrement abruptes. La forêt couvre tout de son uniforme manteau ; pas une plaque de terrain n'en interrompt la monotonie. La majesté de la scène grandit encore sous le sentiment de solitude qui nous oppresse ; ce vaste désert de verdure me semble l'asile du mystère et presque de la terreur.

Au sommet de la colline, on construit un petit *rancho*, où l'on dépose encore une partie des vivres et du matériel ; nous ne voulons garder que pour trois semaines de provisions réduites au strict nécessaire, encore comptons-nous sur les fusils de Pedro Soler et de José. La route suit maintenant une crête qui, en certains endroits, n'a pas quatre mètres de largeur. À droite et à gauche, des escarpements descendent à une quarantaine de mètres ; la trocha longe ensuite un éperon aux parois anfractueuses ; un coup de vent a renversé les arbres du sommet et les a fait glisser jusqu'à la base : c'est un enchevêtrement formidable de troncs, de racines, de rameaux à moitié décomposés, un *mau pas*, *mal paso*, des plus réussis, et nous en trouverons d'autres. Il faut, à la force du poignet, se haler par-dessus de branche en branche ; par bonheur, cette estacade se termine au bout de cent cinquante mètres ; sans cela, il aurait fallu changer la direction de la trouée. Les opérateurs seuls suivent cette route quasi aérienne ; au-dessous, les porteurs s'ouvrent une pka⁹⁹ qui leur permet de passer plus facilement. Les conditions du terrain seront tout aussi défavorables pendant plusieurs jours. Jusqu'à ce que nous rencontrions le Tupisa, nous resterons sur des flancs de montagnes hachées aux pentes presque à pic, sillonnés de ravines et de couloirs d'eaux sauvages très rapprochés les uns des autres ; à chaque instant la trocha monte pour redescendre aussitôt.

La préparation des repas est toujours le moment difficile : pour s'éviter l'ennui de le faire cuire, nos gens prétendent que la viande *leur donne mal au ventre* ; je tiens bon et le dîner à point, chacun oublie son réquisitoire. Le soir, nous campons sur un petit plateau au pied duquel passe un Rio assez abondant : j'y fais connaissance avec des insectes nouveaux pour moi : des puces grosses comme des cloportes, mais qui ne piquent pas l'homme et des fourmis *monteadores*. Une bande de celles-ci se porte sur le bivouac, mais il suffit de les asperger largement pour qu'elles abandonnent la route de notre cantine. Quand ces maraudeurs voyagent en grand nombre, toutes les bestioles s'empressent de détalier ; on entend de tous côtés, à travers les feuilles mortes, le bruissement de ces fugitifs qui s'éloignent en grande hâte de cette phalange hérissée de mandibules. En un instant le terrain est débarrassé de toutes les *plagas*¹⁰⁰ possibles : garapates, niguas, moustiques ; on dirait un tapis brunâtre et vivant qui se meut et s'agite tout en restant adhérent au sol dont il dessine les moindres accidents. Les *cazadores*¹⁰¹ sont autrement désagréables. Leurs noires légions couvrent jusqu'à cent pieds carrés de terrain ; elles ne connaissent ni obstacles ni ennemis ; où elles ont passé, il ne reste plus rien : de tout animal au-dessous de la taille d'un rat, il ne faut que cinq minutes pour faire un squelette admirablement nettoyé ; une couvée de poussins n'a pas le temps de s'enfuir, les chiens et les porcs se sauvent éperdus. Quand elles s'approchent d'une maison, il faut leur céder la place ; par les fentes des portes, des fenêtres, des murs, par les interstices des toits, elles envahissent le logis, elles pénètrent partout ; bienheureux si l'on peut, à la hâte, sauver les victuailles ; par contre, une ou deux heures après, on retrouve la case absolument purgée de toutes les vermines qui l'infestaient. Une visite de cazadores est le meilleur des balayages.

De tous côtés, les singes hurleurs faisaient retentir leurs cris ; de temps à autre, on entendait l'appel plus doux des *caritas* blanches. Ces petits singes adorent le miel et tout autant les larves d'abeilles, mais n'ont pas encore trouvé de procédé pour se mettre à l'abri des piqûres. Ils se contentent de hérissier leur poil et de manger à même sans grand souci des dards des hyménoptères acharnés à défendre leur bien ; parfois, d'une main leste, ils en écrasent une douzaine. Ils reviennent de cette chasse enflés comme des outres. Ces singes s'attaquent aussi aux iguanes ou plutôt à leur queue. Sans faire le moindre bruit et se dissimulant derrière de grosses branches, le carita s'approche doucement du saurien. À peine celui-ci l'aperçoit-il qu'il grimpe au haut de l'arbre ; arrivé au faite, il n'a d'autre ressource que de se laisser tomber

dans l'eau ou sur des lianes ; mais avant le saut périlleux, mon singe l'a déjà rejoint et, se fixant solidement à une branche par sa queue prenante, il saisit de ses quatre mains l'objet de sa gourmande convoitise ; l'iguane et son agresseur, l'un portant l'autre, ne tardent pas à dégringoler ; le saurien se débat, sa queue se rompt et le voleur escalade joyeusement son arbre en croquant ce tronçon encore pétillant. Pour piller les champs de cannes à sucre ou de maïs, ils se réunissent par bandes : non contents de s'emplir le ventre et de se bourrer les abajoues, ils se chargent encore d'une demi-douzaine de cabochons qu'ils emportent sur leurs épaules en marchant debout. Ils placent des sentinelles en vedette et malheur à elles si les singes ont été surpris : elles sont assommées sans miséricorde.

Tout malins que sont les caritas, ils ne savent pas éventer un piège bien peu compliqué pourtant : ces voleurs effrontés ne manquent point de visiter les *ranchos* et de faire main basse sur tout ce qu'ils y trouvent ; ils ne touchent d'abord qu'à ce qui est déposé dans les *totumas*¹⁰² ; plus hardis, ils mettent ensuite la patte dans les calebasses. Dès qu'ils en ont pris l'habitude, on perce dans un de ces ustensiles un trou juste assez grand pour que la main du singe puisse y entrer vide, et on place au fond un jeune épi de maïs ou quelque fruit non pulpeux ; on quitte la pièce, et le carita d'accourir : il guettait du haut de sa branche ; introduisant sa patte dans l'ouverture, il saisit l'objet qui le tente, mais son poing une fois fermé est trop gros pour sortir ; le larron n'a pas l'idée de lâcher sa proie, et comme la calabasse est fixée au mur, notre *mono*¹⁰³ reste prisonnier jusqu'à ce que le maître de la case ait besoin de son rôti.

Des milliers de cocouyous, attirés par notre feu, voltigent autour du campement ; nous passons des heures entières à suivre les courbes lumineuses qu'ils tracent dans l'air ; plusieurs se posent sans crainte tout près de nous. M'emparant de quelques-uns, je me diverts à lire à cette splendide lueur ; il suffit de placer l'insecte à quelques pouces au-dessus des lignes pour déchiffrer l'écriture la plus serrée. Les cocouyous appartiennent à la famille des élatéridés ; plus gracieux et plus effilés que nos taupins, qui sont pourtant les coléoptères les plus élégants de forme que nous possédions en Europe, quelques-uns mesurent jusqu'à cinq centimètres de longueur. Sur la partie supérieure du thorax, ils ont deux taches rondes dont la couleur jaunâtre tranche avec le reste du corps, brun marron foncé. La nuit, ces deux ocelles prennent, à la volonté de l'insecte, un éclat phosphorescent blanc verdâtre très doux.

En même temps, tout le dessous de l'abdomen s'allume de feux rouge si vif, que l'on peut apercevoir le cocouyou à plusieurs dizaines de mètres. Quand on les pose sur le dos, ils relèvent leur corselet, se détendent brusquement et, faisant entendre un petit bruit sec et bref, ils sautent à plus d'un mètre de hauteur, ouvrent leurs élytres, déploient leurs ailes et les voilà bien loin. Je m'amuse à en introduire sous mon *toldo* ; ces infortunés volent à droite, à gauche, partout, se cherchant une issue ; ma chambre de gaze en est toute illuminée ; désespérés de leurs vains efforts, ils laissent leur fanal pâlir, puis s'éteindre et furètent ça et là dans les ténèbres ; tout d'un coup, presque en même temps, les flambeaux se rallument, les courses aériennes recommencent : on dirait les brillantes trajectoires d'une étoile filante ; mais l'envie de dormir me prend et je soulève un coin de la moustiquaire pour les rendre à la liberté.

Les jeunes filles de l'Amérique centrale se font des colliers de ces vivantes pierreries ; même dans une chambre bien éclairée, l'étincellement n'en est pas effacé ; on les conserve longtemps en les enfermant dans des entre-nœuds de canne à sucre fendus par le milieu et où les cocouyous se nourrissent à loisir des murs de leur prison.

Nous poussons rondement la trocha pour rattraper le temps perdu à l'hôpital. La contrée est encore plus mauvaise que celle de l'année dernière. Ce ne sont que ravines, précipices, gorges profondes, « mal pasos » sur « mal pasos ». Au vrai, c'est une suite de mauvais pas : le portage nous prend le meilleur de nos journées.

Par contre le pays redevient fort giboyeux ; à chaque instant on entend les hurlements des singes ; les pavots¹⁰⁴ de toutes espèces (hoccos) et les dindons sauvages pullulent. Grâce à José et à Pedro Soler, notre table est toujours abondamment fournie ; de temps en temps ils nous régalent avec quelque corcovado. C'est une très grande caille au plumage analogue à celui de la perdrix, mais plus foncé. Soir et matin, vers six heures, ce qui lui a valu le nom de *reloj del pobre* (horloge du pauvre), il lance cinq ou six notes claires et retentissantes, parfaitement rythmées ; ce cri, traduit par les indigènes de bien des façons différentes, explique la variété des appellations de cet oiseau. Les corcovados abondent dans le Darién ; les couvées en sont fortes nombreuses ; sans cela la race disparaîtrait bientôt, car, pour leur malheur, ces cailles sont un manger des plus fins. Tous les carnivores font une chasse assidue à ce gibier sans défense aucune ; son vol est faible, il perche tout au plus à un ou deux pieds de terre, fait son nid sur le sol,

vit en société et se plaît à entendre sa voix. Un jour Soler me rapporta un petit poussin de corcovado vivant, tout ce que l'on peut imaginer de plus joli et de plus mignon, à peine sorti de l'œuf ; ce petit courait et sautait fort bien.

Le 2 se passe à trocher à travers une région difficile ; on croise une grande *quebrada* encombrée d'énormes blocs de porphyre rouge et l'on ne peut établir le campement que fort tard : en arrivant au bivouac, j'ai un instant de saisissement terrible : aux lueurs verdâtres du crépuscule filtrant à travers la feuillée, j'aperçois un pendu se balançant à une branche basse ; je m'approche éperdu : c'est un grand singe, abattu par nos gens et qu'on se prépare à boucaner au-dessus d'une *barbacoa* (treillage de bambou sous lequel on allume du feu). M. Sosa, le lendemain, s'amuse à en faire une photographie. Les hommes, éreintés, ne se cuisent qu'un souper trop sommaire après les grandes fatigues du jour. Pedro Garcia et Manuel sont à bout de forces : ce dernier me préoccupe ; ses plaies deviennent, sans exagération, épouvantables.

Pedro Soler, en appelant le gibier suivant le procédé que nous avait appris Nicolas, voit tout à coup un jaguar s'avancer de son côté ; il le vise ; par bonheur peut-être, son fusil rate et l'animal s'éloigne sans s'occuper autrement du chasseur. L'émotion que cause à Pedro cette rencontre inopinée est telle qu'il rallie notre troupe et, jetant son arme, il aide ses camarades au transport des bagages ; le soir et par la suite, il mange peu ou point, reste à l'écart, sombre, silencieux et ne parle plus de ses hauts faits ; je crains de le voir tomber malade.

En fait de grands félins, je n'ai entendu parler au Darién que du jaguar tacheté (*felis onça*) et du jaguar ou lion noir (*Jelis nigra*). Somme toute, ces carnivores paraissent peu dangereux ; ils évitent l'homme, s'écartent avec soin des campements et fuient dès qu'on approche : bien différents de nos loups en Europe, ils ne tiennent aucune place dans les légendes du pays. Personne ici ne sachant préparer leur dépouille, on ne les chasse que de loin en loin et par simple amusement. Leur gîte une fois découvert, presque toujours quelque figuieron décrépît, on s'y rend au milieu du jour, l'heure où l'on est sûr de trouver le jaguar *chez lui*. Les hommes sont munis d'une bonne provision de pieux très longs et bien pointus ; on les fiche à loisir en terre, assez près de l'animal pour qu'il ne puisse bondir par-dessus ; on forme de la sorte une espèce de clôture entrelacée de lianes extrêmement souples et solides. Chose extraordinaire, le tigre, pendant tout ce temps, se pelotonne sur lui-même, se tord, se roule, pousse des miaulements rauques, mais n'ose fuir de sa tanière. Ces

préparations terminées sans qu'on ait couru le moindre risque, il n'y a plus qu'à tuer la bête à coups de lance ou à coups de fusil. Cette façon d'occire le jaguar paraît singulièrement incroyable ; mais M. Lacharme assure l'avoir pratiquée lui-même et José, Antonio, Manuel ont souvent participé à ce divertissement. José, un jour, pendant qu'on cernait un jaguar blotti dans le creux d'une souche vermoïdue, aperçut un trou juste au-dessus du tigre : la folle idée le prit de sauter sur l'arbre et, confiant dans sa force herculéenne, d'enfoncer sa lance par cet orifice ; il espérait tuer l'animal sur le coup ; mais du tronc il ne restait que l'écorce : celle-ci ne put supporter le poids de notre homme ; il tomba à cheval sur le tigre au moment où celui-ci, ayant senti la blessure du fer, s'élançait hors de sa retraite ; il se releva tout étourdi, mâchuré, contusionné, déchiré, tandis que le jaguar allait mourir plus loin, le tronçon d'arme dans le corps. Dans la presque île de Malacca, une chasse analogue réussit avec le vrai tigre royal, autrement redoutable. Un cercle de rabatteurs, la pique en avant, se forme autour du félin, qui, hurlant, effaré, le laisse fermer sur lui et on le tue sans qu'il fasse le moindre effort pour rompre cette barrière humaine.

Exploration aux Isthmes de Panama et de Darién (1877)

Tour du Monde, 1880.

[92](#) Trouée pratiquée dans la forêt vierge par des indigènes spécialistes, les *trocheurs*, qui utilisent le *machete*, long sabre pour couper les lianes et abattre les branches.

[93](#) Sorte de grande mare stagnante.

[94](#) Abri.

[95](#) Figuier sauvage.

[96](#) Chef-adjoint de l'expédition.

[97](#) Moustiquaire.

[98](#) Bûcherons et chasseurs.

[99](#) Petit passage, sentier.

[100](#) Vermine.

[101](#) Grosses fourmis errantes.

[102](#) Paniers.

[103](#) Singe.

[104](#) Volailles sauvages.

Chasses au gros gibier

Aloysius Horn

Alfred Aloysius «Trader» Horn était commerçant d'ivoire en Afrique centrale, métier qu'il exerce depuis ses vingt-et-un ans. Il a écrit un livre, Trader Horn, « Aventures étonnantes d'un jeune homme dans l'Afrique équatoriale du XIX^e siècle », détaillant ses voyages dans les jungles regorgeant de buffles, de gorilles, de léopards mangeurs d'hommes, de serpents et de tout autre animal qu'il capturait pour en faire don aux zoos européens. Le livre documente également ses efforts pour libérer des esclaves, rencontrer le fondateur de Rhodesia, Cecil Rhodes, et libérer une princesse de la captivité.

Il avait tué une jeune esclave tout près d'un fourré de roseaux. Elle était allée puiser unealebasse d'eau fraîche à une source claire qui se trouvait au milieu du fourré. Ce léopard faisait, chaque année, une randonnée au bord de la mer et causait la mort de beaucoup de femmes et de chiens, il les attaquait toujours près des sources lorsqu'on y allait quérir l'eau. Chose étrange, la plupart des êtres humains tués par les léopards sont des femmes.

Me levant à l'aube, je trouvai une foule mêlée, esclave et salinier¹⁰⁵, armé pour la plupart de fusils et de sagaies, qui se réjouissaient à boire le vin de palme. Renchoro¹⁰⁶ et moi étions accompagnés d'un esclave armé d'une longue et formidable sagaie, il avait vu le léopard juste comme celui-ci venait de tuer la jeune esclave et connaissait exactement, ainsi qu'il fut prouvé peu après, les ruses et habitudes du mangeur d'hommes. Le reste de la troupe, accompagné de cinq chiens, formèrent cercle autour du fourré de roseaux et bientôt la chasse commença. L'esclave prit position, ainsi que Renchoro, à 150 mètres environ d'un vieil arbre desséché qui se trouvait à une vingtaine de mètres sur notre droite. Là nous restâmes couchés, nous tenant en bordure de l'herbe longue et rêche vers laquelle la bête se dirigeait toujours lorsqu'elle était pourchassée hors du fourré de roseaux. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre avant que l'esclave aux yeux perçants nous

indiquât un tertre ou monticule à environ

800 mètres de distance sur lequel le léopard se tenait entre nous et les rabatteurs. Il disparut à l'approche des hommes à sagaies hurlants et des chiens. J'aurais pu abattre la bête, à 800 mètres, mais je craignis de manquer le but et de tuer un des rabatteurs. Lorsque je l'aperçus à nouveau, il bondissait sur le vieil arbre desséché près de nous. Son mouvement fut exécuté si rapidement que je n'eus pas le temps de mettre en joue. L'instant d'après, je le visai comme il dressait la tête pour apercevoir les chiens aboyant, tout proches maintenant de nous. La balle le frappa juste à la jointure de l'épine dorsale et de la tête. Mon boy tira alors bas dans l'échiné et l'esclave, se précipitant en avant, jeta sa sagaie dans le corps de l'animal. Je lui demandai pourquoi il avait fait cela et il m'assura en riant que le léopard, en particulier celui qui est mangeur d'hommes, s'entend fort bien à faire le mort. Comme il pendait inerte à la fourche de l'arbre, il me paraissait suffisamment mort, mais j'eus la prudence de ne point m'approcher du monstre que les natifs déclarèrent être l'un des plus grands qu'ils eussent jamais vus. Alors eut lieu une scène des plus amusantes. Comme ils l'enlevaient de l'arbre, une ronde se forma autour de l'animal, quelques-uns brandissaient leurs sagaies en dansant et appelaient en témoignage les esprits de ceux qu'ils avaient vengés ; puis on alla en procession vers notre camp, au bord de la mer, adressant au monstre de plaisantes insultes telles que celles-ci : *Nous espérons, léopard, que tu es heureux de ta visite à notre camp, nous te souhaitons la bienvenue... Tu parais être tombé amoureux de nos femmes, tu as bon goût, mais maintenant, mon vieux, nous allons voir si ta viande est bonne !*

Le léopard se tenait entre nous et les rabatteurs ! Il disparut à l'approche des hommes à sagaies hurlants et des chiens. J'aurais pu servir à la réception du chef, qui était toujours accompagné de deux grandes pirogues de guerre et d'une nombreuse suite de parenté. L'autre moitié et moi-même devions chasser les léopards grimpeurs. Nous emmenions les cinq chiens avec nous. Les chasseurs de gibier choisirent le côté nord de l'île, tandis que moi et ma troupe prenions la partie sud. Les rabatteurs et les chiens se tenaient loin derrière nous de façon à éviter les accidents.

De petits chamois et autres animaux fuyaient devant les rabatteurs, les léopards prenaient refuge dans les vieux arbres. Ils sont excessivement intelligents ces léopards grimpeurs et difficiles à trouver et à chasser. Le soleil baissait et nos efforts restaient

sans récompense. Les rabatteurs décidèrent d'essayer la brousse le long du bord de la mer. Ils n'avaient guère avancé encore, lorsque du fourré jaillit un beau léopard sombre presque deux fois gros comme celui tiré précédemment par mon boy. J'aurais pu le tuer alors qu'il filait à 200 mètres de l'endroit où j'étais posté. Il s'élança sur un vieil arbre et, fouettant de la queue de côté et d'autre, il attendit tranquillement les chiens. L'un de nos cinq chiens, limier¹⁰⁷ mâtiné d'espagnol, découvrit bientôt le léopard dans l'arbre. Leurs nez pointant vers lui, ils jappaient sauvagement. C'était ce que je voulais voir, un combat, cinq chiens contre un léopard !

Les yeux étincelants et la queue furieuse, le léopard se ramassa sur lui-même et, bondissant à terre, s'élança d'un chien à l'autre, puis, de nouveau, sur l'arbre où je tirai sur lui. Il avait fait d'affreuses morsures aux chiens ; l'un d'eux mourut bientôt après, il perdait son sang par des blessures près du cou, profondes et faites comme à coups de couteau. Les autres avaient le dos et le corps tailladé. Les mouvements de la bête avaient été si rapides qu'on ne pouvait comprendre comment si grand dommage pût être fait en si peu de temps. Par rapport à sa taille, c'est le plus dangereux animal que le monde possède, il est capable de vous tuer un homme aussi vite qu'il le fait d'un chien ! Ses griffes sont ses armes les meilleures et mes chasseurs m'assurèrent qu'une fois qu'il a sauté sur vous, vos chances de vie sont bien précaires. Fixant ses crocs dans votre chair, il suce le sang et, en même temps, vous laboure rapidement de ses griffes arrière, on est bientôt déchiré à mort.

Comme j'avais fait tous mes préparatifs de retour par l'Ogooué, je partis le lendemain matin avant l'aube, à la lumière de la lune. Ma pirogue, de grandes dimensions, avait été construite aussi bien pour la navigation maritime que fluviale. Le vent soufflant en demi-bourrasque, je décidai de remonter la rivière à la voile et de donner du repos à mes hommes. Je possédais un bon jeu de voiles dont l'une était particulièrement grande, et comme le vent et la marée nous poussaient, nous remontâmes la rivière en un temps record, atterrissant à Angola peu après midi. Nous avons donc marché à formidable allure. Nous remîmes à la voile à Angola vers trois heures ce soir-là. J'expédiai de là quatre hommes par les terres, *via* lac Azingo, porteur de mon courrier.

Après avoir expédié mes affaires courantes, je partis de bonne heure et comme le vent tenait bien, j'eus bientôt remonté la rivière, usant de la pagaie comme de la

voile. Je dépassai les villages rapidement, les uns après les autres et arrivai à l'entrée de la crique menant à Eliwa Mpoloor où nous possédions de nombreux trafiquants de l'ivoire et de l'ébène. Les chasses sont importantes autour de ce grand lac. J'aperçus un animal, ressemblant au léopard, qui se nourrissait près de la rive ; son pelage jaune clair était tacheté de noir. Je tirai sur lui et nous éclatâmes de rire, car la bête que nous pensions être un léopard avait des sabots comme un cheval et deux petites touffes hautes de quelques pouces à la place de cornes. Les indigènes lui donnèrent un nom, mais je l'ai oublié. J'envoyai la peau en Angleterre, à une de mes sœurs, qui en fut très contente.

Il y a une grande variété d'oiseaux à Eliwa Mpoloor et je tirai quelques beaux spécimens de grues couronnées, à huppe ou crête fort haute. J'expédiai les plumes en Angleterre et elles furent estimées de tout premier ordre. Une firme de Londres me demanda de l'en approvisionner contre une bonne quantité de livres sterling l'once¹⁰⁸, mais je déclinai l'offre et ne tuai plus ensuite que les oiseaux dont j'avais besoin comme présents pour mes amis du Lancashire qui les prisait hautement. Je restai deux jours à Eliwa Mpoloor et le second jour je chassai le gorille. J'arrivai à tuer une grande femelle, une sur trois que nous rencontrâmes dans le bocage. La bête était assise paisiblement contre le tronc d'un vieil arbre et jouait avec quelque chose auprès d'elle. Elle ne se trouvait qu'à 200 mètres de distance lorsque je tirai. Elle tomba en avant, morte, la balle lui avait traversé la tête, d'une tempe à l'autre. En approchant, nous trouvâmes un bébé gorille qui s'était mis aux mamelles aussitôt que sa mère avait été à terre. J'eus grand chagrin à cette vue et pris la résolution de ne jamais tirer aucun de ces animaux lorsqu'ils sont accompagnés de leurs petits ; cela ressemble trop à un assassinat.

J'envoyai le petit à l'un de mes amis, il vécut environ six mois et semblait tout satisfait et heureux de sa nouvelle demeure, mais comme presque tous les jeunes gorilles en captivité, il mourut d'une maladie d'estomac.

L'eau des lacs est merveilleusement pure, si pure qu'en bien des endroits on peut voir clairement le fond. Ces lacs sont réunis par des marécages et il serait possible, en les suivant, d'aller du lac Eninga au pays habité par les Cammas noirs. Quand on voit, autour de ces lacs, le reflet limpide des villages, pirogues, arbres et plantations,

on a l'impression de flotter au milieu de l'air. L'effet est saisissant. À cause de l'étroitesse des entrées, aucun chenal ne permet aux gros steamers ou bateaux de pénétrer dans ces lacs. Les roches submergées les rendent dangereux par endroits, cependant il me fut possible de me servir de voiles et d'user peu de la pagaie. Ces lagunes qui s'étendent à l'est et à l'ouest à plusieurs milles sont bordées de grands bouquets d'arbres fort élevés, d'une belle diversité d'essences, qui portent un dôme de feuillage aux teintes variées. Des papillons multicolores voltigent à l'entour et des perroquets de différentes espèces y font leur demeure. Le plus joli parmi eux est le kiombo, il est vert et orné d'une huppe magnifique. En captivité il devient un merveilleux parleur, mais n'est pas si robuste que le *Pretty Poil* de la Côte Est, qui peut vivre presque en tous climats. On trouve là une admirable variété de faune et de flore qui défie toute description, un zoo en liberté habite ces pays.

Les peuples qui vivent près de ces lacs sont les Galwas ou Eningas qui récoltent le caoutchouc dans les terres intérieures du Sud. Quant à l'ébène, on le trouve tout proche en abondance.

Je trouvai le trafic en excellent état ; presque tous les postes de commerce avaient besoin de stocks nouveaux, la plupart d'entre eux étaient même capables de payer ce qu'ils devaient avec leurs stocks d'ivoire, d'ébène, de caoutchouc, etc., sans parler d'une assez considérable quantité d'écailles de tortues qu'ils avaient à leur disposition.

Je quittai le grand lac avant l'aube et peu après le lever du soleil, j'arrivai au fleuve Ogooué dont les eaux me parurent fort basses. Comme nous dépassions les grands bancs de sable, d'énormes crocodiles se laissèrent glisser dans l'eau. Ils étaient restés étendus sur la berge, mâchoire ouverte, pendant que les oiseaux Ticks picoraient les insectes qui garnissent leurs dents. Il y avait nombre d'hippos¹⁰⁹. Les oiseaux aquatiques, hérons à aigrettes et une multitude d'autres, se nourrissaient du poisson qui monte de la mer, annuellement, au temps du frai. Les crocodiles atteignent une taille formidable, j'en ai mesuré plusieurs et l'un d'eux particulièrement qu'on pouvait voir souvent sur le long banc de sable près d'Adimanango. De la trace, sur le sable, du bout de sa queue à l'extrémité de sa mâchoire, il mesurait facilement plus de 33 pieds¹¹⁰, sa couleur variait du vert olive au vert foncé de la boue, ses maxillaires crochus lui permettaient de maintenir fortement l'animal sur lequel il les avait une fois fermés.

Personne ne le tracassait jamais et je suis passé souvent près de lui, à une distance de moins de dix pieds. Il descendait alors tranquillement au bord de l'eau et se laissait glisser dans la rivière avec indifférence. Sa peau était tachetée de mouchetures d'un brun foncé.

Je dormis d'un bon et profond sommeil sur le banc de sable ce soir-là. Ces bancs en pleine rivière sont toujours les plus agréables des terrains de campement, car généralement une brise fraîche souffle sur les sables après le coucher du soleil et rend l'air de la nuit délicieusement tiède et rafraîchissant. Une baignade dans la rivière ou le lac, chaque matin, nous mettait en forme pour le déjeuner que nous prenions toujours de bonne heure. Je donnais ensuite un petit verre de rhum à chacun de mes hommes de pirogue, j'en prenais une gorgée moi-même et me sentais après cela en parfaite disposition.

Comme nous sortions de la grande rivière, nous stoppâmes subitement, les conversations cessèrent, je saisis mon fusil et Renchoro fit de même. Le chenal gauche avait à peu près un quart de mille de largeur, et, au bord du banc de sable, marchant paisiblement, un formidable éléphant mâle se dirigeait tout droit vers notre côté de la rivière. C'était un des plus grands que j'aie jamais tirés. La peau pendait, lâche, autour de ses flancs et de ses jambes, ce qui faisait penser à un manteau couleur de boue. Sa tête massive, qu'il balançait, portait de grands et splendides ivoires noirs, tandis que ses larges oreilles s'agitaient lentement au rythme de sa marche tranquille. Il entra dans la rivière à environ quarante mètres de nous, emplut sa trompe d'eau avec laquelle il s'aspergea, oreilles dressées. Il recommença plusieurs fois, tournant le bout de la trompe de façon à arroser tout le corps d'une complète douche circulaire. Nous eûmes tout loisir de le contempler à l'aise.

Ce vieux brigand d'éléphant était bien connu des natifs de l'île, il leur faisait d'annuelles visites depuis un temps immémorial, c'était un rôdeur de nuit qui avait tué plus d'un indigène durant ses tournées ; il détruisait plus qu'il ne pouvait manger. On appelait ce dangereux pachyderme du pseudonyme de Ojuga (ce qui veut dire : Faim et Famine, celui qui produit le besoin et la faim). J'aurais pu le tirer et probablement le tuer, comme il traversait la rivière, mais il tenait toujours la tête de façon à rendre dangereux le coup au jugé, car il était malaisé de suivre le rythme du balancement de sa tête et on m'avait appris que le coup derrière l'oreille devenait instantanément fatal.

L'éléphant ne peut voir les objets qui ne bougent pas. Il avançait lentement de notre côté et tourna vers la droite à 25 mètres de nous, mais il tenait ses oreilles trop rabattues pour que je pusse viser le point sensible. En sortant de l'eau, il fit tête vers le flanc rocailleux du coteau, tout près de nous, et commença de grimper, mais ne me donna aucune chance de le toucher sûrement. Il continuait son escalade et comme le coteau était très raide il semblait monter à l'échelle. Il prenait son temps, mais sans s'arrêter jamais, c'était un remarquable grimpeur.

Arrivé à cent pieds au-dessus de l'eau, il barrit, oreilles dressées, mais continua sa marche. Comme le sentier était étroit et dangereux, il signalait d'avance son arrivée et demandait route libre. Soudain il se tourna, les oreilles toujours dressées. Je tirai... Pas de résultat. Je tirai encore avec un fusil que mon boy me passa rapidement, il était habile à ce jeu et toujours derrière moi rechargeant l'arme. Autre coup derrière l'oreille, pas de résultat. L'animal accéléra son train et disparut. Je sautai sur le banc de sable, suivi de mon boy, et comme je mettais en joue le solitaire, il s'effondra à la renverse : les coups avaient produit effet ! Il se trouvait au moins à deux cents pieds de haut, lorsqu'il croula en arrière, emportant, à ce qu'il semblait, la montagne avec lui. En bas, il s'éboulait avec quelques tonnes de rocs détachés et un nuage de poussière. Il tomba dans la rivière à environ dix mètres de la pirogue, la tête sur le banc de sable et son formidable corps dans l'eau. Nous avions tous fui, les boys de la pirogue plongeant comme des grenouilles d'un tronc d'arbre... Quand nous eûmes cessé de rire et que la poussière se fut dissipée, nous vîmes qu'il était complètement mort, le train arrière de son corps tout couvert d'un amas de rochers et de terre.

Ma pirogue désertée était partie à la dérive, suivant le fil de l'eau. Alors je donnai des ordres rigoureux à Renchoro afin qu'on se remît à la besogne et chacun reçut un bon coup de rhum. Après avoir mesuré mes ivoires noirs, j'en estimai le poids à 150 livres, ce qui était bien évalué, car, une fois détachés de la tête, ils pesaient à la balance 150 livres.

On envoya chercher le chef des habitants de l'île et il fit son apparition sur une grande pirogue de guerre. C'était le célèbre chef Efan-ginango (*ne craignez personne, hormis mon peuple*). Ce beau vieillard et sa tribu étaient des M'pangwes, de même race que ceux du Gabon et très supérieurs à celles qui les entouraient sur le continent. Celles-ci respectaient le chef, mais il se tenait à distance et lorsqu'on ne le provoquait pas, lui et son peuple se monteraient de tout temps peu guerroyer. Sa

garde du corps était bien armée de fusils et de sagaies. Il me tendit la main à la manière européenne et dit qu'il ne pouvait que me féliciter de ma chance.

Pourquoi l'appelles-tu chance ?

Eh quoi, mon fils, dit-il en pur M'pangwe, j'ai connu l'animal du temps de mon enfance et lui ai donné un coup de sagaie dans le flanc gauche, en un point sensible, mais il prit la fuite et en guérit. Nous l'avons chassé haut et bas, parce qu'à ce moment je cultivais des illotos sauvages (bananes), et il me visita l'année suivante. Deux de mes esclaves qui se trouvaient là le tirèrent de tout près, il se retourna et les piétina tous deux, les mit en bouillie, mais s'échappa, bien que nous l'ayons suivi pendant deux jours. Sa vie était ensorcelée. Il a été traqué par mon père et mon grand-père qui le connaissaient bien... et maintenant, le voilà couché ici près, ce bandit d'éléphant Ojuga !

Comme j'avais promis à mes hommes la viande de l'animal, ils firent marché avec Efanginango pour des nattes, des chapeaux indigènes et une grande cape ou couverture en peau de léopard comme celle qu'il portait alors ; fameux butin de guerre pensai-je. À mon tour, je leur achetai cette cape et leur en donnai un bon prix, car elle était magnifique et faite de vingt grandes peaux de léopards grimpeurs.

Les principales tribus commencèrent alors d'arriver en grand nombre des îles, apportant des ijos (torches) et une bonne provision de vin de palme. En un rien de temps, les feux furent allumés et commencèrent à se déchaîner la danse du muscle, les hommes en ligne, les filles en face. Un couple bondissait à l'entour, ébranlant le banc de sable, tandis que les autres chantaient la chanson des chasseurs : *Oh ! Oh ! Ricine Ujogu macula gowaîa*. (Traduction : *Oh! Ricine, chasseur fameux des jours passés... l'éléphant est tombé dans un piège*) En d'autres termes, a été pris par surprise.

Le chef fit étendre sur le sable des peaux sur lesquelles lui et moi nous nous assîmes, regardant le conjo¹¹¹. Les musiciens étaient parmi les meilleurs que j'eusse entendus, leur musique sauvage faisait bel effet sur la pleine rivière ainsi que les ngomas ou tamtams indigènes. Ce conjo continua jusqu'au lendemain. Les défenses d'Ojuga furent déposées à mes pieds ainsi que l'oquinda ou queue. Je l'offris au vieux chef qui l'accepta avec joie. Comme il parlait, tenant haut le trophée, le conjo cessa :

– Mon peuple, j'ai accepté cette oquinda qui doit être toujours conservée en honneur parmi vous, en souvenir de la visite de cet homme blanc à qui je suis fier de

souhaiter la bienvenue. Je vous ordonne de toujours venir en aide à cet homme blanc, à n'importe quel moment, et il sera le bien reçu dans ma demeure, en tout temps.

De bruyants « vabus » ou acclamations furent la réponse à ce charmant et opportun discours et sur un signe du souriant vieillard, le conjo recommença.

Trader Horn, traduit de l'anglais par H. Archambaud-Fauconnier.

- [105](#) Marchands de sel.
- [106](#) Domestique de Horn.
- [107](#) Chien de chasse au gros gibier.
- [108](#) Poids de 28 gr. environ.
- [109](#) Hippopotames.
- [110](#) 11 mètres.
- [111](#) Cérémonie ou fête publique accompagnée de musique et de danses.

Seul autour du monde sur un voilier de 11 mètres

Le capitaine Joshua Slocum

*Joshua Slocum fut le premier homme à naviguer seul à travers le monde. Il était marin, aventurier américain et écrivain reconnu. En 1900, il a écrit un livre sur son voyage de trente-huit mois qui faisait plus de deux fois la ceinture de l'Équateur : « Seul autour du monde sur un voilier », qui est devenu un best-seller international, malgré le fait qu'il ne soit pas très connu en France. Il a disparu en novembre 1909 à bord de son bateau, le *Spray*.*

Vers minuit, la brume tomba de nouveau et plus épaisse encore qu'auparavant. Une vraie brume à couper au couteau. Elle persista pendant plusieurs jours, tandis que le vent augmentait de violence. La mer était creuse, mais mon bateau était solide. C'est alors, au milieu de ce lugubre brouillard, que je fus envahi par le sentiment de ma solitude absolue ; j'avais conscience de n'être qu'un insecte cramponné à un fétu de paille, en face de la puissance des éléments. J'amarrai la barre et, pendant que le *Spray* poursuivait bravement sa route, j'allai dormir.

C'est pendant ces journées-là que je connus la peur. Ma mémoire travaillait avec une puissance et une netteté stupéfiantes. Tous les faits de mon existence : insignifiants ou importants, grands ou petits, extraordinaires ou quelconques m'apparaissaient avec une précision surprenante. Certaines pages de ma vie, oubliées depuis si longtemps qu'elles semblaient appartenir à une existence antérieure, surgissaient devant moi. Toutes les voix que j'avais entendues dans le passé frappaient à nouveau mon oreille, criant, riant, et me répétant les mots que je leur avais entendus prononcer dans tous les coins du monde. Ce que ma solitude avait de pesant et d'insupportable disparut lorsque, dans le fort de la tempête, je fus très occupé par tout ce qu'il y avait à faire sur le pont. Mais, avec le beau temps, ce

sentiment revint, sans que je pusse le chasser. Je parlais souvent à haute voix, commandant la manœuvre du bateau, car l'on m'avait dit que je perdrais la parole si je restais trop longtemps silencieux. À midi, lorsque j'avais pris la hauteur méridienne du soleil, je criais de toutes mes forces : *Piquez huit !¹¹²* De temps en temps, de ma cabine, je demandais à un homme de barre imaginaire : *Quel cap ?¹¹³* ou bien : *Êtes-vous en route ?* Mais n'obtenant pas de réponse, ma situation ne m'en apparaissait que plus clairement. Ma voix sonnait sans écho, dans l'air vide, et j'abandonnai cette habitude. Heureusement, je me souvins fort à propos que, dans ma jeunesse, je chantais beaucoup. Pourquoi ne pas essayer, maintenant que je ne risquais plus de déranger personne ? Mes talents musicaux n'ont jamais provoqué de jalousie chez mes semblables, mais là, au milieu de l'Atlantique, il eût fallu m'entendre ! Je mettais ma voix au diapason du vent et de la mer et il fallait voir les marsouins sauter en m'écoutant ! De vieilles tortues, avec de gros yeux étonnés, agitaient leur tête au-dessus de l'eau tandis que je chantais *Johnny Boker* et *I'll Pay Darby Doyl for His Boots¹¹⁴*, et d'autres encore. Mais les marsouins étaient de beaucoup plus connaisseurs que les tortues, et ils sautaient bien plus haut... Un jour même, alors que je fredonnais un de mes airs favoris (je crois que c'était *Babylon's a-Fattiri*), l'un d'eux sauta plus haut que le beaupré, et droit devant lui ; si le *Spray* avait marché un peu plus vite, il l'aurait embroché tout net ! Les oiseaux de mer, eux, se montraient plus réservés.

Les réparations terminées, le *Spray* quitta l'île de Pico, puis passa sous le vent de l'île Saint-Miguel dans la matinée du 26 juillet, par grosse brise. Dans l'après-midi de ce même jour, je rencontrai le beau yacht à vapeur du prince de Monaco, en route pour Fayal.

Depuis mon arrivée aux îles, je m'étais luxueusement nourri de fruits de toutes sortes, de pain frais, de beurre et de légumes. Le *Spray* était surtout bien approvisionné en prunes et j'en mangeais sans modération. J'avais aussi un gros fromage blanc de Pico, que le consul des États-Unis, le général Manning, m'avait donné ; comme ce fromage me semblait raisonnablement destiné à être mangé, j'en fis mon dîner, que je terminai en consommant une grande quantité de prunes. Hélas ! Dans le courant de la nuit, je fus plié en deux par d'épouvantables crampes d'estomac. La brise, qui jusque-là était assez fraîche, commençait à forcir, et le ciel

avait mauvaise apparence dans le S.-0. Comme j'avais largué les ris, je dus les reprendre à nouveau, ce que je fis, du mieux que je pus, entre deux accès de crampes. Me trouvant au large, j'aurais dû tout amener¹¹⁵ et redescendre dans ma cabine. Je suis habituellement très prudent à la mer, mais cette nuit-là, dans la tempête commençante, je laissai toutes mes voiles hautes, ce qui, malgré le ris pris, était imprudent par ce très mauvais temps ; et je bordai mes voiles comme pour faire une longue route. Je redescendis alors dans ma cabine et m'étendis sur le plancher, souffrant horriblement. Je ne saurais dire combien de temps je restai ainsi, car je perdis connaissance. Lorsque je revins à moi, je sentis immédiatement que le sloop tanguait très bas dans une mer très grosse ; et, en jetant un coup d'oeil dehors par le capot de la cabine, je vis avec stupéfaction *qu'il y avait un homme à la barre du Spray* ! Il tenait d'une main ferme les poignées de la roue. On peut imaginer mon ahurissement ! Il était vêtu comme un marin étranger et portait un grand bonnet rouge incliné sur l'oreille gauche ; sa figure était toute recouverte d'une épaisse barbe noire en broussaille ; dans n'importe quelle partie du monde, on l'aurait immédiatement pris pour un pirate. Pendant que je regardais avec stupeur son aspect menaçant, j'oubliais la tempête et me demandais s'il était venu à bord pour me couper la gorge. Il sembla deviner ma pensée :

—*Señor*, dit-il en ôtant son bonnet, je ne suis pas venu pour vous faire du mal.

Et un sourire, très faible et à peine perceptible, mais un sourire tout de même, passa sur son visage, qui, lorsqu'il parlait, n'était pas dépourvu d'amabilité.

—Je ne suis pas venu pour vous faire du mal. J'ai beaucoup navigué, mais n'ai jamais été rien de pire qu'un *contrabandista*. J'appartiens à l'équipage de Christophe Colomb, continua-t-il. Je suis le pilote de la *Pinta*¹¹⁶ et suis venu pour vous aider. Soyez tranquille, Señor capitaine, je conduirai votre bateau cette nuit. Vous avez une *calentura*¹¹⁷, mais cela ira mieux demain. »

Je pensai qu'il avait le diable au corps pour continuer à porter de la toile par un temps pareil. À nouveau, comme s'il lisait en moi, il s'exclama :

—La *Pinta* est là-bas, devant nous, et nous devons la rattraper. Il faut de la toile !

Puis, se coupant avec les dents une grosse chique de tabac noir, il ajouta :

Vous avez eu tort, capitaine, de mélanger les prunes avec le fromage... Il faut

toujours savoir l'origine du fromage blanc que l'on mange. *Quien sabe*¹¹⁸, il a peut-être été fait avec du *lèche de capra*¹¹⁹, ce qui l'a rendu capricieux...

Assez ! criai-je. Je ne suis pas disposé à entendre un cours de morale...

J'étendis un matelas par terre, pour ne pas rester à même le plancher nu, et m'y couchai, les yeux toujours fixés sur mon étrange visiteur qui, après avoir remarqué à nouveau que je n'avais « que des douleurs et une *calentura* », ricana un moment, puis se mit à hurler une chanson sauvage :

*Hautes sont les vagues farouches et étincelantes ! Haut est le rugissement de la tempête !
Haut le cri des oiseaux de mer ! Hautes sont les Açores !*

Sans doute mon état s'améliorait-il, car j'eus la force de remarquer avec aigreur :

Vous m'ennuyez, avec votre chanson. Si vos Açores étaient de respectables oiseaux, elles seraient, à l'heure qu'il est, en train de dormir sur leur perchoir¹²⁰. Puis, je le suppliai de me faire grâce des couplets suivants, s'il y en avait toutefois. Je souffrais toujours beaucoup. De lourdes vagues embarquaient sur le *Spray*, mais, dans mon délire, je pensais que c'étaient des bateaux que l'on déchargeait sur le pont du haut d'un quai où je m'imaginais maintenant que le *Spray* était amarré.

Vous allez briser vos bateaux, criai-je avec insistance chaque fois qu'une vague déferlait sur la cabine. Vous allez briser vos bateaux, mais vous n'abîmerez pas le *Spray*. Il est solide !

Lorsque mes douleurs et ma *calentura* furent passées, je constatai que le pont avait été tellement lavé par les lames qu'il était aussi blanc que les dents d'un requin et que tout ce qui n'avait pas été solidement saisi était enlevé. À mon grand étonnement, je vis, lorsque le jour apparut, que le *Spray* avait conservé le cap que je lui avais donné la veille et continuait à filer comme un pur-sang. Christophe Colomb lui-même n'aurait pas pu le gouverner plus droit. Le sloop, dans la nuit, avait fait 90 milles, dans une mer démontée. Je fus reconnaissant au vieux pilote, mais m'étonnai beaucoup qu'il n'ait pas rentré le foc. La tempête s'apaisait et, vers midi, le soleil se montra. Une hauteur méridienne et la distance indiquée par le loch à hélice¹²¹ me montrèrent que le sloop avait bien suivi sa route pendant ces vingt-quatre heures. Je me sentais beaucoup mieux maintenant, bien qu'encore très faible, et ne larguai pas encore les ris ce jour-là ni la nuit suivante, bien que le vent ait

considérablement molli.

Je mis mes vêtements à sécher au soleil et, me couchant sur le pont, m'endormis profondément. Alors, qui donc vint me rendre visite, en rêve cette fois-ci ? Mon vieil ami de la nuit dernière !

– Vous avez bien fait de suivre mes conseils, cette nuit, me dit-il, et si vous le voulez bien, j'aimerais me trouver souvent près de vous durant le voyage, simplement par amour de l'aventure.

Ayant terminé son discours, il ôta derechef son bonnet et disparut aussi mystérieusement qu'il était venu, retournant, je suppose, à bord de la fantomatique *Pinta*. Je m'éveillai tout ragaillardi et avec le sentiment que je venais de me trouver en la présence d'un ami et d'un marin de grande expérience. Je ramassai mes vêtements qui, pendant mon sommeil, avaient séché et, pris d'une soudaine inspiration, je jetai toutes les prunes qui me restaient par-dessus bord.

Punta Arenas est un port charbonnier chilien, de 2 000 habitants environ¹²² de nationalités diverses, mais où domine le Chilien. Ils semblent s'accommoder parfaitement de leur existence dans ce lugubre pays, grâce à leurs fermes, où ils se livrent à l'élevage du mouton, aux mines d'or et à la chasse. Mais les indigènes, Patagons et Fuégiens¹²³, sont aussi misérables qu'il est possible, en raison de leur contact avec des commerçants peu scrupuleux. Juste avant mon arrivée, le Gouverneur, homme d'un esprit jovial, avait envoyé un détachement de jeunes « risque-tout » faire une incursion chez les Fuégiens et y effectuer une sorte de razzia, en représailles du récent massacre de l'équipage d'une goélette par les indigènes. Le capitaine du port, un officier de marine chilien, me conseilla d'embarquer des hommes pour m'aider à repousser les Indiens que je rencontrerais certainement dans l'Ouest et me proposa même d'attendre le passage d'une canonnière qui me prendrait en remorque.

Après avoir bien cherché dans toute la ville, je ne trouvai qu'un seul homme disposé à m'accompagner et encore à la condition que je prisse *un autre homme et un chien*. Mais, comme personne d'autre ne consentait à venir et que je ne voulais pas de chien à bord, je n'insistai pas et me contentai de charger mes fusils. C'est alors que le capitaine Pedro Samblich, un brave Autrichien de grande expérience, vint sur le

Spray et me fit cadeau d'un sac de semences de tapissier, défense plus efficace que celle apportée par tous les soldats et tous les chiens de la Terre de Feu. Je protestai que je n'avais pas à bord l'emploi de clous de tapissier. Mon inexpérience fit sourire Samblich, qui insista pour que je les conserve.

—Servez-vous-en avec discrétion, dit-il, c'est-à-dire ne marchez pas dessus vous-même...

Je compris alors de quelle façon les semences pouvaient m'être utiles et comment je pourrais être averti, sans devoir veiller, de la présence des sauvages sur mon pont.

Voyant que j'avais résolu de partir seul, le capitaine du port ne fit plus aucune objection, mais il me conseilla, au cas où les sauvages essaieraient de me cerner avec leurs pirogues, de leur tirer dessus sans trop attendre, mais en évitant autant que possible de les tuer, ce que je m'engageai de bon cœur à faire. Avec ce simple conseil, l'officier m'apprit qu'il ne me réclamerait aucun frais de port et j'appareillai le 19 février 1896. C'est avec le sentiment que j'entreprenais une extraordinaire aventure, dépassant tout ce que j'avais fait avant, que je m'engageai dans le cœur du pays où m'attendaient les sauvages fuégiens.

Le lendemain matin, le *Spray* était sous voiles, se déhalant péniblement, pour rallier finalement une petite crique dans l'île Charles, n'ayant fait que deux milles et demi vers le Pacifique. J'y restai deux jours très tranquillement, avec deux ancres, par fond de goémon. J'aurais pu rester là indéfiniment sans inquiétude, si le vent n'avait pas molli, car, pendant deux jours, il fut si violent qu'aucun bateau n'aurait pu se risquer dans le détroit et les indigènes étant en d'autres territoires de chasse, le mouillage de l'île était donc parfaitement sûr. Mais le terrifiant ouragan se calma, le beau temps revint et, virant mes ancres, j'appareillai de nouveau.

C'est alors que des pirogues montées par des sauvages de la baie de Fortescue se mirent à ma poursuite ; le vent mollissant de plus en plus, ils me gagnaient rapidement, et lorsqu'ils furent à portée de voix, un Indien à jambes torses se leva et cria : *Yammerschooner ! Yammerschooner !* ce qui est leur manière de demander quelque chose. Je répondis un *Non* énergique. Je ne voulais pas leur laisser voir que j'étais seul. Descendant dans la cabine, je changeai rapidement de vêtements, et passant par la cale, je sortis par la cuisine. Cela faisait deux hommes. Puis le

morceau de beaupré que j'avais scié à Buenos Aires et que j'avais toujours à bord fut disposé à l'avant près de l'étrave et je l'habillai vaguement en marin ; je n'oubliai pas d'y amarrer l'extrémité d'un petit filin, avec lequel je pouvais lui imprimer, de temps à autre, quelques mouvements pouvant donner l'illusion de la vie. *Nous étions trots, maintenant*, et nous ne voulions pas *yammerschooner* ; mais malgré cela, les sauvages s'approchèrent de plus belle. Je remarquai, en plus des quatre qui pagayaient dans la pirogue la plus proche de moi, qu'il y en avait d'autres, couché dans le fond et qu'ils se relayaient souvent. À soixante mètres, je tirai une balle sur l'avant de l'embarcation la plus rapprochée, ce qui les arrêta, mais pour un moment seulement. Voyant qu'ils persistaient à vouloir venir plus près encore, je tirai une seconde balle, si près de celui qui voulait *yammerschooner*, qu'il parut changer rapidement d'idée et beugla avec crainte : *Bueno! jo via isla* (ça va ! Je retourne à l'île), puis s'asseyant dans sa pirogue, il en frotta pendant quelque temps le bossoir de tribord.

La recommandation du brave capitaine du port s'était présentée à mon esprit au moment où j'appuyais sur la détente et ma balle n'avait pas dû passer loin ; néanmoins quelques centimètres ou un mille c'était tout un pour M. Black Pedro — car c'était lui sur qui je venais de tirer, l'instigateur et le responsable de nombreux massacres. Il se dirigea ensuite vers les îles, et les autres le suivirent. J'avais reconnu, à ce qu'il parlait espagnol et portait la barbe (les Fuégiens n'en ont pas), que j'avais affaire au criminel appelé Black Pedro, un métis renégat, et le pire assassin de la Terre de Feu. Il était recherché depuis deux ans par les autorités.

Et le 8 mars, à la nuit tombante, le *Spray* était mouillé dans une petite crique sûre du détroit. Je l'avais échappé belle !

Là, je me reposai un peu et examinai les événements des derniers jours, mais, chose extraordinaire, c'est lorsque je pus m'asseoir et m'étendre que je sentis à quel point j'étais harassé de fatigue. Je me préparai un plat de viande chaud, ce qui me remit d'aplomb et me permit de dormir. Avant de m'assoupir, j'avais répandu sur le pont une bonne quantité de clous et en descendant dans ma cabine, je m'étais remémoré le conseil que m'avait donné mon ami Samblich : ne pas marcher dessus moi-même... J'avais fait en sorte que la plupart de ces clous fussent poser *la pointe en l'air* ; quand le *Spray* avait traversé la baie des Voleurs, deux pirogues l'avaient suivi et je ne pouvais pas dissimuler plus longtemps que j'étais seul à bord.

C'est un fait bien reconnu qu'on ne peut pas marcher sur la pointe d'un clou sans dire quelque chose. Un bon chrétien pousse toujours un cri si son pied se pose sur une semence de tapisier, mais un sauvage, lui, poussera des hurlements déchirants en gesticulant comme un possédé... et c'est précisément ce qui arriva cette nuit-là. Vers minuit, alors que je dormais dans ma cabine, plusieurs sauvages vinrent à bord, persuadé que ma capture et celle du sloop étaient déjà chose faite ; mais dès qu'ils furent sur le pont, ils changèrent d'avis... Je n'avais réellement pas besoin de chien : ils hurlaient tous comme une meute de chiens courants... Je n'eus pas à me servir de mon fusil. Ils sautèrent pêle-mêle soit dans leurs pirogues, soit dans l'eau, pour se rafraîchir, je suppose, et ils accompagnèrent leur départ de vociférations prolongées. Je montai sur le pont et tirai plusieurs coups de feu, pour leur faire voir que j'étais là et redescendis me coucher, certain que des gens qui s'étaient enfuis si rapidement ne reviendraient pas me déranger de sitôt.

Les Fuégiens, étant cruels, sont naturellement lâches. Ils regardent une carabine avec une crainte superstitieuse. Le seul danger réel que l'on puisse courir de leur fait serait de se laisser entourer par eux à portée de flèches ou de mouiller près d'un endroit où ils pourraient se mettre en embuscade. Quant à leur venue sur le pont la nuit, j'aurais pu les chasser, même si je n'avais pas eu de clous, rien qu'en tirant dessus sans sortir. J'avais toujours à portée de main, dans la cabine, dans la cale et dans la cuisine, une bonne quantité de munitions, afin de pouvoir, de l'un quelconque de ces endroits, me défendre en tirant à travers le pont si besoin en était.

Le danger le plus à craindre, peut-être, était le feu. Chaque pirogue transporte un feu, car c'est leur habitude de communiquer entre eux par des signaux de fumée. Mais le brandon incandescent peut être jeté dans une cabine, si on n'y veille pas. Le capitaine du port de Punta Arenas m'avait particulièrement mis en garde contre ce risque. Peu de temps auparavant, les Fuégiens avaient incendié une canonnière chilienne en jetant ainsi des brandons enflammés dans les sabords ouverts d'une cabine. Le *Spray* n'avait aucune ouverture dans le roof ou sur le pont, sauf deux sabords fermés par un dispositif qu'il eût été impossible de forcer sans m'éveiller.

Le matin du 9, après un repos bienfaisant et un *petit déjeuner* chaud, je balayai soigneusement les clous qui restaient sur le pont, puis avec la toile que j'avais à bord, commençai à me confectionner une grand-voile. Selon les apparences, le jour s'annonçait beau, avec une petite brise, mais, dans la Terre de Feu, les apparences ne

comptent guère.

Seul autour du monde sur un voilier de 11 mètres, traduit et adapté de l'américain par Paul Budker.

- [112](#) La fin du quart.
- [113](#) Direction.
- [114](#) Chansons populaires américaines.
- [115](#) ...les voiles.
- [116](#) L'une des caravelles de Colomb.
- [117](#) Indigestion.
- [118](#) Qui sait?
- [119](#) Lait de chèvre.
- [120](#) Les îles Açores tiennent leur nom d'une sorte de milan qui les habitait lors de leur découverte.
- [121](#) Instrument pour mesurer la vitesse du bateau.
- [122](#) 30 000 en 1953.
- [123](#) Habitants de la Terre-de-Feu.

La lionne malade

Joseph Delmont

Le cinéaste Joseph Delmont participa à une expédition dans les Indes, alors qu'il n'avait pas encore seize ans. Le but de l'entreprise était de capturer des fauves pour les vendre à toutes les ménageries du monde. Pendant les vingt ans durant lesquels il exerça ce métier de captureur, il ne tua des animaux que dans des actes de légitimes défenses.

Nuit tropicale du sud de l'Afrique. Cela ne va pas jusqu'au givre contre les vitres de la fenêtre et encore ! On n'en sait rien, puisqu'on est sous la tente et que les tentes n'ont point de fenêtres, mais de toute manière, le froid y est vif. Bananga-Boohl-Nungi, mon premier guide et mon interprète, nègre géant d'une force herculéenne, commandait mon safari¹²⁴, qui comptait plus de cinq cents noirs. J'étais couché, dormant à moitié.

Tout à coup, mes chiens se mirent à gronder sous mon hamac. Un énorme dogue d'Ulm, un bâtard, un caniche nain de Malte, blanc à long poil, tels étaient les bons gardiens qui veillaient sur mon sommeil, amis à toute épreuve et, à l'exception du caniche, modèles de sociabilité.

Ils grondèrent plus fort lorsque Bananga entra. — Maître ! En bas, au bord de l'eau, les lions ! M'élançant hors de mon hamac, j'enfilai à la hâte mes hardes et mes bottes. Bananga reçut l'ordre d'emmener trois hommes. On attachait les chiens qui étaient de mauvais chasseurs et auraient pu effrayer les bêtes par un clabaudage inopportun. Et nous partîmes.

La nuit, qui touchait à sa fin, était claire. Le jour allait venir dans une heure, tout d'un coup, presque sans aube. Nous trottions en silence à travers les hautes herbes, coupantes comme des lames de couteau. Quelqu'un qui aurait un peu de patience pourrait se servir de ces herbes d'Afrique en guise de rasoir.

Tout à coup, Bananga commande aux noirs de s'arrêter, et nous poursuivons tous

les deux à travers un fourré où nous progressons lentement. D'atroces épines nous déchirent au passage.

Bientôt, un clapotement et un ronflement nous arrêterent et Bananga écarta les branches qui nous empêchaient de voir. Le jour était venu dans l'intervalle. Devant moi s'ouvrait le lit d'une rivière réduite par la sécheresse à quelques ruisselets et à une mare. Une lionne de grande taille y était couchée, la croupe dans l'eau. Elle avait près d'elle un lion dont la tête énorme était couronnée d'une crinière presque noire. Deux lionceaux de quatre ou cinq mois jouaient à proximité. La lionne était certainement très malade. S'étant relevée, elle fit péniblement quelques pas, mais ce fut pour choir de l'autre côté, dans le sable. Le mâle continuait à tourner doucement autour d'elle. Il paraissait attentif et perplexe et ne la quittait pas des yeux. Je prends mes jumelles. La lionne portait au flanc droit une grande blessure où l'on aurait pu facilement enfoncer les deux poings. Elle essaya de tourner sa tête pour lécher sa plaie, mais ne put y parvenir et la laissa retomber avec un faible gémissement. *Ce fut alors le lion qui fit ce qu'elle avait désiré.* Il lécha la blessure jusqu'à ce qu'elle lui parût parfaitement nette. Puis il courut à la rivière et but, comme s'il voulait s'enlever de la bouche un mauvais goût. Et enfin, il s'étendit sur le ventre, mais ne s'endormit pas. La tête haute et les yeux ouverts, il veillait.

Pendant cinq jours, je les observai. La famille s'était établie sous le talus de la rive, dans une anse abritée. Le mâle soignait toujours sa compagne avec la plus grande sollicitude. Il lui apportait sa pitance, qu'on le voyait pousser jusque sous la gueule de la malade. Si les lionceaux devenaient importuns, il les écartait.

Le quatrième jour, la malade avait gémi sans interruption. Le soir, elle essaya d'aller jusqu'à l'eau, mais, devenue trop faible, elle s'abattit à mi-chemin. Le lion hésita un long moment, plein de souci. Enfin il l'attrapa par la peau du cou et la tira pas à pas jusqu'à leur repaire. *Et de nouveau il lui lava sa blessure en la léchant.*

La famille n'ayant plus rien à manger et les lionceaux élevant des cris plaintifs, je prévis que le lion partirait chasser dans la nuit et j'ordonnai qu'une cage fût tenue toute prête. Si je ne m'étais pas trompé, il n'y avait qu'à attendre.

Il quitta son antre alors qu'il était environ une heure du matin et descendit en courant le long de la rivière. Il n'avait pas le calme habituel aux lions, mais paraissait, au contraire, affairé, pressé.

La cage descendue sur le sable et tirée vers la tanière, je m'avançai moi-même doucement. La lionne devait nous avoir entendus. Elle cessa de gémir, se prit à gronder. Je m'arrêtai à dix pas, prêt à faire feu. Je voyais ses yeux verts briller dans l'obscurité. Les lionceaux s'étaient enfuis en criant, mais je savais qu'ils reviendraient.

Il s'agissait de faire vite. Le lion aussi pouvait revenir et tout compliquer. Les noirs poussèrent la cage en avant. La lionne se redressa, se baissa, comme pour prendre un élan ; elle esquaissa même le bond classique de l'attaque, mais retomba sur place avec un rugissement de douleur. La cage plus près d'elle, elle battit l'air de ses pattes et parvint à bondir en rassemblant toutes ses forces. Elle était trop affaiblie, elle retomba sur le flanc. Un filet vola sur elle. Elle était à nous. Les noirs l'ayant traînée jusque dans la cage, celle-ci fut poussée contre le talus et bien recouverte de broussailles. La blessée s'y débattait encore faiblement, mais il était visible qu'elle ne pouvait plus rien. Nous ouvrimmes donc la porte à glissière et lui enlevâmes le filet dans lequel elle était prise. Elle était exténuée, hors d'état même de ramper. La malheureuse allait nous servir d'appât pour nous emparer du lion à son retour, quand il voudrait la rejoindre, où qu'elle fût.

Pour commander la porte de la cage, nous y attachâmes une corde que nous pouvions manier du haut du talus au moyen de moufles fixées à un mât. Les moufles sont un système de poulies assemblées qui permet d'agir commodément et de loin. Les preneurs de bêtes ont besoin d'autant d'ingéniosité que de patience. Perché sur la maîtresse branche d'un arbre, Bananga dominait à la fois le lit de la rivière, c'est-à-dire la cage ouverte, et les environs. Cette seconde attente fut beaucoup moins longue. Bananga nous annonça bientôt que le lion était en vue. Par malheur, nous n'étions pas à son vent. J'espérais toutefois qu'il ne nous sentirait pas.

Nous le vîmes arriver à toute vitesse. Il portait dans la gueule un grand quartier de l'antilope qu'il avait atteinte et dépecée. En approchant, il ralentit sa marche. À quelque vingt pas de son repaire, il s'arrêta, en reposant sa proie sur le sable. Ai-je dit que les lionceaux, reparus, s'étaient mis à dormir à l'écart dans un fourré ? L'odeur de cette viande les tira de leur sommeil et de leur cachette, de telle sorte qu'apercevant à la fois son époux et ses petits, la lionne poussa un long rugissement, sans doute pour les avertir.

D'un seul bond, le fauve fut près de la cage. Là, il s'arrêta encore. Malgré toutes les précautions que nous avions prises, il sentait la main des hommes, il devinait le piège. Une longue minute s'écoula avant qu'il se décidât à entrer dans la cage, *lentement, pas à pas, une patte après l'autre.*

Bananga ayant donné le signal, la porte à coulisse tomba et... lui aussi. Il chut de son arbre, roula sur le talus, s'en alla donner sur la voûte de la cage qui, heureusement pour lui, était solide. Si le lion s'était échappé d'une manière ou d'une autre, mon Bananga aurait payé cher sa nervosité.

Le captif menait un bruit d'enfer. Il sautait et dansait dans tous les sens et rugissait éperdument. Je craignais pour la pauvre lionne. De tant d'égards qu'il avait pour elle, il ne gardait pas l'ombre. Il ne se calma, et je ne pus faire rentrer mes hommes au camp, qu'au bout de trois heures.

Le lendemain matin nous prîmes les lionceaux qui rôdaient autour de la cage en gémissant. Le même jour, le lion passa dans une cage plus petite et je pus examiner la blessure de sa compagne.

Voici comment je procédais à l'examen d'un fauve blessé. On lui passe un nœud coulant à chaque patte, chacune de ces cordes étant ensuite attachée à un piquet, de telle sorte que l'animal gisait sans défense, les membres étendus. Enfin, on immobilise sa tête au moyen d'une barre de fer posée sur la nuque et que deux hommes maintiennent de chaque côté.

La blessure avait été faite sans aucun doute par la corne d'un buffle ou d'un rhinocéros. Elle était très profonde et pleine de vers. Les entrailles sortaient. *Si son mari-lion n'avait pas si fréquemment nettoyé cette affreuse plaie, la pauvre bête serait morte bien avant notre rencontre.*

Les animaux guérissent souvent avec une rapidité surprenante. En trois semaines ma lionne se portait à ravir. Quand la cicatrice fut toute refermée et qu'on eut enlevé les fils de la suture, le poil la recouvrit rapidement, mais il formait des molettes ou, si vous préférez, des épis et tranchait par sa couleur plus sombre.

Chose curieuse, et nouvelle addition à mon chapitre sur la sensibilité des animaux, le lion ne faisait plus aucun cas d'elle, ne la regardaient plus et elle-même avait en grippe ses lionceaux et grondait si je les introduisais dans la cage. Comme si la

capture les avait aigris l'un et l'autre et que le mâle soupçonnât la femelle, et celle-ci les lionceaux, d'y avoir joué un rôle odieux, incompréhensible, impardonnable.

La capture des grands fauves et des grands pachydermes, adaptés de l'allemand par Eugène Gautier.

[124](#) Expédition de chasse.

Seul à travers l'Atlantique

Alain Gerbault

Alain Gerbault était un aviateur français et champion de tennis, qui a fait le tour du monde en solitaire, sur un voilier de onze mètres. Il s'est finalement installé dans les îles du sud de l'océan Pacifique, où il a écrit plusieurs livres sur le mode de vie des insulaires. En tant que joueur de tennis, il a été classé cinquième sur les classements français en 1923. C'est cette même année qu'il fait son premier voyage, se dirigeant vers New York.

Le 9 août (soixante-quatre jours de Gibraltar) trouva le *Firecre*. À environ 500 mille est des îles Bermudes et, approximativement, 1 200 milles de New York, mon port de destination. Si je devais en croire mon expérience, il me faudrait environ un mois pour terminer mon voyage. Mais je savais que le passé n'était pas une indication certaine pour l'avenir.

Je pressentais que de fortes tempêtes d'ouest se trouvaient entre ma position présente et la côte américaine, prévision qui fut pleinement justifiée par la suite. En fait, j'eus, dès ce jour, une indication de ce qui allait arriver.

Il y avait eu des orages et une forte mer toute la nuit. Le vent était ouest et très fort, je voulais passer au sud des îles Bermudes pour rencontrer le Gulf Stream et profiter de son courant nord-est pour remonter vers New York. Aussi je tournai le *Firecrest* vers le sud-est. Durant l'après-midi, mon navire était resté pratiquement à la cape¹²⁵, pendant que je réparais les déchirures dans la grand-voile. L'après-midi, au moment de la hisser à nouveau, le vent avait atteint la force d'une tempête.

Les vagues étaient hautes et déferlaient à bord. Le pont était constamment sous l'eau, le cotre étroit se couchait sous la force du vent et plongeait dans la mer, ensevelissant le pont. Celui-ci avait l'inclinaison du toit d'une maison et je devais

faire très attention pour me déplacer. Une glissade et j'aurais été par-dessus bord, tandis que mon navire, sans maître désormais, s'en serait allé au loin, me laissant pour nourriture aux requins et aux daurades.

Le pont était tellement balayé par les vagues que je devais garder tous les claires-voies et panneaux fermés. Il faisait chaud dans les cabines ; dans de telles conditions, faire la cuisine était une tâche extrêmement difficile. Le poste était juste assez large pour me permettre de me tenir entre le réchaud à tribord et les barils d'eau de l'autre côté.

Si, dans un moment d'inattention, je posais une tasse ou un plat, il roulait immédiatement par terre du côté opposé. Mon réchaud avait aussi la mauvaise habitude de renverser de l'eau bouillante sur mes jambes et mes pieds nus ; je devais garder une attention constante pendant que mon navire roulait dans les vagues. Cet après-midi je vis une énorme baleine couper ma route à l'avant du navire, déplaçant des montagnes d'eau ; le monstre marchait en ligne droite, à une vitesse de plus de dix nœuds ; probablement poursuivi par des narvals, qui sont ses ennemis naturels, il se souciait peu des obstacles qu'il pouvait rencontrer sur sa route.

La tempête continua toute la nuit. J'avais changé de bord, me dirigeant vers le nord-nord-ouest et, après avoir établi les voiles de manière que le *Firecrest* conservât sa route, je dormis dans une couchette qui semblait vouloir se sauver sous moi. J'étais debout à 4 heures, le lendemain matin, juste à temps pour amener la grand-voile devant un fort coup de vent qui faisait tourbillonner l'écume à la surface de la mer et aurait sûrement déchiré toute ma toile.

Il faisait un sale temps, vraiment. Un vent vicieux poussait devant lui d'énormes vagues avec des crêtes moutonneuses. Quand mon navire longeait au milieu d'elles, il ensevelissait son avant sous un tourillon d'écume qui volait dans les voiles et courait le long du pont pour s'écouler à l'arrière.

Une grande armée de nuages noirs cachait le ciel d'un horizon à l'autre et des amas de nuages d'orage étaient épars à de plus basses altitudes, la pluie frappait durement ma figure avec un rythme lancinant. J'étais trempé, saturé d'eau de mer, lavé alternativement par l'écume et la pluie, mais il faisait chaud et je ne portais aucun vêtement qui aurait été de peu d'utilité en de telles circonstances. Sans vêtement, je séchais plus vite.

Je ne me plaignais jamais du mauvais temps, qui était la sorte de temps que j'attendais, celui qui met à l'épreuve l'habileté et l'endurance du marin et la force de son navire. Loin d'être impressionné par la majesté de l'océan en furie, je tressaillais à l'approche du combat : j'avais un adversaire redoutable et, tout joyeux dans la tempête, je chantais toutes les chansons de mer dont je pouvais me souvenir.

Le *Firecrest* plongeait dans l'écume comme s'il voulait se faire sous-marin et se couchait lourdement sous les coups de vent ; la tempête soufflait droit de la direction où je désirais aller et le cotre avait à combattre pour chaque mètre qu'il gagnait. Il ne se comportait vraiment pas mal dans ce mauvais temps. Mais le beaupré était enseveli complètement dans la mer et quand il sortait de l'eau, je pouvais sentir tout le grément, le mât et les voiles trembler et le cotre secoué. Ma confiance dans les haubans du beaupré était faible ; si l'un d'eux cédait, je pouvais perdre le beaupré.

Les vagues étaient si hautes qu'il était difficile de prendre une observation ; quand, par brefs moments, l'écran de nuages s'entrouvrait pour laisser apparaître le soleil, je devais attendre d'être au sommet d'une vague avant d'apercevoir l'horizon.

L'orage continuait, violent ; je descendis sous le pont et je découvris que le *Firecrest* avait embarqué énormément d'eau ; les couvertures des claires-voies étaient attachées aussi serrées que possible, mais de temps en temps, un peu d'eau entraît ; en bas, tout était saturé d'eau de mer.

La tempête tourna au sud-ouest dans l'après-midi, mais ne diminua nullement ; à 7 heures, au moment où j'allais prendre un ris¹²⁶ dans la trinquette, celle-ci se déchira de haut en bas. Il était difficile de travailler sur le pont qui était si souvent balayé par les vagues, mais je parvins à rentrer en bas la trinquette et à rouler le gui pour réduire la surface de ma grand-voile. Fatigué et trempé comme je l'étais, je ne pouvais me reposer, mais travaillai une partie de la nuit pour recoudre la voile déchirée. Pendant toute la nuit, ce fut une succession d'orages et de coups de vent.

Le lendemain, la tempête diminua, mais la mer était toujours très forte ; pendant environ vingt-quatre heures, le temps fut plus calme et j'en profitai pour réparer toutes mes voiles.

Le lundi 13 août, mes observations me montrèrent que j'avais couvert environ 45 milles en vingt-quatre heures. Je ne pouvais faire beaucoup de chemin ouest contre

ces tempêtes qui me transportaient au nord des Bermudes ; je ne pouvais désormais que couper le courant du Gulf Stream trop à l'est.

L'après-midi de ce lundi, le *Firecrest* tanguait violemment dans un nouveau vent de tempête et une mer démontée ; il ensevelissait constamment son beaupré dans les vagues et l'effort transmis au mât était très grand ; j'étais convaincu à ce moment qu'un long beaupré et la corne de la grand-voile n'étaient qu'une source d'ennuis pour un navigateur solitaire. Je pris la décision de modifier mon gréement après avoir atteint New York et de le remplacer par une voilure triangulaire Marconi, qui sera équilibrée par un beaupré plus court.

Des vagues furieuses se brisaient à bord toute la nuit ; le lendemain matin tout était mouillé dans le poste d'équipage. À 4 heures du matin, je trouvai le *Firecrest* qui plongeait dans une forte mer et essayait de battre son chemin contre une tempête d'ouest. Le baromètre baissait, indiquant que je n'étais pas encore au plus mauvais de l'orage ; dans la matinée, la tempête augmenta encore et vers 11 heures sa force était extraordinaire ; en bas, tout était dans un désordre extrême. Il était très difficile de cuire le déjeuner ; j'essayais vainement de faire bouillir du riz quand une vague déferla à bord et je reçus l'eau bouillante sur mes genoux. Montant sur le pont, je découvris que la vague avait emporté le panneau de ma soute aux voiles, à l'arrière du bateau.

Des trous commencèrent à apparaître dans la grand-voile et la trinquette et je dus les amener. C'était pour moi l'occasion d'essayer mon ancre flottante¹²⁷ et je laissai mon navire dériver dans la tempête, mais je trouvai qu'il y avait peu de différence et qu'il se comportait aussi bien sans elle.

Je fus obligé de couvrir la soute aux voiles avec de vieilles voiles pour empêcher l'eau d'y pénétrer. Comme j'essayais cette nuit-là de mire mon dîner, la pompe de mon réchaud qui force le pétrole sous pression à travers un petit trou se brisa et je dus abandonner la cuisine ; quoique très fatigué, je passai une partie de la nuit à réparer la trinquette.

Les nuages de tempête disparurent le lendemain matin, 15 août, la force du vent diminua un peu. Toute la nuit le *Firecrest* était resté amarré à l'ancre flottante. Juste avant midi je la ramenai à bord, hissai les voiles et à midi je reprenais ma route vers le nord-ouest.

C'était la dernière fois que j'employais l'ancre flottante, car je l'avais trouvée de peu d'utilité.

Vingt minutes après avoir repris ma route, un coup de vent frappa le cotre et déchira en lambeaux la trinquette que j'avais réparée toute la nuit, pendant dix longues heures. Elle partit en un instant, dans un seul coup de vent je fus cependant capable de sourire tout en pensant aux heures que j'avais passées à coudre tous les morceaux ensemble.

À ce moment, je n'avais pas dormi depuis trente heures. Le *Firecrest* prenait soin de lui-même et je pus dormir pendant deux heures ; le jour suivant, la tempête était moins forte et je mis tout en ordre, jetant par-dessus bord tout ce que je trouvais inutile. Ceci me fait toujours un vrai plaisir et c'est une des grandes joies de la mer à pouvoir ainsi jeter loin de soi tout ce qu'on n'aime plus.

Des daurades suivaient encore le *Firecrest*, mais maintenant elles étaient très timides et n'osaient plus venir à portée de mon harpon. Le jour suivant, je fus cependant capable d'en percer une qui avait près d'un mètre de long. Je pensais avec un sourire à ma supériorité actuelle, mais qu'un jour peut-être les poissons voraces auraient leur revanche : récompense de leur inlassable et patiente poursuite.

Le 18 août, la tempête revint très forte, mes voiles recommencèrent à s'ouvrir, les parties du grément se brisèrent sous l'effort, la pompe était hors d'usage ; les vagues étaient très fortes et très hautes, à la nuit, j'étais froid-mouillé et exténué de fatigue ; je pris de la quinine pour prévenir les refroidissements. Après avoir été à court d'eau pendant un mois, j'en avais tant maintenant que je ne pouvais plus la garder hors de mon navire ; il était impossible d'empêcher la pluie et l'écume de mer de trouver un passage à travers les toits qui fermaient la soute aux voiles.

L'eau était maintenant au niveau du plancher dans la cabine quand le *Firecrest* s'inclinait sur un bord, elle sautait dans les tiroirs et les couchettes, mouillant et gâtant tout.

Au-dehors, maintenant, soufflait un véritable ouragan. Le ciel était entièrement obscurci de nuages noirs si bas et si épais que le jour semblait être la nuit. J'eus à rouler ma grand-voile jusqu'à ce que rien ne se montrât que la corne et fort peu de toile. Les vagues étaient si hautes et le navire battait son plein si lourdement qu'il semblait, par moments, qu'il voulût rejeter son mât loin de lui. La pluie tombait à

torrents, lancinants, poussés par la force de l'orage et m'aveuglant presque, je pouvais à peine ouvrir mes yeux et, quand je le faisais, je voyais à peine d'une extrémité à l'autre du navire. Pendant plusieurs jours, je m'étais exposé à la pluie et à l'écume. La peau de mes mains était devenue si molle que je souffrais terriblement quand j'avais à tirer sur les cordages.

Ni les tempêtes qui déchiraient mes voiles, ni l'eau qui entraît dans la cabine, ni la pluie d'écume qui me fouettait constamment ne pouvaient apaiser mon amour de la mer. Un marin qui traverse seul l'océan doit s'attendre à de durs moments. Les anciens mariniens, qui faisaient le tour du cap Horn, devaient combattre constamment pour leur existence et souffraient plus du froid que moi.

Je savais qu'il était possible qu'un jour le *Firecrest* et moi rencontrions une tempête qui serait trop forte et nous entraînerait au fond ensemble, mais c'est une fin à laquelle tous les gens de mer doivent s'attendre. Est-il d'ailleurs plus belle mort pour un marin ?

Seul à travers l'Atlantique

[125](#) Avec le moins de volume de voiles possible.

[126](#) Diminuer la surface de la voile.

[127](#) Ancre de fortune faite d'une voile tendue sur deux morceaux de bois en croix.

La première liaison postale France-Amérique du Sud

Jean Mermoz

Avant de disparaître en 1936, l'aviateur Jean Mermoz lançait son ultime message radio : « Coupons moteurs arrière droit », puis, le silence... Considéré comme un héros en France, il tenait également ces propos : « Ce sont les échecs bien supportés qui donnent le droit de réussir. Si chacun d'eux vous fait perdre confiance, ils vous diminuent ? Mais si l'on accepte chacun comme un enseignement qui vous enrichit, on y gagne chaque fois un peu de science et, aussi étrange que cela paraisse, des motifs plus solides d'espérer... C'est la morale que l'on peut tirer, il me semble, des expériences que je vais raconter. »

Tout en couvrant l'Argentine et les autres pays de l'Amérique du Sud d'un gigantesque réseau de lignes aériennes, l'Aéropostale¹²⁸ pensait déjà à la traversée de l'Atlantique Sud, Daurat¹²⁹ fait préparer et essayer un nouveau Latécoère 28 Q, muni de flotteurs.

En 1930, il me rappelle d'Amérique du Sud pour me le confier. Après avoir battu, les 11 et 12 avril, le record du monde de distance en circuit fermé pour hydravion avec 4 308 kilomètres en 30 heures 25 minutes de vol, je pars pour Saint-Louis-du-Sénégal avec mes deux coéquipiers Dabry et Gimié, du nom du célèbre constructeur d'avions.

Dès cette date, j'ai pensé qu'il était possible de traverser l'Atlantique Sud par air, d'une façon régulière, et que ce n'était qu'une question de méthode, de volonté et d'esprit de suite. Notre ligne France-Amérique du Sud pouvait devenir entièrement aérienne le jour où nous le voudrions vraiment. Les progrès réalisés en aviation permettaient de nourrir les plus grandes ambitions.

Le 12 mai, je traverse l'Atlantique sur le Lat. 28 à flotteurs, à un seul moteur, de Saint-Louis-du-Sénégal à Natal¹³⁰, en un peu plus de dix-huit heures. Nous avons à notre bord 130 kilos de courrier, le premier courrier aérien transatlantique. Ce courrier fut distribué à Rio de Janeiro trois jours après son départ de Paris, à Buenos Aires trois jours et demi après, à Santiago-du-Chili le quatrième jour !

Un équipage français avait assuré, pour la première fois, la liaison postale entre les deux continents.

Lorsque nous nous sommes envolés, le 12 mai, du fleuve Sénégal, à Saint-Louis, notre hydravion Latécoère 28, Hispano-Suiza 650 CV, était pourvu de 2 600 litres d'essence et pesait 5 500 kilos. Pour moi, comme pour mes deux compagnons, le navigateur Dabry et le radiotélégraphiste Gimié, dont je tiens à faire un éloge tout particulier, notre tentative semblait devoir réussir sans grand mal.

Je n'insisterai jamais assez sur le caractère de notre entreprise. Nous allions faire une expérience et nous ne tentions pas un raid.

Évidemment, il est curieux qu'un simple vol postal régulier ait été supérieur au record du monde. S'il en est ainsi, c'est précisément parce que l'aviation française avait accompli un magnifique mouvement de redressement, parce que les services techniques des compagnies aériennes commerciales avaient une idée exacte de l'aviation et que l'alliance d'un pilote, d'un navigateur et d'un radiotélégraphiste constituait une grande force.

Nous avons passé la période d'improvisation, la méthode permettait d'espérer le succès.

Habitué à voler par tous les temps, le jour et la nuit, à des jours et à des heures déterminés à l'avance, les pilotes de ligne ont acquis un sens de l'air qui leur paraît maintenant tout à fait naturel.

C'est si vrai que lorsque nous nous sommes engagés au-dessus de l'Atlantique Sud, après avoir viré au-dessus de Saint-Louis-du-Sénégal, nous n'avons éprouvé aucune émotion et aucune crainte. Pour nous, nous ne faisons qu'accomplir un vol ordinaire.

Dabry et Gimié étaient installés dans une cabine relativement vaste, où ils étaient à l'aise, le premier pour effectuer ses observations « ses calculs », et le second pour se

servir de son poste d'émission et de réception de T. S. F. Dakar était déjà à quelques kilomètres de nous lorsque Gimié lança son premier appel au poste radio terrestre.

Le bruit du moteur me ravissait. Et, je ne puis le cacher, j'avais la joie dans le cœur. Mes deux coéquipiers, qui comptaient alors chacun près de cinquante traversées Marseille-Alger, avaient enfin, eux aussi, l'occasion de faire du grand sport.

Pendant le vol, mille préoccupations accaparent un équipage. Avec le recul, ce vol paraît d'une facilité inouïe et une phrase vient tout naturellement, bêtement au bout de la plume : ce fut un vol sans histoire.

Pourtant il fallut rester en communication avec différents postes radiotélégraphiques, assurer avec précision la navigation et rester des heures aux commandes de l'avion. Tout cela n'est que de l'aviation.

Toute la journée, je suis resté à une très faible altitude, entre 50 et 200 mètres, en atteignant régulièrement la vitesse de 160 kilomètres-heure. La mer était relativement calme et d'une couleur vert foncé, uniforme. Nous n'avons vu aucun bateau, autre que le *Phocée* placé à 900 kilomètres de Dakar, par mesure de sécurité.

Deux cents kilomètres au-delà du *Phocée*, que nous avons passé en trombe, à trente mètres au-dessus de la passerelle, nous étions toujours en relation avec le poste radiogoniométrique de Saint-Louis. Dabry contrôla aisément sa navigation tous les quarts d'heure, à la suite des réceptions sur 600 mètres de longueur d'onde, réalisée par Gimié.

Vers 18 heures, nous avons appris, toujours par la T. S. F., la situation géographique du « pot au noir » que nous devions inévitablement rencontrer.

Au Sénégal et au Brésil, des marins me confièrent souvent toute leur frayeur éprouvée dans le fameux « pot au noir ». Pour eux, les nuages très compacts et noirs couvrent la surface de l'eau et y adhèrent. Donc, nous savions quelle lutte nous aurions à soutenir pour passer cette zone de dépression.

Comme nous étions partis à 11 h 30 (G. M. T.)¹³¹ pour arriver de jour à natal, nous abordâmes le « pot au noir » au début de la chute du jour. Tout l'horizon était noir, une sorte de mur gigantesque paraissait barrer notre route.

Que faire ? Prendre de l'altitude, il ne fallait pas y songer : nous ne connaissions

qu'approximativement l'épaisseur de cette masse nuageuse, 5 000 mètres environ, et ne pouvions pas perdre de temps, ni gâcher de l'essence dans une entreprise aléatoire. Instinctivement, je descendis de 150 mètres à 50 mètres, afin de voir s'il n'y avait pas un petit couloir dans lequel nous pourrions nous faufiler. À 50 mètres, nous nous trouvions entre deux nuages, aussi noirs et aussi épais l'un que l'autre. Ici et là, vers l'Est, la lumière lunaire se glissait difficilement. Notre éclairage de bord fonctionnait.

En revanche, Gimié se trouva dans l'impossibilité absolue de recevoir des renseignements des bateaux de la *Compagnie Générale Aéropostale* ou des postes terrestres ; cependant, Gimié poursuivit inlassablement, tous les quarts d'heure, ses émissions sur ondes courtes.

Au milieu de ce cyclone, qui est une sorte de tornade sans vent, il faisait une chaleur étouffante. Je dus me débarrasser de quelques-uns de mes vêtements pour ne conserver que mon pantalon et ma chemise. Quand Dabry m'apporta le cap à suivre, je constatai que lui aussi était en tenue légère. Il me cria dans l'oreille : « Quelle chaleur ! »

Nous n'avons pu éviter des grains d'une violence inouïe, qui dégageaient une chaleur plus forte encore que celle des bains de vapeur. Tout à coup, sans que nous ayons pu nous méfier, notre cabine de l'avant à l'arrière baigna dans l'eau : nous étions inondés.

L'eau avait pénétré par le poste de pilotage et les fenêtres de la cabine. Nous vivions dans une atmosphère détestable et parfois suffocante. Nous étions mal à notre aise et la soif nous dévorait. Mais ce n'était pas le moment de s'apitoyer sur notre sort.

Une très légère éclaircie s'étendait vers le nord-ouest. Je changeai de direction sans hésiter, bien qu'ayant la perspective de faire un détour d'au moins 80 kilomètres. Et nous filâmes à moins de 50 mètres au-dessus des flots vers ce couloir libérateur.

Lorsque nous sortîmes du « pot au noir », 3 h 1/2 après y être entrés, nous fûmes émerveillés par la splendeur du clair de lune.

Cette lueur nous parut divine, et l'immensité, un paradis. Je dus refréner mon ardeur : comme un poney qu'on lâche dans un pré, je fus pris par le désir furieux de

bondir, grimper, virer, piquer, bref de profiter de notre délivrance. Mais nous n'étions pas là pour notre seul plaisir : nous transportions 130 kilogrammes de poste du courrier hebdomadaire France-Amérique du Sud et nous étions en plein océan.

Le beau côté de notre métier de pilote de ligne est de s'imaginer, de temps à autre, que nous vivons loin des choses d'ici-bas, que notre existence est faite d'une suite d'aventures. Certes, nous encourons des dangers, nos facultés ne sont pas toujours suffisantes pour vaincre les éléments, notre audace est parfois excessive : la passion nous domine. Et puis, pourquoi ne pas le dire, nous avons de l'orgueil et de l'ambition. Je me suis toujours demandé comment on pouvait vivre sans enthousiasme ni passion.

Dabry et Gimié, qui ont dans les veines du sang généreux de Méridionaux, puisque l'un est d'Avignon et l'autre de Marseille, exultèrent quand ils constatèrent, à la suite du relèvement transmis par le *Beintivi*, le deuxième bateau de sécurité, que nous étions toujours sur la bonne voie. Gimié vint me voir et hurla pour me dire :

– L'antenne a été arrachée par une vague. Je l'ai remplacée par une neuve de rechange. N'ayez aucune crainte : tout va bien.

Puis il me donna un sandwich, deux bananes et une bouteille de Champagne. Dieu, que j'avais faim et soif !

Le changement de direction du vent indiqua que nous entrions dans l'hémisphère sud.

Les émissions du *Beintivi* devinrent de plus en plus intenses nous approchions du bâtiment, amarré au rocher de Saint-Paul, sans le voir : des cumulus le masquaient à notre vue.

L'utilisation de la T. S. P., doublée par la radiogoniométrie¹³² donne à un équipage non seulement une compagnie agréable, mais aussi, une assurance indispensable. Le passage du "pot au noir" mis à part, nous sommes toujours restés en liaison avec un poste de navire ou terrien.

Les Brésiliens de Fernando de Noronha succédèrent au matelot radio du *Beintivi*. Eux commirent une erreur sur notre position. Leur indication surprit Dabry qui fit immédiatement le point à l'aide du sextant¹³³ et je n'eus pas à changer de cap. Une heure après avoir dépassé Noronha, Gimié accrocha Natal, le poste de la ville que

nous devions atteindre. Que nous importaient les grains qui tombaient sur notre chemin : nous approchions du Brésil.

Cependant je n'éprouvai pas un débordement de joie. J'eus l'impression, au contraire, que tous mes sens s'éveillaient, que j'apportais plus d'attention à bien mener le moteur, à ne pas fatiguer l'appareil et, surtout, à ne pas être le jouet d'une défaillance possible. Il ne fallait pas compromettre une réussite très prochaine.

L'heure n'était plus qu'un souvenir. Le soleil brillait. Il faisait chaud, de nouveau, au poste de pilotage, autant que dans la cabine de mes deux compagnons. Ayant mis, à plusieurs reprises, la tête à la fenêtre dans le "pot au noir", j'avais des yeux brûlants ; la barbe me piquait désagréablement. Je ne poussai pas plus avant mes constatations personnelles.

Devant moi, au-dessus de la ligne d'horizon, se détacha lentement un rocher. Je reconnus la pointe de Saint-Roques. Je fus frappé de stupeur, l'estomac se contracta et je ressentis un coup au cœur. Et je crus que mon esprit se détachait du corps. Je n'eus plus le contrôle de mes mouvements. L'apparition de la terre, après avoir sillonné l'océan, m'éblouit. Ce fut une minute émouvante, la grande minute de notre randonnée. Je poussai un cri et Dabry et Gimié accoururent. Je n'ouvris pas la bouche. Dabry lança : Saint-Roques. Dans un même élan, étroitement solidaires, nous sentîmes la puissance de notre collaboration et éprouvâmes la même ivresse, celle de la victoire.

Avant nous, Costes-Le Brix, les premiers qui franchirent l'Atlantique Sud sans escale, les Italiens Ferrari-Del Prete, les Espagnols Jimenez-Iglesias et l'équipage franco-uruguayen Challe-Larre Borges connurent une émotion identique. Cependant, je suis tenté de croire que, comme nous, ils trouvèrent aussitôt après la réalisation très normale. En approchant de Natal, toujours à une faible altitude, 75 à 125 mètres, le moteur tournant à 1 650 tours, je songeais davantage à notre tentative de retour qu'à la fin de ce vol. Je tirai un peu sur la manette des gaz et le levier de commande. L'hydravion reprit de la hauteur. Gimié enroula l'antenne.

Natal était au-dessous de nous, je fis un virage près du bout et je piquai vers la base de *L'Aéropostale* installée sur le Rio Potingui. Je décrivis une large courbe, fis une « prise de terrain », l'appareil passa près des chalands, se rapprocha du fleuve et

l'amerrissage fut facile.

En 21 heures exactement, nous avons amené le courrier de Saint-Louis à natal, transporté de Toulouse à Saint-Louis en 24 heures par Beauregard, Emler et Guerrato qui s'étaient relayés.

Alors que je remettais des gaz pour pouvoir atteindre la rive, des vedettes se dirigèrent vers nous. Mais ce ne fut pas pour nous faire une escorte triomphale.

Ces trois vedettes étaient celles de la douane, de la police et du service de Santé. Alors que nous pensions être accueillis comme des oiseaux descendant du ciel, les Brésiliens nous considérèrent comme de simples voyageurs, des passagers de paquebot. Ils nous réclamèrent des passeports, le livre de bord et les autorisations de survol. Ce ne fut pas difficile de ne rien leur montrer : nous n'avions absolument emporté rien d'autre que des cartes pour assurer notre navigation.

Étant connus en Amérique du Sud, pour y avoir inauguré la ligne de *l'Aéropostale* de Natal à Buenos Aires et de Buenos Aires à Santiago-du-Chili, on finit par nous laisser libres et même les autorités locales nous félicitèrent. Cependant, nous avons dû passer une visite de santé.

Quarante-cinq minutes après notre amerrissage, Vanier décollait de l'aérodrome en emportant le courrier pour Rio de Janeiro, Montevideo, Buenos Aires et Santiago-du-Chili. La première traversée aérienne postale de l'Atlantique Sud ayant été réalisée, le courrier alla de Toulouse à Santiago-du-Chili — 13 400 kilomètres — en 108 h 40, dont 20 h 40 passées en escales¹³⁴.

À notre descente d'avion, les quelque cinquante personnes qui étaient sur la rive du Rio Potingui parurent étonnées de nous voir en bras de chemise, la figure marquée par la fatigue et la chaleur, pour tout dire par notre tenue débraillée.

Une heure plus tard, nous sortions de l'hôtel ragaillardis, disposés à ne pas dormir de la journée. On pourrait supposer que le déjeuner fut servi en grande pompe dans un des établissements de Natal ; en réalité il n'en fut pas tout à fait ainsi. Un Français, habitant une cabane sur le bord de la côte de l'océan Atlantique, voulut absolument nous avoir à déjeuner chez lui.

Allions-nous accepter ? Car ce compatriote, qui avait bien 55 ans était un ancien forçat évadé de la Guyane et installé là depuis quinze ans. Il s'était réhabilité de ses

fautes passées et était considéré comme un homme paisible. Nous avons donc partagé le repas de l'ancien forçat qui avait planté un drapeau tricolore sur le toit de sa baraque et qui, possesseur d'un phonographe, avait joué la *Marseillaise* à notre entrée dans son petit domaine.

Mes vols

[128](#) La Compagnie Générale Aéropostale.

[129](#) Didier Daurat, alors directeur technique de cette compagnie.

[130](#) Ville et port du Brésil.

[131](#) Temps universel, calculé au méridien initial de l'Observatoire à Greenwich, près de Londres.

[132](#) Manière de fixer sa route en utilisant deux émissions de radio.

[133](#) Instrument pour mesurer la position d'un navire par rapport à celle des astres.

[134](#) Cette moyenne s'est beaucoup améliorée depuis.

Deux boy-scouts en automobile de Paris à Saïgon

Guy de Larigaudie

Guy de Larigaudie et Roger Drapier, deux jeunes chefs scouts, entreprennent de septembre 1937 à mars 1938 une randonnée traversant seize pays, sans appui ni subvention, avec pour seule compagne de route Jeannette, leur vieille Ford.

À partir d'ici et jusqu'à Cox's-Bazar, il est impossible d'entrer dans le détail. Nous suivons une piste qui se perd dans les marécages, serpente à travers les rizières, se coule dans la jungle. Nous devons à tout instant l'ouvrir à coups de pioche et de hache, l'aplanir, la consolider avec des fascines. Nous progressons de 8 ou 10 kilomètres par jour, 500 mètres parfois. Une étape de 40 kilomètres est un succès inespéré.

Tous les 4 ou 500 mètres, la piste s'arrête sur une rivière sans pont ou une passerelle trop étroite, ou sur un gué où nous enfonçons dans la vase jusqu'à la ceinture. Chaque cours d'eau est un problème nouveau.

À la recherche des gués que nous indiquent les indigènes, nous faisons de longs détours par les rizières — heureusement séchées en cette saison —, mais dont il faut abattre tous les murs d'enceinte.

Adoucissant les berges à la pioche, faisant des lits de branchages et de bambous, nous tentons le passage qui s'achève toujours par un embourbement magistral. Nous sortons Jeannette avec cabestans, poulies et leviers, avec des buffles, des éléphants ou une centaine de coolies¹³⁵.

Lorsqu'il y a une passerelle solide, mais toujours trop étroite, nous formons des cadres de planches que nous déplaçons successivement. Roger conduit et, à plat

ventre sur les bambous, au bout des madriers, je le dirige au centimètre près. Le pont branle, les planches manquent de basculer, Jeannette, en équilibre, frôle l'irréparable chute. Mais notre bonne étoile veille et nous n'aurons jamais d'accidents. Nous employons ce même système, mais avec moins de danger, lorsque la piste court en digue trop étroite à travers les marais.

Nous utilisons le plus souvent, pour le passage des rivières, deux pirogues amarrées l'une à l'autre. Elles sont en règle générale trop légères ou pourries. Il faut les consolider en les encerclant de cordes. L'embarquement et le débarquement sur les berges glissantes est toujours scabreux. Jeannette s'embourbe ou tombe dans l'eau et toute la science mécanique de Roger est nécessaire pour la remettre en ordre de marche. Beaucoup plus sûrs, les radeaux de bambous sont stables, mais difficiles à se procurer ou longs à fabriquer.

Toujours en première, emballant le moteur, montant des pentes invraisemblables, nous userons près de 40 litres aux 100 kilomètres alors que la consommation normale de Jeannette est de 14 litres.

Une multitude d'indigènes accourus de toute la contrée nous entourent. Ils n'ont jamais vu une voiture et, la plupart, jamais un Blanc. Beaucoup, étant donné notre vitesse réduite, nous suivront jusqu'à Cox's-Bazar.

Ce sont des Bengalis¹³⁶, paresseux, maladroits, hostiles. Leur curiosité, leur instinct chapardeur, leur indiscretion de grands gosses mal élevés met notre patience à rude épreuve. Nous devons, le soir, enclore notre camp avec les câbles pour éviter qu'ils ne pénètrent jusque sous la tente. La permission de franchir cette enceinte ne sera accordée qu'avec parcimonie aux grands chefs et aux notables.

Malgré ses inconvénients, nous nous félicitons de cette présence continuelle. Lorsque pirogues, buffles ou éléphants ont échoué, les hommes se révèlent toujours efficaces. Nous en ferons l'expérience presque journalière.

Par inertie, paresse ou chantage, la foule — bien loin certes de pratiquer la totale hospitalité tahitienne — refuse en principe de nous aider et nous avons recours à de multiples astuces lorsque nous avons vraiment besoin d'elle.

Pour tasser, par exemple, la piste que nous venons d'ouvrir à la pioche, nous faisons jouer les enfants, les faisant danser en masse sur le sable fraîchement remué.

Lorsqu'il faut faire tirer les hommes aux câbles pour nous désensabler ou nous désembourber, nous nous livrons à quelques acrobaties, les faisons rire, les amusons avec le klaxon ou les phares et, par surprise, les mettons à tirer la corde. En criant et chantant, ils finissent par fournir chacun un vague effort, qui multiplié par une centaine d'individus, suffit toujours à nous dégager. Lorsque cela va trop mal, nous les empoignons par le cou, en riant, mais avec une vigueur qui les inquiète un peu. Et, deux ou trois fois, nous devons sortir les revolvers.

Les chefs des villages les plus importants connaissent heureusement un peu d'anglais et nous nous sommes fait traduire en bengali, à Chittagong, les mots essentiels : piste, bananes, gué, pirogue, rivière, village, bambou, eau, pont, oranges, etc. Quelques gestes et une mimique expressive suppléent au reste.

Les jungles que nous traversons sont infestées d'animaux, de troupeaux d'éléphants sauvages notamment, et les indigènes n'osent pas sortir seuls la nuit à cause du « rog éléphant », le solitaire hargneux qui charge tout ce qu'il rencontre.

La prudence la plus élémentaire voudrait que nous entretenions un feu auprès de la tente. Nous sommes trop fatigués et avons trop besoin de sommeil pour cela. Nous nous contentons de suspendre à l'un des piquets, une petite lampe tempête qui brûle toute la nuit. Nous comptons, pour écarter les fauves, un peu sur elle et beaucoup sur la Providence à laquelle, matin et soir, nous nous confions dans la prière.

En fait, les indigènes nous montreront un matin, avec des mines terrifiées, les traces majestueuses d'un éléphant à quelques mètres de la tente. Nous n'avions rien entendu... et la bête a fait demi-tour.

Nous nous félicitons des moustiquaires et des petits murs de toile qui barrent la route aux insectes et aux reptiles si nombreux dans ces contrées.

« Travaillant sans arrêt du matin au soir, charriant des madriers, hâlant à la corde et au cabestan, pataugeant dans la vase, vidant ou déchargeant la voiture à chaque rivière, dans l'eau vingt fois par jour, sans cesse à demi nue sous un soleil de feu, dans une des régions les plus malsaines du globe, notre forme est prodigieuse. Nous manœuvrons seuls les cantines que nous avons peine à transporter à deux au départ et nous manions sans fatigue planches, pagaies, haches et pioches à longueur de journée.

Notre vie est passionnante et nous nous sentons comme soulevés par l'allégresse de la conquête. Il y a tant d'âpre plaisir à lutter ainsi dans l'haleine enfiévrée de la jungle et des marécages, contre un sol qui se défend pied à pied, avec presque de la haine, à ouvrir le premier devant soi, son propre chemin, à s'endormir chaque soir avec, en arrière, des barrières abattues réputées infranchissables et, vers l'avant, l'inconnu des obstacles nouveaux. Nous ressentons vraiment le plaisir orgueilleux des traceurs de routes.

Plus douce que la joie brutale du combat journalier, nous éprouvons aussi, nous sachant les porteurs de rêves de quelques milliers de garçons, la sensation de vivre pour eux quelque chose de rude, de beau et de grand.

Chaque soir, les événements de la journée s'inscrivent sur le livre de bord. Il serait fastidieux d'en recopier tous les feuillets, répétitions tenaces des mêmes difficultés rencontrées et surmontées. En voici au hasard quelques pages :

5 JANVIER. — Nous essayons de traverser à gué une rivière étroite, à fond sablonneux, mais dont les berges en pente accélérée sont, à cause du mouvement des marées, absolument vaseuses.

Nous posons sur la boue nos planches liées deux à deux sur des croisillons de bambous, mais, à la première tentative Jeannette glisse et s'embourbe. Nous la vidons entièrement pour l'alléger, fixons le cabestan sur l'autre rive, halons... et échouons encore.

Le sens du courant a changé depuis un moment. La mer monte. Le niveau de l'eau est déjà trop élevé pour passer à gué. Il faut reculer. Nous changeons le cabestan de place, mais Jeannette est bloquée plus encore à l'arrière qu'à l'avant et la vase monte jusqu'aux roues de secours.

Nous dégageons les pneus à la pioche, ajoutons deux poulies et parvenons à nous faire aider par les indigènes. La rivière atteint déjà les coffres des marchepieds. À la nuit, nous dégageons suffisamment Jeannette pour que tout danger d'invasion de l'eau soit écarté. Nous l'amarrons à un arbre par le pont arrière et la laissons là, à demi suspendues.

7 JANVIER 1938. — Nous constatons au réveil que les indigènes nous ont volé deux barres d'acier. Nous nous désensablons et, après 3 kilomètres de rizières, nous

retrouvons la piste exactement de l'autre côté de la rivière. Nous avons fait 500 mètres en deux jours.

Un indigène, propriétaire d'un petit chantier de construction de pirogues, nous invite à passer la nuit chez lui. Il habite en pleine jungle, au bord d'un cours d'eau, une hutte juchée sur six pieux, à 5 ou 6 mètres de haut par crainte des fauves. On y accède par une échelle de corde. Ses quelques coolies vivent dans des cases surélevées de la même façon. Nous mangeons avec eux des coqs sauvages rôtis au feu de bois et dormons couchés tous ensemble entre ciel et terre comme des Robinsons.

Le lendemain nous trouvons notre première rivière à passerelle de bambous solide, mais trop étroite. Nous revenons sur nos pas et achetons chez notre hôte de la veille, quatre planches de teck¹³⁷ qui, ajoutées à nos planches de bois de fer, nous permettent de former des cadres et de passer quand même. Le jeu est dangereux, épuisant, le transport des pièces de bois en équilibre par-dessus la voiture demande toute une gamme d'acrobaties périlleuses, mais notre invention utilisée plusieurs fois par jour est, chaque fois, couronnée de succès.

Jeannette, avec ses huit madriers encombrants et lourds, ressemble à un atelier de charpentier.

La voiture a glissé par l'arrière sur le côté marécageux de la piste de remblai. Nous essayons vainement de la dégager lorsque trois éléphants conduits par leur cornac interrompent, pour nous contempler, leur déambulation majestueuse. Nous réquisitionnons aussitôt le plus gros. Le cornac refuse d'abord de nous aider, mais la crosse d'un revolver caressée avec amour semble le ramener à de meilleurs sentiments.

Nous fixons un câble d'acier à l'essieu. L'éléphant le saisit avec sa trompe et le lâche aussitôt. Il n'a pas prise sur le métal et craint de se blesser. Deux croisillons de bambous lui permettent une traction plus efficace, mais il tire perpendiculairement à l'auto qu'il renverse à demi sur le côté. Nous la redressons et installons une poulie à un arbre en face. La traction s'opérera cette fois dans le bon sens. Jeannette résiste. L'éléphant pèse de tout son poids... et casse le câble. Nous doublons ce dernier, mais l'éléphant s'énervé et, d'une secousse énorme, arrache la poulie et manque de briser l'essieu.

Décus, nous renvoyons les pachydermes et, en quelques heures, dégageons Jeannette

au cabestan.

Un de mes shorts contenant des pièces d'identité, un portefeuille et une dizaine de roupies a disparu. Je le signale au chef du village avec une voix d'orage. Le lendemain le short est retrouvé. Le chef nous explique qu'il a brisé lui-même la main du voleur en guise de châtiment. La loi de la jungle est rude.

Un Bengali profite d'un instant d'inattention pour nous voler une boîte de cigares et une chemise qui traînait sur les coussins. Roger l'aperçoit, l'empoigne par le cou et me le tend.

– Ne le tue pas tout à fait, me dit-il.

Mais il faut faire un exemple. Je lui flanque avec calme une volée nécessaire.

Tandis que nous étudions le passage d'un gué, un indigène s'amuse à nous dégonfler les pneus. C'est la troisième fois que cela nous arrive et nous n'avons vraiment pas besoin de ce travail supplémentaire. Nous avons vu cette fois le mauvais plaisant et nous nous lançons à ses trousse.

Effrayé, il se jette dans la rivière, certain que nous ne le poursuivrons pas jusque-là. La foule nous regarde, goguenarde. Elle rit moins lorsque Roger plonge et, d'un crawl étincelant rattrape notre homme et lui maintient la tête sous l'eau si longtemps qu'il doit ramener lui-même à la berge le malheureux qui étouffe. La leçon sera bonne.

Tandis que penché sur l'essieu avant, j'amarre un des câbles, un indigène s'amuse à faire fonctionner vingt fois la fermeture éclair d'une de mes poches.

Tords-lui le cou, me conseille Roger.

Mais je n'arrive pas à me mettre suffisamment en colère.

Une large rivière longe un important village. Le gué est un peu trop profond pour que nous puissions traverser au moteur, mais, à bras d'homme, la chose sera aisée.

Toute la population nous escorte. Le chef parle fort correctement anglais. Je lui demande cinquante hommes. Il m'en fournit une quinzaine qui, trop indolents, ne parviennent même pas à décoller la voiture.

Nous avons aperçu un éléphant à l'attache de l'autre côté de la rivière. Après de

multiples palabres avec le cornac et le chef, nous le faisons venir et l'attelons à une corde passée dans l'essieu. Il tire. Le sable cède. Jeannette avance tout doucement. La foule est dans l'enthousiasme. Tout va bien, une passerelle enjambe le cours d'eau. Elle supporte tant de monde qu'elle s'écroule. Mais l'événement passe presque inaperçu tant l'attention est concentrée sur Jeannette.

Au beau milieu de la rivière, un banc de sable plus mou freine la marche. L'éléphant s'arrête puis tire par secousses énormes qui, chaque fois, enfoncent davantage la voiture. Nous essayons de dégager les roues, mais le sable atteint les marchepieds. L'éléphant pèse de tout son poids, donne des à-coups terribles. L'essieu se tord. Tout va casser. Nous détachons l'animal qui s'en va, l'air assez vexé.

La mer monte. Il y a de l'eau jusqu'aux culasses. Le matériel de couchage est déjà mouillé. Nous vidons la voiture. La foule apathique attend.

La nuit est venue. Nous ne sommes plus éclairés que par les phares et les torches de résine des Bengalis. Il faut sortir de là.

Je demande deux cents hommes au chef du village qui refuse et ricane.

Il devient nécessaire d'employer la manière forte. Nous sortons les revolvers et, le canon du Smith et Wesson à deux pouces de sa figure, je menace le chef avec le plus pur accent des gangsters américains.

Si la voiture n'est pas sortie de l'eau d'ici une demi-heure, je vous fais sauter la cervelle. Et celle de cinq notables de la ville. Nous brûlons le village. Et nous avisons le roi d'Angleterre de faire raser la province.

Au point où nous en sommes, nous pouvons voir grand et nous raserions aussi bien toutes les Indes.

Revolver au poing, les dents serrées, la voix rauque, je me fais presque peur à moi-même. La vie est magnifique. Le silence pèse sur la foule.

— Si tous ces gens-là nous tombent dessus, nous sommes fichus, dis-je à Roger, sans quitter le chef du regard.

Mais la multitude est toujours veule et nous avons gagné. La foule se met aux cordes. Jeannette n'avance pas d'un pouce et les câbles cassent.

En creusant le sable à la pioche, nous glissons des bambous sous la voiture. Vingt hommes à droite, vingt à gauche, essayent de soulever l'auto. Rien ne bouge.

Nous plaçons des planches en leviers sous le pont arrière. Une trentaine d'hommes à droite, autant à gauche, autant de leviers, le reste des habitants aux cordes. Jeannette est arrachée comme une plume.

Nous montons notre camp et invitons le chef à boire avec nous sous la tente la tasse de thé de la réconciliation.

Nous arrivons à la nuit au bord d'une large rivière, à un village de quelques paillotes que domine un monastère bouddhique. Les habitants ne sont pas des Bengalis, mais une petite colonie chinoise et birmane. Un vieux bonze, à figure de magot, nous offre un cigare.

Le lendemain, palabre pour obtenir des pirogues. Les indigènes nous les refusent, craignant qu'elles ne soient insuffisantes pour le poids de la voiture. Nous dessinons sur le sable un plan de deux bateaux jumelés. Ils s'obstinent dans leur refus. Nous essayons sans succès de voir le chef du village. En désespoir de cause, nous nous adressons au monastère bouddhique. Un prêtre en toge jaune manifeste une intelligence plus vive. Il donne de longues explications à un petit indigène qui nous conduit à

6 ou 7 kilomètres de là, à une grande maison.

Le chef du village habite là. Il parle anglais et nous invite à prendre avec lui un repas de riz. Il nous accompagne ensuite jusqu'au village et ordonne de nous donner deux barques de pêcheurs.

Brusquement, au milieu des explications, il étend un tapis sur le sol, s'agenouille, touche le sol du front, se relève, s'incline à nouveau. C'est un chef musulman. Combien nous avons admiré, de Constantinople à Saïgon, cette prière musulmane, ignorante de tout respect humain, d'une édification si réelle.

Nous amarrons les deux barques l'une à l'autre, plaçons nos planches et embarquons sans difficulté notable pour reprendre sur l'autre bord une piste difficile, mais heureusement pourvue de passerelles que nous franchissons avec les cadres de planches.

Une mauvaise épine m'a occasionné au pied un mal blanc qui ne veut pas mûrir.

Roger depuis quelques jours jette des regards attendris vers la caisse à pharmacie inutilisée jusqu'à présent. Il meurt évidemment d'envie d'ouvrir la boîte aux instruments chirurgicaux et de se servir du beau scalpel.

Un soir, sous la tente, nous décidons l'opération. Les boîtes stérilisées sont sorties. Roger me fait un nettoyage généreux à l'alcool. Nous approchons la lampe pour mieux voir... et mon pied prend feu.

Nous étouffons les flammes avec des couvertures.

Notre fou rire terminé, Roger, impitoyable, me prend le pied et... non, on ne peut pas dire que deux coups de scalpel soient une chose agréable. Le premier passe encore parce qu'inattendu... Mais le second ! Mais Roger fut habile chirurgien et je suis guéri.

La voiture embourbée au milieu d'une rizière, nous palabrons pour obtenir deux buffles ou un éléphant lorsque, brusquement, tous les indigènes s'enfuient en poussant les hauts cris. Des flammes montent là-bas. Il y a le feu au village. Nous nous précipitons. Une case de paillotte flambe comme une meule de foin et les flammes, couchées par le vent, risquent de se propager et de détruire tout le village. Autour de la maison en feu la foule s'agite, hurle, se lamente, les femmes, les cheveux défaits, tendent vers le ciel des bras suppliants. Une dizaine d'hommes seulement paraissent plus énergiques et jettent sur le feu des seaux d'eau inutiles. Avec eux, nous abattons quelques huttes et des murs de bambous pour isoler le brasier qui, faute d'aliment, s'éteint de lui-même.

Pour une fois, la foule nous aidera de bonne grâce à désembourber Jeannette.

Nous prenons deux pirogues pour traverser la rivière qui longe Cox's-Bazar. Il y a 4 mètres de fond et nos deux embarcations, insuffisantes, menacent de chavirer dès que Jeannette est en place. Pendant que, de la berge, Roger et deux hommes maintiennent la voiture, je terrifie un indigène pour qu'il nous prête séance tenante sa barque que nous glissons en hâte sous les planches et brûlons avec cordes et câbles.

L'équilibre est rétabli et la catastrophe évitée de justesse.

Nous entrons à Cox's-Bazar le 12 janvier, ayant en treize jours parcouru 200 kilomètres et traversé plus de cinquante rivières. Il nous reste quatre litres d'essence

et nos provisions de bouche sont épuisées.

La Route aux Aventures, Paris-Saigon en automobile.

[135](#) Travailleurs hindous.

[136](#) Habitants du Bengale.

[137](#) Arbre au bois très résistant.